Davanzati 157

...16 Montaigne

...nard sur Tibère – a-t-il raison ?

7 complexité : et bizarre et réfléchi

8 Solitudo

30
33 Octave

39
39 leur droit et nerveux instinct

4-45 Tacite critique valeur des légions;
pourquoi si promptes à se révolter

8 Thraseas + Rusticus

Davanzati 157

16 Montaigne

…nand sur Tibère – a-t-il raison ?

7 complexité : et bizarre et réfléchi

8 Solitudo

30
33 Octave
39
39 leur droit et nerveux instinct

4-45 Tacite critique valeur des légions ;
pourquoi si promptes à se révolter

8 Thraseas + Rusticus



TACITE ET MIRABEAU

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

A LA LIBRAIRIE PLON

Le duc d'Enghien (1771-1804). 1re édition, 1888. — 2e édition, 1913, in-8°.

Le divorce de Napoléon. 1889, in-12 (*Epuisé*).

Le Roman de Dumouriez. 1890, in-12 (*Epuisé*).

Le Maréchal Ney (1815). 1893, in-12 (*Epuisé*).

Le baron de Cormatin et la Vendée (1794-1812). 1894, in-18, 2 édition.

Le Roi de Rome (1811-1832). In-8° avec portrait. 6e édition (*Grand prix Gobert de l'Académie Française*).

La Mission secrète de Mirabeau à Berlin (1786-1787). 2e édition, 1905, in-8.

Le Pape et l'Empereur (1804-1815). 2e édition, 1905, in-8.

La Guerre de 1870 (*Causes et responsabilités*). 5e édition, 2 vol. in-8 avec carte et fac-similés.

Le Théâtre de la Révolution (1786-1799). Chez Charavay, 1 vol. in-12, 1880 (*Couronné par l'Académie française*) (*Epuisé*).

Les bijoux de Mme du Barry. Chez Charavay, 1 vol. in-32, avec gravures. 1881. (*Epuisé*).

La Censure sous le premier Empire. Chez Didier, 1 vol. in-8°, 1882 (*Couronné par l'Académie française*) (*Epuise*).

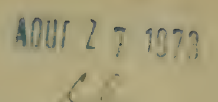
Les Almanachs de la Révolution. Librairie des Bibliophiles, 1 vol. in-12, 1884 (*Epuisé*).

Sainte Odile, patronne de l'Alsace. Librairie Lecoffre, 1 vol. in-18, 4e édition.

Strasbourg (*Villes d'art célèbres*). Librairie Laurens, 1 vol. in-4° avec gravures, 2e édition.

Charlotte Corday. Librairie Lemerre, 1 vol. in-8°.

Bismarck (1815-1898). Librairie Alcan. 1 vol. in-8, 2e édit. 1912.



LA VIE
DE
CN. JULIUS AGRICOLA

TRADUITE PAR

MIRABEAU

AVEC

RÉFLEXIONS PRÉLIMINAIRES

FRAGMENT INÉDIT

DES

ŒUVRES DE MIRABEAU

ÉCRITES AU DONJON DE VINCENNES EN 1779

PUBLIÉ AVEC INTRODUCTION

PAR

HENRI WELSCHINGER

de l'Institut.

D'après le manuscrit original des Archives des Affaires Étrangères

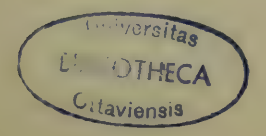
ET SUIVI DE PIÈCES COMPLÉMENTAIRES

PARIS

ÉMILE-PAUL FRÈRES, ÉDITEURS

100, rue du Faubourg-Saint-Honoré, 100

1914



TACITE ET MIRABEAU

INTRODUCTION

En relisant les *Lettres originales de Mirabeau*, écrites au donjon de Vincennes[1], j'avais remarqué que, parmi les travaux faits par Mirabeau au cours de sa captivité, se trouvait une traduction de Tacite, inconnue jusqu'à ce jour. Les passages suivants de ses lettres avaient particulièrement attiré mon attention : « Auriez-vous le temps, écrivait Mirabeau à son ami Dupont, le 25 mai 1779, de jeter les yeux sur quelque chose d'une traduction de Tacite (la *Vie d'Agricola*, par exemple) ? Vous me diriez si cela vaut la peine que je m'applique à un assez grand travail que j'ai ébauché sur cet écrivain

1. Recueillies par Pierre Manuel, 4 vol. in-8°, 1792.

sublime? J'ai bien peur que ma passion pour lui ne m'ait paru trop légèrement une vocation pour la traduire ; mais je pourrais croire aussi que mon enthousiasme pour ce grand homme ne me rendît trop sévère pour ma traduction qui, à génie égal (eh ! bon Dieu ! quelle distance !), devrait encore être très inférieure à l'original, vu la différence des langues et le désavantage immense d'avoir à exprimer les idées d'un autre... [1] »

Quelques mois après, le 4 novembre, Mirabeau se plaignait à Sophie de Monnier de la rupture de ses relations avec Dupont. « Si dans peu de jours, disait-il, il ne m'écrit pas, je lui écrirai une lettre honnête, mais froide, pour lui dire que mes amis me conseillent de retirer mes lettres à mon tour, puisqu'il a demandé les siennes, et que je le prie de me renvoyer une *Vie d'Agricola* que j'ai traduite de Tacite et que je lui ai confiée [2]. »

Le père de Mirabeau connaissait les occu-

1. Lettres, t. III.

2. *Ibid.*, t. IV. — Il s'agit évidemment de Dupont, l'habile économiste qui fut élu par le Tiers état du bailliage de Nemours aux Etats Généraux.

pations littéraires de son fils à Vincennes et il s'en exprimait avec son dédain habituel: « Ce monsieur traduit Tacite dans sa prison, à ce qu'on m'a dit! » L'égoïste amer, qui s'était superbement donné le nom de l'*Ami des hommes*, n'avait pas assez de mépris pour « un monsieur » qui traduisait du latin[1]. A ce sujet, Lucas de Montigny, le fils adoptif de Mirabeau, a dit dans ses Mémoires: « Parmi d'autres travaux faits au donjon de Vincennes et restés inédits jusqu'à présent, nous citerons... une traduction incomplète de Tacite, mais complète de la *Vie d'Agricola*, morceau dont l'auteur parle avec peu de confiance... » Sur quoi Lucas de Montigny fondait-il les défiances de Mirabeau à l'égard de sa propre traduction? Sur une lettre adressée le 3 juin 1779 à son ami Boucher et ainsi conçue: « Croyez-vous que M. Le Noir[2] acceptât la dédicace d'une traduction de

1. On sait que Jean-Jacques Rousseau avait eu l'intention de traduire les œuvres de Tacite. Après avoir essayé en 1754 de traduire le premier volume des *Histoires*, il se découragea et avoua qu'un si rude joûteur l'aurait bientôt lassé (Voir aux Pièces complémentaires).

2. Lieutenant général de Police.

Tacite où j'ose coudre des suppléments de moi pour tout ce qui est perdu, outre un grand nombre de notes et de discours? Cet ouvrage considérable, où je mets le peu de talent que j'ai et toute mon attention, n'est pas fini à beaucoup près (quoique la traduction le soit en brouillon) et ne peut pas même l'être, tant que je serai ici, car je manque de beaucoup de livres qu'il m'est nécessaire de consulter. » C'est là-dessus que Lucas s'est appuyé pour pouvoir affirmer que cette traduction n'était peut-être pas entièrement digne de l'original et de l'imitateur.

Or, dans cette lettre intime, Mirabeau, ne faisait preuve que d'une grande modestie et ne méritait pas une appréciation aussi défavorable. Je puis d'ailleurs à cet égard apporter une affirmation péremptoire pour un fragment de cette œuvre, puisque j'ai retrouvé[1] la traduction originale de la *Vie d'Agricola* par Mirabeau, traduction qui vaut la peine d'être lue et qu'accompagne une préface inédite. On y découvrira à la fois les qualités et

1. Collection des autographes Dubrunfaut provenant de la succession Lucas de Montigny (*Archives des Aff. Étr.*).

les défauts du célèbre orateur : la vigueur, la passion, l'emphase, l'impétuosité. On voit bien qu'il aime, qu'il adore Tacite, et l'on se rappelle à ce sujet l'observation saisissante de Victor Hugo : « Il le dévorait, il s'en nourrissait, et quand il arriva à la tribune, en 1789, il avait encore la bouche pleine de cette moelle de lion. On s'en aperçut aux premières paroles qu'il prononça. » Mirabeau avouait, dans des notes inédites, qu'il ne connaissait rien de plus touchant dans l'antiquité que la *Vie d'Agricola* où Tacite avait cherché « à se soulager, par des émotions tristes, mais douces, des sentiments pénibles » dont le tableau de la tyrannie, tracé par son fier pinceau, avait accablé son âme. Aussi, avait-il pris un plaisir singulier à traduire ce morceau, le plus beau et le plus éloquent de la littérature latine. Ce qui ajoute encore à l'intérêt de cette traduction, c'est qu'elle est ornée, comme je l'ai dit, d'une préface sur Agricola et les anciens Bretons, préface très originale et très éloquente.

Après avoir reconnu la valeur historique de la biographie d'Agricola, Mirabeau déclare

franchement qu'il ne partage point l'enthousiasme de Tacite pour son héros[1]. Il reproche en effet à Agricola d'avoir consenti à servir Néron et Domitien et d'avoir recherché des honneurs. Suivant lui, il n'y a d'autre refuge pour l'honnête homme sous la tyrannie que la vie privée. Agricola n'a donc pas montré la moindre vigueur d'âme. Tout au contraire, il a eu peur de Domitien.

Or, Tacite, en répondant à ceux qui blâmaient la présence de son beau-père et d'autres hommes modérés dans le gouvernement de Domitien, avait combattu par avance la critique de Mirabeau.

En effet, il avait dit : « Même sous de mauvais princes il peut y avoir de grands hommes, et la soumission et la modération, si l'activité et l'énergie ne leur manquent pas, peuvent surpasser la gloire de tant d'hommes

1. Mais il lui prend pour mettre en tête de sa *Monarchie prussienne sur Frédéric le Grand*, ces mots extraits de la *Vie d'Agricola* « *Habuerunt virtutes spatium exemplorum* » et dans une lettre au major Mauvillon, il dit de son livre sur la *Monarchie prussienne* : « Tous ces ouvrages doivent être faits comme Tacite faisait les *Mœurs des Germains* pour encadrer la satire de Rome. »

supérieurs qui se sont illustrés par une mort ambitieuse et inutile à la patrie. » Mais Mirabeau, donnant un libre essor à sa fougue révolutionnaire, aurait souhaité pour Agricola un rôle tout autre.

Il aurait voulu lui voir exécuter une entreprise pareille à celle dont Monk se chargea plus tard, c'est-à-dire imposer à ses concitoyens un monarque légitime. Et il ajoute que si Agricola ne pouvait leur trouver un roi digne de ce nom, il aurait dû prendre lui-même le pouvoir et se servir au besoin de son armée pour arriver à ce but et pour commander à ses concitoyens. Il fallait être soi-même César, et les Romains auraient aussitôt obéi à la volonté des légions. « Un grand homme, un homme de génie, dit textuellement Mirabeau, devait prétendre à être César, dût le sort, auquel on n'échappe point, ne faire de lui qu'un Catilina. On poignarde les Césars. Hé bien ! quel homme de cœur craint un poignard ? Mais non, on ne les poignarde plus, quand la patrie est dissoute, quand tout est corrompu, quand tout est avili... Alors, si je connais bien l'âme de César encore jeune,

seulement avide de gloire, non dépravé par la mollesse et par l'ivresse des succès, César aurait dû être le régénérateur de son pays...[1] »

C'est à peu près le fond du discours du général Bonaparte à Jourdan, le 16 brumaire, et le fond du discours de Lucien, le 19 brumaire, aux soldats de Saint-Cloud. N'est-il pas extrêmement curieux de constater que Mirabeau avait, à vingt ans de distance, comme un pressentiment des grands événements qui devaient signaler la fin du XVIIIe siècle?

Mirabeau se constitue ensuite le défenseur des Bretons et trouve que le discours d'Agricola à ses soldats est la harangue insidieuse d'un esclave.

Le futur orateur de la Constituante pro-

1. Gaston Boissier, dans son livre sur l'*Opposition sous les Césars*, dit avec raison que Tacite avait trouvé dans Agricola, son beau-père, « un héros selon son cœur, patient, modéré, ennemi des provocations et des forfanteries, qui ne courait pas au-devant des dangers et ne s'exposait pas aux colères du maître quand on pouvait les éviter ». Il appuie sur ces considérations dans son dernier et bel ouvrage sur *Tacite* (Voir Pièces complémentaires). — Dans son *Histoire de la littérature latine*, M. René Pichon reproche à Tacite certaines exagérations dues au zèle d'un gendre.

clame la liberté, le premier de tous les biens. D'après lui, les peuples ont un droit absolu à l'indépendance et à la justice. Tournant alors ses regards sur son propre pays, il déclare en 1779 qu'il est impossible de vivre sous un régime qui ose se servir des lettres de cachet. Il ne peut se consoler de la perte de la liberté et, arrivant à examiner quelle serait la Constitution la plus heureuse et la plus durable, il dit que ce serait celle qui assurerait l'indépendance du peuple et qui fonderait le pouvoir légitime sur une juste autorité.

Mirabeau admet qu'on puisse obéir à l'ascendant du génie ; il n'admet pas qu'on obéisse au despotisme. Enfin, suivant lui, la voix de l'opinion publique doit toujours se faire entendre et être entendue... Revenant alors aux Bretons qu'il aime, il fait l'éloge de leur fermeté, de leur haine de la mollesse, de leur amour de la guerre. Il regrette qu'ils n'aient pas été fortement confédérés, car jamais l'étranger ne les eût conquis.

Examinant ensuite leurs forces militaires, il cherche à établir que les troupes régulières

ne sont bonnes qu'à installer une autorité arbitraire, puis à en précipiter la chute; et il cite à cet égard les légions romaines qui étaient devenues des troupes plus propres à la révolte qu'au combat. Il conclut à la décadence des États qui sont défendus par de telles légions et à la nécessité de puissantes confédérations pour les pays qui veulent vivre.

On voit dans cet écrit de Mirabeau percer déjà les idées qui feront sa popularité: la haine de la tyrannie, l'amour absolu de la liberté, l'appel à l'insurrection contre les despotes, l'installation d'un pouvoir fort, juste et libéral, la nécessité de la fraternité et de l'union, la prédominance de l'opinion publique, la valeur d'un peuple uni et armé en milices pour son indépendance. On y trouve la marque de cette franchise redoutable manifestée par cet aveu qu'il faut retenir: « J'ai appris dans Tacite à dire sans ménagement ma pensée. » Cette préface mérite donc d'être lue avec l'attention qu'on doit porter à tout écrit sorti de la plume de Mirabeau.

Il me paraît en outre assez piquant de faire remarquer ici que cette même *Vie d'Agricola* a eu, entre autres traducteurs, le prince Napoléon-Louis Bonaparte, fils du roi Louis, qui fut mortellement frappé à Forli en 1831.

Voici ce que ce prince, au début d'une traduction pareille et destinée uniquement aux personnes de sa famille, écrivait à sa cousine Juliette de Villeneuve. Je le cite, parce que ses appréciations se rapprochent beaucoup de celles qu'avait émises sur le même sujet Mirabeau lui-même[1].

« Ma chère cousine, j'espère que vous voudrez bien accepter ma traduction de la *Vie d'Agricola*. Je vous la dédie en marque d'une amitié bien sincère. Tacite est le modèle des écrivains ; presque à chacune de ses phrases il fait éprouver une sensation profonde ; ses ouvrages respirent la vertu la plus pure ; ses idées sont justes et fortes ; bien différent des auteurs de nos jours, il dédaigne les grands mots et les déclamations. Sa conscience seule

1. La *Vie d'Agricola* par Tacite, traduit par N. L. B., in-8°, Florence, G. Piatti, 1829.

est son guide ; il ne dit que ce qu'il sent ; et qui, mieux que lui, a senti l'amour de la patrie et la haine de la tyrannie? Il aime le genre humain, et lorsqu'il dénonce à la postérité les crimes des oppresseurs de son temps, c'est avec cette noble modération et cette frappante vérité qui seules sont dignes de l'histoire ! Pour bien traduire ce grand homme, il faudrait être bref, sans obscurité ; il faudrait s'approcher de la force de son style, sans s'éloigner de sa simplicité pleine de noblesse. Ces conditions me semblent bien difficiles à remplir ; aussi, je réclame votre indulgence pour ma *Vie d'Agricola*... D'ailleurs, quelque affaibli que soit Tacite dans ma traduction, vous y trouverez toujours des pensées nobles et généreuses si bien faites pour émouvoir une âme comme la vôtre ! » Il est très curieux de relever que ce Bonaparte avait, à l'opposé du fondateur de sa famille, l'amour de Tacite.

On sait en effet, combien Napoléon Ier détestait l'auteur des *Histoires* et des *Annales* et de quel ressentiment injuste il le poursuivait. Il se croyait atteint lui-même dans la

personne des Césars. Je dois dire que cette même vie d'Agricola l'a amené, lui qui, s'appropriant les plans de Mirabeau, domina et incarna la Révolution, à dicter à l'un de ses scribes, l'académicien Dussault, deux articles considérables qui parurent en 1806 dans le *Journal de l'Empire*. Napoléon y blâmait le culte ardent de nos philosophes pour l'historien romain et leur reprochait d'y puiser un esprit de révolte. Il les accusait de vouloir ainsi relever un parti qui détestait l'autorité et ne pouvait supporter le frein d'un gouvernement. Cette aversion de Napoléon pour Tacite est un fait curieux qu'il convenait de rappeler. Je lui ai consacré quelques pages spéciales qu'on trouvera dans l'appendice après la Préface et la traduction écrites par Mirabeau. Mais, malgré l'opinion de Napoléon si défavorable à Tacite, les *Histoires* et les *Annales* continueront à intéresser et à émouvoir tous ceux qui ont le goût du vrai et du grand, et la vie d'Agricola restera le chef-d'œuvre de Tacite[1]. Je me

1. On a pu dire que c'était « la plus belle biographie qui ait été écrite dans aucune langue » (Ch. Louandre.

rappelle à ce sujet quelques lignes saisissantes de Berryer à son neveu, qui méritent de trouver place dans cette Introduction. Les voici dans leur teneur exacte : « Ce que tu me dis d'Agricola est bien apprécié. Là sont, en effet, les pages les plus belles, les pensées les plus élevées, les mouvements les plus éloquents que l'antiquité nous ait laissés. Tu as raison de rapprocher cette fin d'Agricola : *Tu vero felix Agricola... Si quis piorum manibus locus...* des hautes pensées et du splendide langage des Oraisons funèbres de Bossuet. »

La lecture de cette œuvre si éloquente arrachait ce cri d'admiration au duc d'Aumale, dont on sait la forte éducation classique : « Je viens de lire *Agricola*. Dieu ! que c'est beau et comme cela fait penser ! Vous me citiez, écrit-il le 6 janvier 1859 à Cuvillier-Fleury, un passage l'autre jour. En voici un autre : *Proprium humani generis est odisse quem læseris...* Mais comment Jules Janin a-t-il pu prononcer le nom d'un

Traduction de Tacite). — Voir aux Pièces complémentaires le fragment intitulé *Tacite et Napoléon.*

pareil chef-d'œuvre dans la préface et à propos de *Fanny*[1] ? » Et Cuvillier-Fleury lui répondait : « Je vous avais recommandé *Agricola*. C'est le chef-d'œuvre du génie politique dans Tacite. »

Désiré Nisard, dans l'édition complète des œuvres de Tacite en 1859, disait de la *Vie d'Agricola* :

« Ce livre contient de vives peintures et d'éloquents discours. Il offre l'expression toujours noble et vraie des sentiments les plus fiers et des affections les plus tendres. L'auteur s'y montre tour à tour énergique et sympathique avec une convenance parfaite. La diction est partout savante, mais l'art profond qu'elle révèle dans la structure des phrases, dans le choix et l'arrangement des mots ou même des syllabes, ne se manifeste que par les grands et rapides effets qu'elle produit. »

Cette *Vie d'Agricola*, écrite quatre ans

1. Le duc d'Aumale s'étonnait qu'à propos du roman sensuel d'Ernest Feydeau, Jules Janin ait cru devoir rappeler la grave étude d'*Agricola* et la confondre avec de petits chefs-d'œuvre comme *Adolphe, Adèle de Senanges* et la *Dot de Suzette*.

après sa mort, en l'an 98 de J.-C. au commencement du règne de Trajan, a ému et inspiré des génies tels que Bossuet, Racine, Montesquieu. Le tableau de la tyrannie romaine est fait de main de maître. Il est d'une telle intensité de couleurs que les tons en sont restés aussi vivants qu'au premier jour. Comment ne partagerait-on pas, aujourd'hui encore, la légitime indignation de Tacite, et ne serait-on pas profondément impressionné, en relisant cette tragique description des violences, des atrocités impériales, des exils et des massacres, ce brûlement des œuvres du génie en plein Forum, comme s'il eût été possible d'étouffer en même temps dans les flammes et la voix d'un peuple et la conscience de l'humanité ; ce récit de la longue patience des Romains qui allèrent jusqu'au bout de la servitude, soumis aux plus vils tyrans, frémissants de peur et de lâcheté, n'osant écraser les traîtres et les délateurs, et réduits à faire semblant de ne se souvenir de rien ?... Comment ne pas être ému par cette péroraison sublime où Tacite montre une sérénité, une résignation, une espérance admirables

et s'élève si au-dessus des sentiments ordinaires de l'humanité?

Avec la Révolution française, Tacite était devenu tout à coup un peintre d'une réalité sombre et cruelle. Les faiblesses et les vertus de Louis XVI, les effroyables malheurs dont lui et les siens furent victimes, les divisions et les colères des partis, les fureurs des Jacobins, les espionnages, les dénonciations, les proscriptions, les égorgements, les échafauds, les horreurs de la guerre civile, tout semblait revivre dans les pages ardentes de l'historien romain. Puis, après les terribles agitations de l'époque révolutionnaire, le dictateur, aidé de la complaisance servile d'un Sénat, allait apparaître et dominer comme autrefois un peuple docile à toutes ses volontés. Aussi, ai-je cru devoir sortir de l'ombre la préface et la traduction de la *Vie d'Agricola* écrites par le plus grand orateur de la Révolution et rapprocher un instant, ce qui ne surprendra personne, Tacite et Mirabeau.

Certains auteurs, comme Tertullien, Saint-Evremond, Rollin, Voltaire, Mably, lui ont reproché ou d'avoir porté atteinte à la vérité ou

d'avoir exagéré les faits. Napoléon Ier s'est associé à ces critiques. Il y a là une accusation injuste[1]. Tacite a toujours dit la vérité, sauf dans quelques rares passages, où entraîné par les préjugés de son époque et ne sachant pas se délivrer de fausses idées en cours, il s'est élevé à tort contre les juifs et contre les chrétiens. Mais tout ce qu'il a écrit sur les Césars et sur leur tyrannie n'est que la réalité même, car Tibère, Claude, Néron et autres ne pouvaient être calomniés. Il faut lui en savoir gré. Il est si difficile à un écrivain, à toute époque, aujourd'hui comme hier, de dire tout ce qu'il sait et tout ce qu'il pense. Tant d'obstacles se dressent devant lui, qu'on se demande comment il peut les franchir. Si l'on cède aux prières des uns, aux menaces des autres, à ses passions personnelles ou à ses préjugés, l'histoire devient comme l'a dit Joseph de Maistre « une longue conjuration contre la vérité ».

Je relisais, il y a quelque temps, les lettres si séduisantes de Pline le Jeune et mes re-

1. Voir aux Pièces complémentaires les jugements de Gaston Boissier.

gards tombaient tout à coup sur la lettre à Capiton (livre V, 8) qui avait conseillé à son ami d'écrire l'histoire. « Beaucoup m'ont donné ce conseil, répondait Pline, et je consens à l'exécuter. Ce n'est pas que je me flatte de réussir en ce genre, mais je ne vois rien de plus glorieux que d'assurer l'immortalité à ceux qui méritent de vivre à jamais et d'éterniser la gloire des autres avec la sienne... Mais qu'est-ce qui m'arrête ? Le voici... J'ai plaidé de grandes et importantes causes. Quoique je m'en promette peu de renommée, je me propose de retoucher mes plaidoiries, de peur qu'en leur refusant ce dernier soin, le travail qui m'a tant coûté ne périsse avec moi, car à l'égard de la postérité, — ce qui n'est pas achevé n'est que du fatras. — « Mais, dit-on, vous pouvez revoir vos écrits et en même temps faire de l'histoire... » Je le voudrais bien, mais ces deux tâches sont si considérables que c'est déjà beaucoup que d'en exécuter une. » Pline fait observer que sans aucun doute l'éloquence et l'histoire ont de grands rapports, mais aussi de grandes difficultés. La première s'accommode souvent de

faits vulgaires, la seconde aime surtout les actions brillantes et sublimes. L'éloquence veut de l'énergie et de la véhémence ; l'histoire veut de la sagesse, de la grâce, de la modération. Thucydide l'a dit en termes fort justes : « Autre chose est élever un monument comme l'historien, autre chose est livrer un combat comme l'orateur. » Pline, troublé par ce mélange si hétérogène, craignait de heurter ces deux genres. Aussi, pour parler le langage du barreau, demandait-il un sursis. Mais ce sur quoi il insiste, c'est sur les difficultés de faire de l'histoire impartiale et vraie. Si l'on choisit les temps anciens sur lesquels on a déjà tant écrit, la comparaison peut être redoutable. Si l'on veut écrire sur les temps modernes, que d'obstacles encore ! Ecoutez-le et demandez-vous si ce n'est pas un écrivain du xxe siècle qui vous confie ses embarras.

« *Intacta et nova ? Graves offensæ, levis gratia. Nam præter id, quod in tantis vitiis hominum plura culpanda sunt quam laudanda, tum si laudaveris, parcus ; si culpaveris, nimius fuisse dicaris, quamvis illud plenissime, hoc res-*

trictissime feceris... Si vous touchez aux temps modernes et à des faits peu connus, vous exciterez de graves susceptibilités, ou vous n'obtiendrez que peu de gratitude; car, outre que chez les hommes il y a plus de vices à blâmer que de vertus à louer, si vous faites des éloges on vous trouvera peu sérieux; et si vous blâmez, on vous trouvera trop sévère, quand même vous auriez atténué ce qui méritait une critique implacable. » Mais Pline ajoute, et c'est ce que faisait Tacite: « *Sed hæc me non retardant. Est enim mihi pro fide satis animi.* — Mais cela ne m'arrête pas et j'ai trop de courage pour ne pas dire la vérité. » Voilà en quelques mots le devoir de l'historien et la vraie marche à suivre.

Aussi, Pline reconnaît-il à Tacite son ami les plus grands mérites. Il se loue de leur amitié réciproque et il lui écrit (livre VII-20), après lui avoir renvoyé un livre que Tacite soumettait à sa critique : « Dès mon adolescence, en vous voyant déjà dans l'éclat de votre gloire, je désirais ardemment de vous suivre et marcher sur vos traces. C'est un spectacle rare en effet que celui de deux

hommes à peu près du même âge et du même rang qui s'encouragent mutuellement dans leurs études. Il y avait à Rome beaucoup d'illustres génies, mais la conformité de nos esprits vous montrait à moi comme celui que je pourrais le mieux imiter et comme le plus digne modèle. Voilà pourquoi je suis si flatté qu'on nous désigne ensemble dans les entretiens littéraires et qu'on pense à moi dès qu'on parle de vous. Il est plus d'un écrivain qu'on nous préfère, mais que m'importe le rang, pourvu qu'on m'y place avec vous? Venir après vous, c'est être le premier... *Nam mihi primus qui est proximus.* »

Qu'ajouter de plus à ce bel éloge et comment ne pas comprendre que ce qui amenait Pline à louer ainsi Tacite, c'était le sentiment qu'il avait affaire à un ami loyal, sincère, courageux, à un écrivain défenseur intrépide de la vérité, à celui qui nous dit : « La principale fonction de l'histoire, c'est de mettre en évidence les actions vertueuses et d'imposer la crainte de l'infamie qui, dans la postérité, s'attache aux paroles et aux actes coupables. » Ne craignons donc pas

nous-mêmes, après un aussi illustre modèle, de dire quand même et toujours la vérité, lorsque nous relatons dans nos écrits les faits et gestes de ceux qui doivent être ou loués ou blâmés, comme ils méritent de l'être[1]. On ne peut donc que s'associer à l'éloge que faisait, entre autres, Nisard dans la Vie de Tacite qui précède la traduction de ses Œuvres[2]. « Son caractère, son génie, et à vrai dire tout ce qu'il y a de mémorable dans sa vie, il faut le chercher dans ses ouvrages. C'est là qu'il continue de vivre pour les délices des hommes sages, pour l'effroi des pervers et pour l'instruction de la plus lointaine postérité. »

Pour moi, le grand historien se résume dans l'admirable et courageux éloge d'*Agricola* où il remarque que le siècle, le plus dédaigneux des siens, se réveille de son indifférence, quand il voit un génie dominer la foule et triompher de ce vice commun aux grands et aux petits

1. Voir à ce sujet dans les Pièces complémentaires le *Discours sur la Vérité en Histoire*.

2. Par Didot, 1869, in-4°.

Etats : « l'ignorance du bien et l'envie ».

« C'est en admirant de tels hommes, a-t-il pu dire en toute vérité, et si notre faiblesse n'est pas trop au-dessous de si nobles modèles, c'est en les imitant surtout que nous devons les honorer. »

H. W.

Viroflay, Janvier 1914.

VIE DE CN. JULIUS AGRICOLA[1]

PRÉFACE INÉDITE DE MIRABEAU

SUR AGRICOLA ET SUR LES ANCIENS BRETONS

Voici cet ouvrage, dont on a dit avec énergie et vérité qu'il est le chef-d'œuvre de Tacite qui n'a fait que des chefs-d'œuvre[2]. *Cet écrivain*

1. Traduite en 1779 par Mirabeau au donjon de Vincennes. (Archives des Affaires Etrangères.)

2. La Harpe dans ses *Fragments sur les historiens latins* (Cours de littérature, t. IV) = « Je crois, dit un traducteur de Tacite, l'inspecteur général Rendu (*Vie de Julius Agricola*, Paris, Nicole, an VIII, 2e édition in-24), cet éloge exagéré, et peut-être est-il plus exact de dire que ce beau morceau renferme, avec d'immortelles beautés, quelques défauts qui ne permettent pas de le proposer comme un modèle accompli. Le panégyriste d'Agricola a certainement été vaincu par le peintre de Tibère. Au reste cette opinion a été discutée dans ces derniers temps, à l'occasion même de la traduction que je venais de publier. » On devine que l'Inspecteur général de l'Instruction publique a dû tenir compte des sévères critiques de l'Empereur qui n'aimait pas qu'on louât Tacite.

sublime est partout ailleurs philosophe profond et grand penseur. Il est ici très éloquent. Autant il donne à penser dans ses autres ouvrages, autant il a trouvé dans celui-ci le chemin du cœur que sa philosophie austère et les sombres tableaux sur lesquels s'est exercé son génie fatiguent trop souvent. Ici, des émotions tristes, mais douces, l'emportent sur le sentiment pénible dont l'histoire de la tyrannie oppresse une âme bien faite.

Je ne connais dans ce qui nous reste de l'antiquité rien de plus touchant que l'apostrophe où Tacite offre à la mémoire de son héros le tribut de ses larmes. « C'est, dit M. Thomas, dans son bel essai sur les Éloges, *c'est la sensibilité d'un grand homme qui tout à la fois vous attendrit et vous élève. » Mais mon dessein n'est pas de louer ici un mérite si supérieur et si universellement reconnu. Je voudrois plutôt faire quelques réflexions sur Agricola, dont la réputation a été tellement consacrée par la tradition que son nom est encore dans le nord de l'Angleterre l'objet d'une vénération superstitieuse. Je voudrois aussi attirer les regards de quelque observateur plus clairvoyant que moi sur ces*

peuples à demi sauvages, dans l'acception bizarre que nous donnons à ce mot, qui furent asservis par des esclaves aguerris et disciplinés.

Agricola eut de grands talents sans doute. On ne sauroit lui contester ni son habileté militaire, ni cette politique adroite qui prouve une profonde connaissance des hommes. Mais ses exploits et sa conduite d'homme public ne font pas, à mon avis, autant d'honneur à son âme qu'à son génie.

En effet, on pourroit demander d'abord pourquoi cet Agricola dont on nous vante la vertu, exerça des fonctions publiques et porta les armes sous un Néron et sous un Domitien. Les temps étoient-ils plus difficiles ou le prince plus odieux, lorsque Pline le jeune, qu'on n'accusera pas d'une vertu trop austère, disoit à propos du fameux décret du Sénat rendu en l'honneur de Pallas[1] *: « Est-il quelqu'un assez dépourvu d'âme et de sens pour vouloir, aux dépens de son honneur et de l'honneur de la République, s'avancer dans une ville où le privilège le plus distingué auquel puisse aspirer un citoyen, sera*

1. Pline Epist., VIII.

d'être le premier à louer Pallas dans le Sénat? » *Voilà le reproche le plus modéré qu'on puisse faire à ceux qui occupent ou briguent des emplois sous des tyrans, mais c'est à bon droit qu'un homme vraiment vertueux se montrerait plus sévère.*

Dans des temps de corruption irrémédiable et universelle et surtout sous le règne du despotisme, la vie privée est la place d'honneur sans doute. Elle est plus, elle est le devoir; car il n'y a ni honneur, ni vertu, ni probité, ni prudence à être le satellite d'un despote et on n'est que cela, dès que ce despote existe. Alors, les troupes ne servent qu'à tenir les citoyens à la chaine pour leur faire endurer les caprices de quelques maîtres iniques et cupides. Alors, le jurisconsulte est l'esclave ou l'ami du prince. Il lui faut suivre le code du tyran, c'est-à-dire son caprice ou ses passions. Il lui faut dévorer l'innocent à l'ombre des formes, ou être dévoré par le monstre couronné. Or, on ne doit pas l'un sans nécessité et l'on ne doit jamais l'autre... Que cherche-t-on sous un despote quand on ambitionne des charges? L'honneur de commettre impunément des crimes ou celui d'être inscrit

au nombre de ses victimes. Pourquoi donc Agricola fut-il questeur, tribun, général, gouverneur de province sous des monstres exécrables?

On voit que je me suis jeté aussitôt au milieu de la question que j'agite, sans débattre rien de ce qui m'y aurait conduit avec avantage. En effet, les hommes n'ont pu et ne peuvent donner que ce qu'ils possèdent : le droit de faire et de commander des actions justes, conformes à l'ordre, aux lois immuables de la nature et ce seul principe suffit pour apprécier la conquête de la Grande-Bretagne comme toute autre conquête.

En vain, diroit-on qu'aucune espèce de gouvernement ne peut se plier à un tel examen. « C'est, répondrai-je, que tous vos gouvernements sont iniques et contre nature; et ils resteront tels aussi longtemps que les hommes ne se seront pas convaincus que le plus grand des attentats qu'ils puissent commettre envers eux-mêmes et leurs semblables, c'est de déférer à des ordres, à une autorité qui, leur ôtant l'exercice de leur volonté, de leur opinion, de leur conscience peut mettre à chaque instant le crime au nombre de leurs devoirs. »

Eh ! qui ne voit que ce seul principe universellement reconnu rendroit l'exercice de la tyrannie impraticable ou, ce qui vaut mieux, l'établissement du despotisme impossible?

Ce n'est pas le lieu de demander avec Galgacus quels étoient donc les droits et la vertu de ces ravisseurs de l'univers, brigands insatiables, que l'Orient ni l'Occident n'avoient pu assouvir, qui, avares, si leur ennemi étoit riche; ambitieux, s'il étoit pauvre, se comptoient seuls et voyoient d'un œil également avide l'indigence et les richesses; qui osoient donner le faux nom d'empire aux dévastations les plus atroces et disoient, après avoir réduit un pays en solitude, qu'il était en paix[1].

Mais que l'on m'apprenne quel intérêt un honnête homme pouvoit avoir à augmenter la domination de son pays devenu esclave? Celui de sa gloire? Eh bien! un honnête homme ne met point sa gloire à multiplier les victimes d'un tyran; et de plus, un homme sage ne veut rien avoir à démêler avec ce tyran; il ne veut point irriter sa méfiance et sa haine par des succès.

1. *Ubi solitudinem faciunt, pacem appellant.*

« Que ceux qui n'admirent que la roideur et les excès sachent que, même sous de mauvais princes, il peut y avoir de grands hommes, et que l'obéissance et la modestie, soutenues par la vigueur de l'âme et les talents, peuvent passer la gloire de tant d'hommes impétueux qui se sont illustrés par une mort ambitieuse et inutile à la patrie[1]*. » C'est Tacite qui parle ainsi au sujet d'Agricola et je réponds que son héros ne mérite point cet éloge. Il eut de la modestie, mais aucune vigueur d'âme, et la preuve en est que Domitien l'intimida quand il voulut l'intimider*[2].

Il l'engagea par des menaces ouvertes à refuser le proconsulat d'Asie ou d'Afrique. Agricola ne se retira point des affaires. Est-ce par une modération ou une philosophie tardive? Non : il eut peur. *Ce fut, malgré lui, qu'il obéit à sa peur et il eut la lâcheté de remercier Domitien qui ne rougit pas de feindre d'accorder difficilement cette grâce prétendue. Si c'est là de la vigueur d'âme, je ne m'y connois point. Quoi donc? Cet empereur étoit-il un prince légitime.*

1. *Sciant, quibus moris est illicita mirari, posse etiam sub malis principibus magnos viros esse.*

2. Lisez tout le § 42 de la *Vie d'Agricola.*

héritier naturel d'un despotisme établi par le laps du temps, qu'on ne pouvoit renverser sans troubler l'État et sans faire perdre aux Romains plus que ne leur coûtoit la domination absolue d'un seul? Non. Domitien n'étoit pas un Charles Ier, et je ne prétends pas qu'Agricola dût être un Cromwell. Mais pourquoi n'auroit-il pas exécuté la même entreprise que le célèbre Monk? Cromwell est un homme fort odieux. C'est cependant un despote qu'il a assassiné par la main d'un bourreau. Mais ce despote, quoique fort arbitraire et même rusé, n'étoit pas méchant. L'eût-il été, il ne falloit pas donner une sanction légale à une entreprise forcenée conçue par l'ambition la plus téméraire et la plus criminelle dans ses moyens comme dans ses vues. On ne doit pas se jouer des lois quand on s'érige en défenseur de la liberté.

Monk fut un citoyen vertueux, quoiqu'il manque à sa gloire d'avoir terrassé l'usurpateur même. Monk a placé sur le trône un homme corrompu plutôt que méchant. Mais dans les circonstances données, cet homme valoit mieux qu'un autre. La chose publique avoit pris quelque consistance. La nation avoit acquis les moyens de

se défendre contre les entreprises qu'on ne pouvoit guère attendre d'un homme instruit, sinon effrayé, par la catastrophe de son père et qu'un bienfait si grand, si récent devoit enchainer d'un lien sacré. Enfin, l'anarchie présente étoit le pire des maux pour les Anglois. Que fit Monk? Il donna à ses concitoyens un roi légitime qu'il devoit espérer être un bon roi.

Agricola avoit sur lui l'avantage de pouvoir choisir — et je dis qu'il le devoit — fût-ce lui-même, s'il étoit assez sûr de son âme et de ses talents, pour se charger d'un tel fardeau. Les Romains ne pouvoient plus se passer d'un gouvernement monarchique. Le pouvoir impérial étoit illégitime. Des prétendues lois qui l'avoient autorisé, nulles dans le droit, l'étoient encore dans le fait, puisqu'elles avoient été extorquées. Les formes républicaines, conservées par cet hypocrite et cruel, et rusé et détestable Octave étoient purement dérisoires. Cette magistrature suprême ne pouvoit être regardée par tout ami sincère de la liberté que comme la plus odieuse usurpation, la plus illégitime royauté, le plus inique, le plus abominable despotisme que l'on trouve dans les fastes du monde. En outre, la

chose publique ne pouvoit pas être plus en péril qu'elle ne l'était sous ce monstre qui paya par le poison les ménagements pusillanimes d'Agricola. Que lui devoit donc celui-ci ? Rien que punition. Que devoit-il à son pays? Vengeance et restauration. Il s'étoit bien déclaré pour Vespasien contre Vitellius, parce qu'il le croyoit le plus digne des prétendants à l'empire[1].

Tacite avoue qu'il présageoit les destins de Trajan et faisait des vœux pour lui[2]. *Est-ce qu'on fait des vœux stériles à la tête d'une armée, surtout quand on possède tellement sa confiance et la faveur publique que le tyran se croit obligé de mettre sa haine en réserve, jusqu'à ce que l'impétuosité de la renommée et l'amour des soldats se ralentissent*[3]*?*

Je sais que les esprits vulgaires et les âmes timides vont me condamner, mais j'ai appris dans Tacite à dire sans ménagement ma pensée. *Un Romain qui aimoit son pays n'avoit d'autre rôle à jouer sous les premiers empereurs que celui de Brutus qui, sans doute, fut vertueux,*

1. Voir le § 7.
2. Voir le § 44.
3. Voir le § 39.

mais mal habile. Et dans la suite un grand homme, un homme de génie devoit prétendre à être César, dût le sort, auquel on n'échappe point, ne faire de lui qu'un Catilina! On poignarde les Césars?... Hé bien! quel homme de de cœur craint un poignard?... Mais non, on les poignarde plus quand la patrie est dissoute, quand tout est corrompu, quand tout est avili; car un César sera toujours l'idole des soldats, et les bourgeois de Rome (je ne dirai plus les citoyens) eussent suivi le vœu des légions comme un vil troupeau. Alors, si je connois bien l'âme de César encore jeune, seulement avide de gloire, non dépravé par la mollesse et l'ivresse des succès. César auroit voulu être le régénérateur de son pays, et si, ce que je ne crois pas, une telle révolution eût été possible, il l'eût opérée; si impossible, il eût établi une monarchie sagement limitée; et un honnête homme peut vivre et obéir sous un tel gouvernement; on est du moins Anglois.

Quoique l'immortel ami de la liberté, l'éloquent Rousseau, soit mort, quelqu'un dira peut-être qu'il vaudroit mieux encore être Breton ou Germain, et je ne sais s'il ne seroit pas facile de défendre cette opinion.

Lecteurs sincères ! quand vous entendez ce fier Galgacus montrer à ses compatriotes l'esclavage du monde entier et la Bretagne, seule échappée à la proscription universelle, envahie par ces Romains qui ravagent tout pour dominer sur tout, le discours d'Agricola, tout noble qu'il est, ne vous semble-t-il pas l'insidieuse harangue d'un esclave qui vante et chérit ses fers? Vous êtes tous Bretons, lorsqu'on les attaque. C'est pour eux que vous vous intéressez. Leur défaite vous indigne. Leur désespoir vous émeut jusqu'aux larmes. Vous détestez la victoire d'Agricola. C'est que la voix sainte de la nature crie au fond de votre cœur que le premier des biens est la liberté, que le premier des devoirs et des intérêts est de la défendre, que le premier des crimes est de l'asservir et qu'à tout prix il faut la conserver ou la recouvrer. Mais s'il est nécessaire que l'homme, en compliquant sans cesse ses institutions civiles, passe de la dépendance à l'esclavage par un cercle de révolutions inévitables dont aucune nation n'a pu sortir, ne doit-il pas voir d'un œil presque égal toutes ces chaînes dorées dont on le charge, quelques noms pompeux dont on décore sa servitude réelle?

Puisque l'état de nature, si improprement appelé ainsi, n'est en effet qu'un état de dénûment, de faiblesse et de misère, puisque nous sommes invinciblement poussés à vivre en société, et que c'est le premier de nos désirs et de nos besoins, la confédération la plus simple, celle qui n'altère l'indépendance primitive qu'au profit de l'individu, qui donne le moins de prise possible à l'esprit de domination, l'un des plus prompts à se développer en société, et à toutes les passions orgueilleuses et cupides qui la fondent sur l'excessive inégalité, l'injustice universelle, l'oppression légale, cent fois plus funeste que celle de la force, une telle confédération ne seroit-elle pas la plus avantageuse pour l'homme?

Je me garderai bien de calomnier les sciences et les arts, mais consolé ou distrait des plus grands malheurs par leurs charmes, j'ai senti souvent en écrivant contre les Lettres de cachet[1] *que j'aimerois mieux ne pas savoir écrire que de vivre dans un pays où le despotisme est assez perfectionné pour les avoir inventées. Je ne conviendrai donc jamais que les succès les plus*

1. *Des lettres de cachet et des prisons d'Etat.* Hambourg. 1782, 2 vol.

flatteurs de l'esprit humain puissent dédommager de la plus petite partie de la liberté et, sans accuser, comme l'illustre citoyen de Genève, les Lettres de tous les maux qui leur servent peut-être inséparablement de cortège, je dirai qu'elles n'en sont point le remède. Ne témoignons donc pas tant de dédain pour les peuples ignorants, mais libres! N'exagérons pas les avantages de l'instruction pour les sociétés! Eh! que leur a-t-elle valu jusqu'ici pour la conduite des affaires humaines, pour l'amélioration du sort de notre espèce?

On me demandera maintenant quelle espèce de constitution et de société je croirois donc la plus heureuse pour l'espèce humaine, et même la plus susceptible de durée. Ma réponse serait la matière d'un grand ouvrage, mais une phrase de Tacite, qui me remet dans mon sujet, le fera peut-être concevoir. « Mox rex, *dit-il, dans les* « *Mœurs des Germains* » — vel princeps, prout ætas cuique, prout nobilitas[1], prout decus bellorum, prout facundia est, audiuntur,

1. On sait que cette noblesse n'était ni écrite sur du parchemin, ni héréditaire, ni achetée, ni vendue, mais personnelle et acquise et recrutée par la gloire (Note de Mirabeau).

auctoritate suadendi magis quam jubendi potestate. » « *On écoute d'abord le Roi ou le Chef de la cité, selon que leur âge, leur noblesse, leur éloquence, leurs exploits méritent la confiance; l'autorité de la personne qui sait persuader, l'emporte de beaucoup sur le pouvoir de celui qui se croirait le droit de commander.* » — *Voilà des hommes restés aussi près de l'indépendance de la nature qu'il est nécessaire pour leur bonheur et presque aussi avancés dans les institutions civiles qu'il leur importe! Ils ont un chef ou des chefs, des assemblées, des délibérations où l'autorité, fondée sur le mérite reconnu, l'emporte sur la puissance donnée par les lois, ce qui est très désirable, parce que les lois ne définissent et ne définiront jamais le pouvoir; elles ne le circonscrivent et ne le circonscriront jamais, et cet inconvénient, presque inévitable, a introduit le despotisme dans tous les gouvernements de la terre. Ces hommes simples — et les hommes auroient dû pour leur intérêt et même par orgueil l'être toujours — ces hommes simples n'avoient point de passions factices. Ils n'avoient d'autre mobile que leur droit et nerveux instinct. Comment asservir un pareil peuple? Ils aimoient*

trop la guerre?... Eh bien! la guerre vaut mieux que la paix de la servitude. Elle entretient la vigueur du corps et de l'esprit et de l'âme, et les préserve du lâche et mortel sommeil de la mollesse. Au reste, une éducation publique pouvoit diriger et réprimer cette passion féroce sans énerver les hommes, qu'une vie dure et, s'il le faut encore, une bonne gymnastique peuvent maintenir braves, sains et vigoureux... Ils avoient des vices, mais aucun de lâches, et leurs mœurs étaient pures... ils avoient des querelles, mais non pas implacables et encore plus d'union et de fraternité; ils ne se jouoient pas de la vie de leurs compatriotes, de leur honneur, de leur liberté... Ils avoient des compositions[1], *oui, et elles valent mieux que vos lois atroces et vos procédures iniques... Ils avoient des esclaves, moins les abus de la force, que vous ne connoissez pas sans doute, vous autres esclaves blancs, mais qu'une seule loi peut-être, une loi gravée dans le cœur de tous les hommes auroit réprimés.*

Mais je n'ai pas prétendu sans doute donner

1. Dans le code barbare, ce mot signifiait le dédommagement pécuniaire accordé à la victime d'un crime ou à ses parents. (H. W.)

les Bretons ou les Germains pour modèles aux nations. Je parlois de l'art de conduire les hommes et d'instituer les sociétés. J'ai voulu dire et je crois qu'il n'est de pouvoir légitime, stable, honorable, salutaire et vraiment efficace que celui qui est fondé sur cette autorité qu'explique si bien Tacite sans la définir ; que tout ce qui ôte aux hommes cette sensibilité prompte, franche, exclusive pour le mérite dont ils ont l'estime, les appauvrit, les asservit, les mutile, et que toutes nos institutions, fondées sur des inégalités de convention, font cela. Il n'y a que deux inégalités dans la nature : celle de la force et celle de l'esprit. La première est à peu près nulle et doit l'être, — sitôt que la confédération sociale est formée, — la seconde élève réellement un homme au-dessus des autres hommes...

Ils le sentent, ils doivent le sentir, et tant que l'asservissement général, toujours forgé par nous-mêmes, ne nous rend pas ce sentiment à charge, importun, odieux, il nous guide comme il est fait pour nous guider, tant que les hommes ont assez de rudesse pour connaitre le fanatisme de leur liberté ; tant que leur enthousiasme ne dirige que leur volonté du moment et non leur

volonté à venir qu'ils ne peuvent aliéner avec justice, tant qu'un fatras de lois, toutes à l'avantage du puissant, de l'intrigant, du corrupteur qui excite, qui exalte la vanité en bannissant la fierté et l'orgueil, qui enivre de plaisirs factices et d'honneurs, qui présente la richesse, le luxe, la volupté pour tout amollir, pour tenir ces chaînes que des janissaires lâches et féroces riveront bientôt, tant que ces lois ne viennent point poser les conditions du pacte de manière qu'il ne paraisse et ne reste qu'un seul contractant : l'ascendant légitime, flatteur et presque irrésistible du génie et non le despotisme odieux et inique de la volonté gouvernant les hommes. La liberté et la constitution écrites, non sur du parchemin, mais en caractères ineffaçables dans l'esprit et dans l'âme, sont maintenues ; les chefs ne sont plus au-dessus de la loi qui n'est pas le principe de leur autorité. Ce principe est l'opinion publique qui, dans tous les temps, sans doute, est le despote des chefs, mais qu'ils viennent à dépraver, à modifier, à changer dès que les hommes ne sont plus des Germains ou des Bretons.

Cependant, ces peuples fiers et belliqueux ont

été conquis !... Je pourrois répondre qu'ils ne l'auroient pas été s'ils eussent mieux connu l'avantage, la nécessité, la force des confédérations. Je pourrois ajouter : ils l'ont été et ils ne le seroient plus, car la constitution militaire des Romains sera à jamais unique dans le monde. Je le crois du moins. Mais je dis, sans entrer dans les détails, dans les institutions si simples qui sont nécessaires aux hommes réunis en société : il en faut, sans doute, des militaires ou plutôt des hommes qui donnent à un peuple l'esprit militaire, esprit — pour le dire en passant — diamétralement opposé à la fureur légionnaire, et les connaissances qui le rendent utile. Ces connaissances doivent être généralement répandues ; elles doivent faire partie de l'éducation publique et tenir à un plan de défense médité, stable et arrêté. Alors elles seront suffisantes pour préserver une nation de tous les efforts des troupes réglées qui n'ont été, qui ne sont et qui ne seront bonnes qu'à établir l'autorité arbitraire dans leur pays et à la maintenir, ou à faire peur à d'autres esclaves, moins bien disciplinés ou plus mal conduits.

Loin que la manie des troupes réglées et

innombrables menace d'un danger inévitable la liberté et son asyle, quel qu'il soit, elle annonce bien plutôt et accélère la destruction du despotisme d'autant plus faible qu'il y a plus de soldats, s'ils cessent d'être fidèles. Sous Auguste, l'empire romain avait 23 légions ; sous Adrien 30, sous Galba, il eut 372.000 hommes pour sa défense, moitié troupes romaines et moitié troupes auxiliaires. Les grandes puissances de l'Europe qui ne possèdent pour la plupart que des démembrements de l'Empire romain, soudoyent habituellement presque autant de soldats. Ces troupes allèrent encore en croissant et devinrent insolentes en raison de leur nombre et de la faiblesse de l'État. On sait comment ces fantômes d'armées sans vigueur[1], *ces légions réduites à un vain nom*[2], *ces soldats uniquement redoutables à leurs hôtes*[3] *défendirent les Empereurs et l'Empire contre ces barbares que vous croyez si faciles à conquérir.*

« Les armées, dit Tacite, — qui, en écrivant l'histoire de Rome, a fait celle de l'homme et de

1. *Nomen magis exercitus quam robur.*
2. *Inania legionum nomina.*
3. *Tantum hospitibus metuendis.*

tous les Etats monarchiques, — les armées n'étoient composées que de corps sans vigueur et d'âmes abattues. On y voyoit des vétérans qui n'avoient jamais monté la garde et pour qui la vue d'un retranchement et d'une palissade étoit un spectacle surprenant et nouveau[1]*. Leur marche languissante n'offroit à la vue que des rangs désunis, des soldats à qui les armes pesoient, des chevaux paresseux, des troupes qui ne savoient endurer ni le soleil, ni la poussière, ni les saisons et d'autant plus promptes à se révolter qu'elles avoient moins de force pour supporter les travaux.* »

Voilà le modèle de ce qui arrivera à tous les royaumes conduits par le même régime. Si l'effet en est plus lent dans nos Etats modernes, il n'en est pas moins infaillible et cette différence tient à des circonstances que ce n'est pas ici le lieu de développer. Si les Romains eussent attendu la période de leur décadence pour attaquer les peuples qu'ils appeloient « barbares » et qui furent si souvent leurs vainqueurs et enfin leurs conquérants, certes ils n'auroient pas

1. *Non vigor corporibus, non ardor animis* (*Hist.* II, 49).

recueilli chez eux la matière de beaucoup de triomphes.

Toutes ces idées que je développerai dans un autre ouvrage, qui ne verra le jour que sur ma tombe, paroîtront peut-être à plus d'un lecteur celles d'un fol. Mais ce fol, qui pense à ce sujet comme plusieurs grands hommes, est du moins un ami de la liberté sans laquelle il n'est ni bonheur, ni justice, ni vertu, ni vérité.

N. B. — Mirabeau avait rayé ce dernier paragraphe dans sa Préface. Mais j'ai cru devoir le rétablir, en raison de son intérêt et de la signification que l'auteur lui donnait. (H. W.)

VIE DE CNŒUS JULIUS AGRICOLA[1]

I. — On a transmis de tout temps à la postérité les actions et les mœurs des grands hommes, et notre siècle même, quoique indifférent pour les siens, n'a point omis leur éloge, toutes les fois qu'une noble et sublime vertu s'est élevée au-dessus de l'ignorance et a désarmé l'envie, ces vices communs aux petites villes et aux grandes cités. Mais chez les Anciens où l'on avoit plus d'ardeur et de liberté pour faire des choses dignes de mémoire, les hommes les plus célèbres par leur génie, s'empressoient de les immortaliser, non par ambition et par flatterie ; mais contents du prix d'une bonne conscience et

1. D'après le manuscrit original provenant de la succession de Lucas de Montigny, acquis en premier lieu par le chimiste Dubrunfaut, et en second lieu sous le n° 681 par le ministère des Affaires Etrangères (*France — Papiers Mirabeau* — Opuscules n° 1890).

de rendre hommage à la vertu. Plusieurs même ont écrit leur propre histoire et l'on a estimé cette noble confiance au lieu de les accuser d'orgueil. Ainsi, Rutilius et Scaurus n'ont trouvé ni incrédules ni détracteurs, tant il est vrai que les vertus ne sont jamais mieux appréciées que dans les siècles qui les produisent plus facilement. Pour moi qui viens publier la vie d'un grand homme, mort depuis plusieurs années, j'ai besoin d'indulgence et je n'en demanderois pas davantage si cet ouvrage n'eût été trop offensant pour un règne barbare et ennemi de notre vertu.

II. — Nous savons qu'on fit un crime capital à Senécion d'avoir vanté Priscus Helvidius et que l'éloge de Pœtus Thraseas ne rendit pas moins coupable Arulenus Rusticus. On ne sévit pas seulement contre les auteurs, mais contre leurs livres.

Les triumvirs eurent ordre de faire brûler ces beaux monuments des plus illustres génies sur la place publique, dans le lieu où se tenaient autrefois les Comices. Sans doute

on croyoit étouffer dans ces mêmes flammes et la voix du peuple romain et la liberté du Sénat, et la conscience et le cri de l'univers. On chassa en outre ceux qui professoient la sagesse et l'on proscrivit tous les talens utiles pour que rien d'honnête ne blessât les yeux du tyran. Certes, nous avons donné un grand exemple de patience, et de même que l'autre siècle vit le dernier période de la liberté, le nôtre a vu ce qu'il y avait de plus extrême dans la servitude. Les recherches des délateurs nous ont ôté jusqu'à la liberté de parler et d'entendre, et nous eussions perdu la mémoire avec la voix, s'il était aussi bien au pouvoir de l'homme d'oublier que de se taire.

III. — Maintenant enfin le courage renaît; mais quoique César Nerva, dès le commencement de cet heureux siècle, ait su allier deux choses autrefois incompatibles, le pouvoir d'un seul et la liberté; quoique Nerva Trajan adoucisse encore aujourd'hui l'autorité impériale; quoique la sécurité publique soit maintenant établie et que notre espoir et nos

vœux ayent acquis la force et la consistance de la certitude, cependant, par un effet naturel de la faiblesse humaine, le remède est moins actif que le mal. De même que les corps qui croissent lentement périssent en un instant, de même, on étouffe plus aisément l'émulation et le génie qu'on ne les fait renaître; car la paresse a une certaine volupté qui corrompt et l'on en vient à chérir cette lâche oisiveté qui indignoit d'abord. La tyrannie atroce d'un seul a frappé les meilleurs citoyens pendant quinze ans, — long période pour l'espèce humaine! — Quelques-uns ont péri par les hasards de la fortune; et nous qui restons, nous survivons non seulement aux autres, mais pour ainsi dire à nous-mêmes, puisqu'il faut ôter du milieu de notre vie tant d'années qui ont conduit dans l'inaction et le silence les jeunes hommes à la vieillesse et les vieillards à la caducité.

Cependant, j'oserai, d'une voix peu exercée, transmettre à la postérité le témoignage de la servitude passée et de notre félicité présente.

En attendant, je consacre ce livre à l'honneur d'Agricola, mon beau-père, et dans ce projet, ma tendresse pour lui me servira d'éloge ou d'excuse.

IV. — Cnœus Julius Agricola naquit à Fréjus, colonie ancienne et illustre. L'un et l'autre de ses grands-pères avoient été intendans de l'Empereur, emploi destiné à l'Ordre équestre. Julius Grœcinus, sénateur et connu par son éloquence, sa sagesse et ses lumières, mérita par ses talens et ses vertus la colère de Caligula qui le fit mettre à mort sur son refus d'accuser Marcus Silanus. Julia Procilla sa mère, fut remarquable par la pureté de ses mœurs. Agricola, élevé près de cette mère tendre et indulgente, passa son enfance et son adolescence dans l'étude de tous les arts honnêtes. Son naturel droit et vertueux le préserva d'autant plus facilement des séductions d'un siècle corrompu qu'il étudia dès son enfance, à Marseille, ville où l'on trouve l'urbanité des Grecs et cet esprit d'ordre et d'économie qu'on ne voit plus que

dans les provinces, sagement unis et mélangés.

Je me souviens qu'il me disoit souvent que, dans sa première jeunesse, il s'appliqua à l'étude de la philosophie avec plus d'ardeur qu'il ne convenoit à un Romain et à un sénateur, mais que la prudence de sa mère avoit contenu son âme bouillante et embrasée de cette passion. Ainsi, cet esprit élevé et sublime, avide de la vraie gloire, saisissoit tout ce qui pouvoit l'y conduire avec plus d'impétuosité que de sagesse. Bientôt l'âge et la raison tempérèrent son activité et il sut (chose rare et difficile !) se modérer jusque dans la sagesse.

V. — Il apprit les premiers élémens de la guerre en Bretagne sous la conduite de Suetonius Paullinus, chef actif et modéré, qui le choisit pour élève et le reçut dans sa tente. Agricola ne changea point le service en licence comme la plupart des jeunes gens qui n'apportent le plus souvent au grade de tribun que l'ignorance et la paresse et ne se servent

de ce titre qu'au profit de leurs plaisirs et de leurs voyages. Connoître la province, se faire connoître de l'armée, s'instruire avec les habiles, fréquenter les vertueux, c'étoit son occupation. Il ne briguoit aucune commission par jactance, il n'en refusoit aucune par timidité.

L'application et la méfiance de lui-même étoient l'âme de toutes ses actions. Jamais la Bretagne ne donna plus d'exercice et plus d'embarras aux Romains.

Nos vétérans avoient été égorgés, nos colonies réduites en cendre, nos secours interceptés. On combattit d'abord pour son salut, bientôt pour la victoire. Si tous nos succès furent conduits par les conseils et les soins de Paullinus, si le mérite de recouvrer cette province appartint tout entier au général, du moins le jeune Agricola acquit de l'habileté, de l'expérience et de l'émulation. La soif de la gloire militaire entra dans son âme : passion ingrate et dangereuse dans un temps où les plus éminens services recevoient des inter-

prétations sinistres et où une grande renommée n'exposoit pas à moins de péril qu'une mauvaise réputation.

VI. — Agricola revint à Rome pour entrer dans les charges et épousa Domitia Decidiana, fille d'une illustre naissance. La splendeur de ce mariage augmenta sa considération et seconda ses efforts. Ils s'aimèrent avec une mutuelle tendresse et vécurent dans une concorde admirable, dont ils s'attribuoient l'un à l'autre l'honneur. Il est certain que, dans une union si constante, une femme vertueuse a d'autant plus de mérite qu'il est plus rare que ce sexe ne la trouble point[1].

1. « Je lis avec M. de la Bletterie : « *Nisi quod in bona uxore* (tanto major quam in viro) *laus, quanto in mala plus culpæ* (*quam in viro*) *est.* » Si l'on ne sous-entend pas ces deux parenthèses, j'avoue que je ne trouve à ce passage corrompu qu'un sens faux ou niais. » (*Note de Mirabeau.*)

— Voici le texte vrai (Bibl. Teurneriana). *Nisi quod in bona uxore tanto major laus quanto in mala plus culpæ est.*

« S'il n'était dû d'autant plus d'éloge à la femme vertueuse que celle qui ne l'est pas, mérite plus de blâme » (Panckoucke). « Touchante union, dit François, traducteur d'*Agricola,* — et qui est plutôt ici un commentateur (Edition Didot-Nisard, 1869), — dont le principal attrait appar-

Le sort lui donna la questure d'Asie et Salvius Titianus pour proconsul, double amorce de corruption à laquelle il échappa; car cette riche province s'offroit à l'avidité des concussionnaires et le proconsul, excessivement cupide, auroit acheté volontiers par beaucoup de facilités le secret et un complice. La famille d'Agricola fut alors augmentée d'une fille qui lui servit bientôt de consolation, car il perdit un peu de temps après le fils qu'il avait eu auparavant. Il laissa couler dans l'oisiveté le temps qui se passa entre sa questure et son tribunat, et même l'année où il exerça cette dernière charge, car il savoit que, sous le règne de Néron, l'inaction

tient à la femme, puisque c'est à elle qu'on attribue le malheur d'un mauvais ménage. »

Burnouf traduit ainsi ce passage si difficile : « Chacun donnait à l'autre la préférence sur soi-même, bien qu'à vrai dire la plus grande part soit due à la femme dans l'éloge de la vertu comme dans le blâme du vice. »

Je crois, pour ma part, qu'il faudrait le traduire ainsi : « Ils s'estimaient chacun l'un plus que l'autre; cependant, une épouse vertueuse mérite d'autant plus d'éloges qu'une épouse coupable mérite plus de reproches. » (H. W.)

étoit sagesse. Même conduite et même silence pendant sa prêture. Il le put aisément, car aucune juridiction ne lui étoit échue. Dans les jeux et les cérémonies futiles de cette place il sut concilier la modération et l'abondance, et fut honorable en se tenant très loin de toute prodigalité.

Galba l'ayant choisi pour faire recouvrer aux temples les biens dont on les avait dépouillés, il se distingua par une recherche très exacte et très active, de sorte que la République ne vit plus d'autres sacrilèges que ceux de Néron.

VII. — L'année suivante fit une cruelle blessure à son cœur et à sa famille. Car la flotte d'Othon, désolant les côtes de Ligurie, livra à toutes les horreurs de la guerre Intémelium[1] où la mère d'Agricola vivoit dans ses terres. Elle y fut massacrée et la plus grande partie de ses biens, qui avoient attiré les bri-

1. « Je lis avec Juste Lipse : *Intemelios* au lieu de *in templo*, car on ne retrouve nulle part qu'il y eût dans la Ligurie un endroit nommé *Templum*. *Intemelium* est aujourd'hui Vintimille dans l'Etat de Gênes. Elle était

gands, fut pillée. Agricola, étant parti pour lui rendre les derniers devoirs, apprit que Vespasien prétendoit à l'Empire et se déclara aussitôt pour lui.

Au commencement de ce règne, Mucien était le maître des affaires et de Rome, où Domitien, trop jeune pour les conduire, ne profitoit de la fortune de son père que pour se livrer impunément à toute sorte d'excès. Mucien chargea Agricola de lever des troupes et il s'en acquitta avec tant de désintéressement et d'activité, qu'il reçut le commandement de la vingtième légion qui avoit tardé à faire serment à l'Empereur. On disoit que celui qui le commandoit, fomentoit la sédition. Ces troupes turbulentes s'étoient rendues tellement redoutables aux envoyés du prince et aux consulaires même que leur prêteur ne pouvoit plus les contenir, soit qu'il ne le vou-

capitale du peuple nommé Intemelii » Tacite, *Hist.*, liv. II. (*Note de Mirabeau.*)

— Le vrai texte est « *Intemelios* (*Liguriæ pars est*) que Burnouf traduit : *la côte d'Intemelium* ».

Mommsen a préféré « Intimelium ». (H. W.)

lut pas, ou que l'esprit mutin de ces soldats le lui rendît impossible. Agricola, nommé son successeur et chargé de la vengeance du prince, aima mieux, par une modération très rare, passer pour avoir trouvé des soldats soumis que pour les avoir rendus tels.

VIII. — La Bretagne était alors gouvernée par Vectius Bolanus, homme trop doux, dont cette province féroce n'étoit pas digne. Agricola réprima sa propre ardeur et sa force naturelle, de peur d'effacer son général ; car il savoit obéir et son étude continuelle étoit d'allier l'honnête à l'utile. Bientôt après, le commandement de la Bretagne fut donné à Petilius Cerialis, personnage consulaire. Les talens d'Agricola, réveillés par de grands exemples, eurent alors une plus vaste carrière. Cerialis l'associa d'abord aux fatigues et aux dangers et bientôt après à sa gloire, lui confiant souvent pour l'essayer une partie de l'armée et quelquefois même, lorsqu'un événement favorable l'avoit enhardi, des forces plus considérables. Jamais Agricola ne

fit valoir ses exploits au profit de sa réputation. Il les rapportoit tous à son chef comme à l'unique auteur des succès dont il n'étoit que l'instrument. Aussi, joignant le talent à l'obéissance et la modestie des discours à l'importance des services, il partageoit la gloire et se préservoit de l'envie.

IX. — A son retour, le grand Vespasien l'inscrivit au nombre des patriciens et le nomma ensuite au gouvernement de l'Aquitaine, dignité des plus brillantes et qui lui donnoit l'espoir du Consulat auquel l'Empereur le destinoit. On croit ordinairement que l'esprit militaire exclut cette finesse nécessaire dans les subtilités du barreau, parce que ses formes tortueuses n'ont rien de commun avec la juridiction des camps, hardie, impérieuse et toujours agissante[1].

Agricola, naturellement prudent et équi-

1. La traduction plus exacte parait être celle-ci : « Plusieurs croient que la finesse manque aux esprits militaires, parce que la justice des camps plus simple, moins formaliste et plus expéditive, ne connaît pas les subtilités du Forum. » (H. W.)

table, se conforma aisément aux mœurs de la magistrature si nouvelles pour lui. Les heures de son travail et de ses délassements étoient réglées. Grave, appliqué, sévère et plus souvent miséricordieux dans les assemblées et sur son tribunal, avoit-il satisfoit à ses devoirs ? On ne voyoit plus en lui nulle trace de l'homme public. Il ne connoissoit ni la morgue, ni l'avarice, ni l'humeur. Aussi, par un mélange très rare, la facilité de son caractère ne nuisit point à son autorité, et son équité sévère ne diminua jamais l'affection qu'on lui portoit. Vanter son intrépidité et son désintéressement comme des vertus, ce seroit faire injure à un tel homme. Il n'eut même pas cette faiblesse que les honnêtes gens se permettent souvent, de rechercher la réputation et de faire parade de ses talens. Eloigné de toute jalousie contre ses collègues, et de tout projet de lutter contre les intendans, il fuyoit les combats où il pensoit qu'il est aussi peu glorieux de vaincre que honteux d'être vaincu. Agri-

cola resta moins de trois ans dans ce commandement et fut rappelé avec l'espoir du consulat, accompagné de l'opinion générale que le gouvernement de la Bretagne lui étoit destiné; non que ses discours autorisassent ce bruit, mais parce qu'on le croyoit seul capable de cet emploi. La voix ne se trompe pas toujours. Elle choisit quelquefois. Agricola, environné de si belles espérances, étoit déjà consul, lorsqu'il m'accorda sa fille, à moi, très jeune encore. Je l'épousai après son consulat, et aussitôt il partit pour la Bretagne, décoré de la dignité de pontife.

X. — Je décrirai ici la Bretagne et les peuples qui l'habitent, quoique beaucoup d'écrivains en ayent parlé; non que je veuile lutter avec eux d'esprit et de recherches; mais parce que ce pays fut conquis alors pour la première fois. Ainsi, l'exactitude de mon récit pourra donner une idée fidèle de ce que l'éloquence de ceux qui m'ont précédé, n'a pu éclaircir. La Bretagne est la plus grande des isles dont les Romains ayent

connaissance. A l'orient, elle avance du côté de la Germanie ; à l'occident, elle s'étend vis-à-vis de l'Espagne ; au midi, elle est vue par la Gaule.

Les côtes septentrionales sont battues par une mer si vaste qu'on ne trouve aucune terre au delà. Deux de nos plus éloquens écrivains, Tite-Live chez les Anciens et Fabius Rusticus chez les modernes, ont donné à la Bretagne entière la forme d'un bouclier oblong ou d'une hache à deux tranchans ; et c'est sa figure en deçà de la Calédonie. De là est venue cette opinion que toute l'isle y ressembloit ; mais le vaste terrain que forment les côtes de la Calédonie qui s'avancent jusqu'aux extrémités de la terre, se termine comme un coin. Ce fut du temps d'Agricola que la flotte romaine doubla pour la première fois cette pointe où commence une mer très inconnue, démontra que la Bretagne étoit une isle, découvrit et soumit tout ensemble ces îles que nous appelons Orcades. Alors aussi l'on aperçut Thylé

qu'un hyver et des neiges éternelles avoient cachée jusque-là. On dit que cette mer paresseuse et presque stagnante oppose aux rames une grande résistance et que les vents mèmes ne sauroient l'agiter. Je crois que la raison en est que les terres et les montagnes, origine et aliment des tempêtes, y sont plus rares qu'ailleurs et que la masse profonde de cette immense mer est bien plus difficilement ébranlée. Ce n'est pas ici le lieu de traiter de la nature de l'Océan et de ses phénomènes dont beaucoup d'autres ont parlé. J'ajouterai seulement que nulle part ailleurs la mer n'étend si loin son empire; car ce n'est pas seulement sur le rivage qu'elle amène et retire ses flots amoncelés; son flux repousse encore plusieurs fleuves qui s'étendent çà et là; elle s'étend et pénètre dans l'intérieur des terres, contournant les montagnes et séjournant au sein des collines comme dans son propre lit.

XI. — Il est difficile de savoir chez un peuple barbare, tel que les Bretons, si les

premiers habitans de leur pays étoient indigènes ou venoient d'ailleurs. Leurs habitudes et leur figure ont des différences d'où l'on tire des inductions. Les cheveux roux des Calédoniens et leur haute taille indiquent une origine germaine. Le teint basané des Silures, leurs cheveux crépus et leur position vis-à-vis de l'Espagne, annoncent que des Ibères ont traversé la mer pour venir occuper le pays. Ceux qui sont près de la Gaule paroissent des Gaulois, soit que la force du sang ait continué cette ressemblance, soit que le climat et les mêmes habitudes qu'il nécessite, l'aient donné à des étrangers. On peut croire qu'en général les Gaulois sont établis dans une terre si voisine. Chez l'un et l'autre peuple, on trouve un attachement égal aux mêmes superstitions, un idiome peu différent, un caractère assez semblable; même audace à rechercher le danger, même découragement à la vue de l'ennemi. Cependant, le Breton qu'une longue paix n'a point amolli, montre plus de férocité; mais nous

savons que les Gaulois ont été aussi un peuple très belliqueux, qui, dégénérant dans l'oisiveté, a perdu son courage avec sa liberté[1]. Les Bretons, soumis depuis longtemps, ont subi le même sort. Les autres sont encore ce que furent les Gaulois.

XII. — Leurs forces consistent en infanterie. Quelques-unes de ces nations combattent aussi sur des chars. Le plus distingué les conduit et ceux de sa suite combattent.

Les Bretons obéissoient autrefois à des Rois.

Maintenant ils sont menés par des chefs au gré de leurs caprices et des factions.

Rien ne nous sert mieux contre des peuples si guerriers que l'habitude où ils sont de ne point prendre de résolutions communes. Rarement deux ou trois cités se réunissent pour repousser un danger commun ; aussi, ne combattant qu'en particulier, ils se trou-

1. « Je lis ici *perinde* à la place de *proinde*. Cette assertion est de Grotius. » (*Note de Mirabeau.*)

— Une autre version veut *pariter ac* (Bibl. Teurneriana, Carolus Halm et Gautrelle). *De vita et moribus Agricolæ* (Edition de 1875). (H. W.)

vent tous vaincus en détail. Le ciel de la Bretagne est ordinairement couvert d'épais brouillards qui donnent des pluies fréquentes, mais le froid n'y est pas rigoureux. Les jours y sont généralement plus longs que dans nos contrées et les nuits qui y conservent plus de clarté sont tellement courtes à l'extrémité de l'isle que les deux crépuscules n'y semblent séparés que par un très petit intervalle. On assure même que le soleil ne s'y couche ni ne s'y lève, mais qu'il passe seulement et que l'on voit pendant toute la nuit sa lumière, quand les nuages ne s'y opposent pas.

C'est que l'extrémité de la terre étant plate, elle ne peut élever une grande ombre et qu'ainsi les ténèbres de la nuit restent au-dessous du ciel et des astres[1].

1. Bien qu'Aristote et Strabon aient eu l'idée de la sphéricité de la terre, les Anciens se la figuraient plutôt comme une surface plane aux vagues contours. A l'époque de Tacite, les connaissances géographiques ne dépassaient pas le nord de la Bretagne. La Scandinavie leur apparaissait comme une île dont ils ne soupçonnaient que la partie méridionale. Ceci posé, la description de Tacite s'explique bien. Les phénomènes, décrits par lui, appartiennent aux environs du solstice d'été. (H. W.)

Le sol est fécond et donne toute sorte de fruits, excepté la vigne et l'olivier, et les autres productions particulières aux pays chauds. Tout y croît, vit et mûrit tard, et ce double effet a une même cause, à savoir l'humidité de la terre et du ciel. La Bretagne porte dans son sein de l'or, de l'argent et d'autres métaux, prix de nos victoires.

L'Océan y produit aussi des perles, mais ternes et livides. Quelques-uns prétendent que c'est la faute de ceux qui les recueillent, car au lieu de détacher des rochers des huîtres vivantes comme dans la mer Rouge, en Bretagne on attend que le flot les ait apportées sur le rivage.

Pour moi je croirais plus facilement que la nature manque aux perles[1] plutôt qu'à nous l'avarice.

1. La traduction plus exacte me semble être celle-ci : « Pour moi, je crois que la beauté naturelle manque aux perles plutôt qu'à nous le désir de les posséder. » (H. W.)

M. François a traduit (Edition Nisard) : « Pour moi je pense que la nature est ici en défaut bien plutôt que l'avarice des hommes. » — Burnouf traduit *natura* par « qualité ».

XIII. — Les Bretons nous fournissent patiemment des recrues, des tributs, et toutes les autres charges de l'Empire; — pourvu qu'on ne les outrage point; — car assez soumis pour obéir, mais non pour ramper, ils ne sauroient souffrir les mauvais traitemens.

Jules César qui, le premier des Romains, entra avec une armée en Bretagne, quoiqu'il ait effrayé par un combat favorable les habitans du pays, et soit resté maître du rivage, peut passer plutôt pour avoir montré le chemin de cette conquête, que pour l'avoir faite.

Bientôt après, survinrent les guerres civiles qui tournèrent les armes de nos généraux contre la République. La Bretagne resta oubliée alors et le fut même encore pendant une longue paix. Auguste l'avoit conseillé aux Romains et Tibère s'en fit une loi. Il est assez prouvé que Caligula eut dessein d'entrer en Bretagne, mais il en fut, de ce projet d'un esprit impérieux et mobile, comme de ses

prodigieux préparatifs contre la Germanie [1].

Claude reprit cette entreprise et fit passer dans cette isle des légions et des auxiliaires dont il confia une partie à Vespasien, qui date de cette époque le commencement de sa fortune. Des victoires, des nations domptées, des peuples captifs annoncèrent ses destinées.

XIV. — Le premier consulaire envoyé en Bretagne, fut Aulus Plautius et le second Ostorius Scapula, l'un et l'autre grands hommes de guerre.

Ils parvinrent à réduire sous la forme de province la partie de l'isle la plus prochaine de nous, où ils établirent une colonie de vétérans. On donna quelques cités à Cogidunus, l'un des rois bretons qui, de nos jours encore, s'est montré très fidèle à notre alliance.

1. « Je change un peu le sens du texte en omettant le mot *pœnitentia* qui le rend contraire à l'histoire ; car la guerre de Caligula contre les Germains ne fut qu'une comédie qui n'eut ni bon ni mauvais succès. » (*Note de Mirabeau.*)

— La traduction de Burnouf me paraît plus juste : « Mais cet esprit mobile se décidait, se repentait également vite. » (H. W.)

C'est une des plus anciennes et des plus constantes méthodes de la politique romaine que d'employer les rois et toutes leurs machinations à tenir les peuples aux fers. Didius Gallus conserva ce qui avait été acquis par ses prédécesseurs et poussa seulement quelques forts au delà de nos limites, pour se donner la réputation de les avoir reculées. Veranius succéda à Didius et mourut dans l'année. Suetonius Paullinus commanda ensuite dans cette isle deux ans avec bonheur : il soumit des nations, il augmenta nos forces et nos points de défense, ce qui lui donna la confiance d'attaquer l'isle de Mona[1], parce qu'elle fournissoit, disait-il, des secours aux rebelles. Mais les peuples qu'il laissoit derrière lui, saisirent cette occasion.

XV. — Les Bretons, en l'absence du général, délivrés de notre crainte, se plaignent entre eux des maux de la servitude, exposent

1. L'île d'Anglesey.

leurs griefs et, par ces confidences mutuelles, enflamment leur ressentiment.

A quoi leur sert la patience, si ce n'est à persuader qu'on peut tout exiger d'esclaves si dociles? Autrefois du moins, ils n'avoient qu'un Roi, maintenant ils en ont deux : le gouverneur qui leur arrache du sang, l'intendant qui pille leurs biens. L'union et la discorde de ces chefs sont également funestes à ceux qui leur sont soumis. Les satellites de l'un, les centurions de l'autre déchaînent à l'envi les outrages et la violence.

Rien n'échappe à leur luxure, rien à leur cupidité. Dans les combats c'est le plus brave qui dépouille le plus faible ; maintenant, ce sont des tyrans efféminés et lâches qui les arrachent de leurs maisons, qui enlèvent leurs enfans, qui enrôlent de force leur jeunesse, comme si c'étoit seulement pour leur patrie que les Bretons ne dussent pas mourir.

Qu'ils se comptent et qu'ils nombrent les soldats qui les enchaînent ! C'est ainsi que les Germains ont secoué le joug, eux qui n'ont

de rempart qu'un fleuve et non l'Océan. Les insulaires combattront pour leur patrie, leurs parens et leurs épouses. Les Romains n'ont d'intérêt à la guerre que leur convoitise.

Ils reculeront comme leur divin César a lui-même reculé, si les Bretons animés par l'exemple de leurs ancêtres, ne démentent pas leurs vertus et si l'événement incertain d'un ou deux combats ne les frappe pas de terreur.

Leur situation intolérable doit rendre plus impétueux leurs premiers efforts et leur constance plus infatigable. Les Dieux ont enfin pitié d'eux, puisqu'ils éloignent le général romain et le retiennent dans une autre isle avec son armée. Déjà les Bretons ont fait ce qui étoit le plus difficile et le plus périlleux : ils délibèrent. Certainement dans de telles circonstances, il est plus dangereux de délibérer que d'oser.

XVI. — Par ces discours et d'autres semblables, ils s'animent les uns les autres jusqu'à prendre tous les armes sous la conduite de Boadicée, princesse de sang royal (car le

sexe chez eux n'exclut pas du commandement, et se jetant de tous côtés sur nos soldats épars dans les garnisons, ils emportent nos forts et attaquent la colonie même comme le foyer de la servitude. Il n'est point de sorte de barbarie que cette nation féroce ne se permît dans la colère et l'ivresse de la victoire, et si Paullinus, au premier bruit du soulèvement, ne fût rapidement accouru au secours, la Bretagne étoit perdue.

Mais le succès d'un seul combat ramena ces peuples à leur ancienne patience.

Cependant, un assez grand nombre, agité par le sentiment de leur révolte et par la crainte qu'inspiroit personnellement le général, garda les armes. En effet, Paullinus, excellent dans tout le reste, étoit inexorable pour les rebelles soumis et assouvissoit en les punissant sa vengeance particulière.

Aussi, l'on envoya à sa place Pétronius Turpilianus, homme plus clément, tout à fait nouveau dans cette isle et que le repentir des

Bretons devoit par conséquent trouver plus indulgent.

Il apaisa les troubles et remit le commandement à Trébellius Maximus, sans oser rien de plus. Trébellius, plus facile encore et sans aucune expérience militaire, ne contint la province que par la douceur de son administration. Les barbares apprirent de lui à pardonner à des vices caressans et séducteurs, et les guerres civiles étant survenues, fournirent une juste excuse à l'inactivité du chef. Mais le soldat, accoutumé aux travaux de la guerre, devint insolent dans l'oisiveté et l'armée fut bientôt travaillée par la discorde. Trébellius échappa à la première fureur des soldats par la fuite et revint tellement méprisé et humilié qu'il ne lui resta bientôt plus qu'une autorité précaire; de sorte que l'on eût dit que, par une convention tacite, le salut du général étoit le prix de la licence des soldats. Cette sédition s'apaisa sans effusion de sang, Vectius Bolanus, successeur de Trébellius, n'osa tenter de remettre la discipline dans la

Bretagne agitée, parce que les guerres civiles duroient encore. Autant l'armée étoit tumultueuse dans les camps, autant elle étoit inactive vis-à-vis de l'ennemi. Seulement Bolanus, enveloppé dans son innocence et à qui l'on ne reprochoit aucun crime, suppléoit un peu, par l'affection qu'il inspiroit, au relâchement de l'autorité.

XVII. — Mais lorsque Vespasien se trouva maître de la Bretagne comme du reste de l'univers, on vit dans cette isle de grands généraux, de bonnes armées. L'espérance des ennemis diminua, et Petilius Cerealis leur inspira bientôt de la terreur en attaquant la cité des Brigantes qui passe pour la plus peuplée de la province[1].

Il livra plusieurs combats, quelquefois très sanglants, et soumit par la victoire ou ravagea par le fer la plus grande partie de cette contrée. Quoique sa réputation et ses talens pussent éclipser un successeur vulgaire, Julius

1. Les Brigantes habitaient les comtés de Lancastre, Cumberland, Durham et York.

Frontinus, homme aussi grand qu'il étoit alors permis de l'être, en soutint le fardeau et surmontant les difficultés de lieux et la violence de l'ennemi, il réduisit par la force les Silures, nation puissante et belliqueuse.

XVIII. — Telles avoient été les révolutions de la guerre en Bretagne et telle étoit la situation où Agricola trouva cette province, lorsqu'il s'y rendit au milieu de l'été, au moment où les soldats, ne comptant plus sur aucune expédition militaire, étoient dans une sécurité qui avoit invité l'ennemi à profiter de l'occasion.

Un peu avant l'arrivée du général, les Ordoviques étoient tombés sur un camp de cavalerie cantonné sur leurs frontières et l'avoient massacré presque en entier. La province, réveillée par cet exploit, se trouvoit partagée entre ceux qui vouloient qu'on suivît cet exemple et ceux qui conseilloient d'attendre que l'on connût le caractère du nouveau gouverneur. Alors Agricola, quoique l'été tirât sur sa fin, quoique ses troupes fussent dispersées

dans la province et qu'elles eussent pris tous leurs arrangemens pour ne rien exécuter de cette année, résolut de commencer cette guerre malgré les obstacles et l'avis de ceux qui jugeaient plus à propos de s'assurer seulement les lieux suspects, croyant qu'il valoit mieux courir au-devant du danger et de la révolte. Il rassembla les enseignes des légions, quelques détachemens des auxiliaires et gagna les montagnes (car les Ordoviques n'osoient pas descendre dans la plaine), marchant à la tête de sa troupe et animant par son exemple ceux dont il partageoit les périls. Après avoir détruit presque toute cette nation, Agricola, qui n'ignoroit pas qu'il faut marcher avec l'appui de sa renommée et que les premiers soumis entraîneroient tout le reste, résolut de soumettre l'isle de Mona, que Paullinus, rappelé comme je l'ai dit plus haut par la révolte de toute la Bretagne, avoit été obligé d'abandonner. Mais on manquoit de vaisseaux, comme il arrive dans les projets subits; le génie et la constance du

chef surmontèrent cet obstacle. Il choisit parmi les auxiliaires ceux qui connaissoient le mieux les gués et que l'usage de leur pays avoit accoutumé à nager armés en conduisant leur cheval ; et leur faisant déposer tout le bagage, il détacha si brusquement cette troupe contre l'ennemi que celui-ci stupéfait, et qui comptoit ne pouvoir être attaqué que par une armée et des vaisseaux aidés de la marée, ne crut plus rien d'impossible ni de difficile à des hommes qui arrivoient ainsi au combat. Ils demandent la paix.

L'isle est soumise et Agricola est couvert de gloire, car quelle estime n'inspiroit pas un général qui consacroit à des périls, à des exploits le temps que d'autres consument dans une frivole ostentation et dans l'étalage de leur dignité ! De si brillans succès n'inspirèrent aucune vanité à Agricola qui appeloit son expédition et sa victoire un simple effort pour contenir les rebelles. Il n'envoya pas même une relation couronnée de lauriers ; mais, en dissimulant sa gloire, il l'augmen-

toit, car on imputoit son silence au juste espoir de plus grandes choses.

XIX. — Au reste, comme cet homme prudent avoit étudié par lui-même, et d'après l'expérience de ses prédécesseurs, l'esprit de la nation et savoit que les succès militaires servoient peu, lorsqu'ils étoient suivis d'outrages pendant la paix, il résolut de détruire les causes de la guerre. Il commença par lui-même et par les siens, et régla sa maison, ce qui n'est pas moins difficile pour le plus grand nombre que l'administration même d'une province. Ses esclaves et ses affranchis n'eurent aucune fonction publique. Les liaisons particulières, les recommandations et les prières des centurions n'influèrent plus sur le choix et l'avancement des militaires ; mais les grades furent accordés désormais aux plus vertueux, qu'Agricola regardoit toujours comme les plus fidèles. Il vouloit tout savoir, mais il ne punissoit pas tout ; il pardonnoit les fautes légères et réservoit la sévérité pour les grandes ; encore épargnoit-il

souvent la peine en se contentant du repentir ; il aimoit mieux [1] employer des hommes dont il ne craignoit point des prévarications que d'avoir à punir des coupables. Agricola rendit plus supportable le rehaussement des tributs et des contributions de blé par l'égalité de la réquisition et l'attention qu'il eut de réprimer les exactions du fisc, plus à charge au dit peuple que le tribut même. Car on avoit poussé la dérision jusqu'à faire attendre les Bretons à la porte de leurs greniers pour acheter leurs grains, qu'ils étoient forcés ensuite de revendre à tel ou tel prix. Les cités, qui avoient des troupes dans leur voisinage, étoient commandées pour les porter dans des quartiers fort éloignés et par des chemins impraticables, afin que ce transport qui auroit pu se faire sans peine et sans frais, devînt lucratif pour certains particuliers.

XX. — Agricola, en abolissant, dès sa

1. « J'ajoute au texte *præferre* que Tacite a apparemment sous-entendu. » (*Note de Mirabeau.*)
— Il y a dans le texte authentique « præponere. » (H. W.)

première année, toutes conventions, fit chérir la paix qui, par la négligence et la connivence de ses prédécesseurs, n'étoit pas moins redoutée que la guerre. Mais au retour de la belle saison, il rassembla l'armée et se mit à sa tête[1], maintenant la discipline, louant la sagesse, choisissant ses camps, sondant les marais et les rivières et fouillant le bois par lui-même. Cependant, il ne laissoit aucun repos aux ennemis, il les désoloit par des invasions subites et après les avoir ainsi effrayés, il affectoit de la douceur et leur présentoit de nouveau les amorces de la paix. Par cette conduite, il engagea plusieurs cités, jusqu'alors indépendantes et implacables, à déposer le ressentiment et les armes et à donner des otages. En même temps, il les entouroit de garnisons et de forts. Tant de soins et d'adresse eurent un tel succès qu'au-

1. « Il y a ici quelque chose de corrompu » dans le texte. (*Note de Mirabeau.*)

— Le « *Multus in agmine* » qui est une version meilleure que « *Militum in agmine* » me paraît devoir être traduit par « présent partout dans l'armée ». (H. W.)

cune des parties de la Bretagne, connues jusqu'alors [1], ne fut plus inaccessible à nos soldats.

XXI. — Agricola employa l'hiver suivant à l'exécution d'un projet très salutaire. Il s'efforça d'amollir par le repos et les voluptés les hommes épais et grossiers, dont la vie agreste entretenoit l'humeur belliqueuse et le courage ; les exhortant en particulier et les aidant publiquement à se bâtir des maisons, des temples, des places publiques ; louant l'activité des uns et punissant la paresse des autres. Ainsi, l'émulation et l'amour-propre tinrent lieu de contrainte. Dès lors, il eut soin que les fils des principaux habitants fussent instruits dans les Beaux-Arts, et il flatta tellement la nation en attribuant la supériorité d'esprit aux Bretons sur les Gaulois que ces peuples qui, peu auparavant, dédaignoient la langue des Romains, aspirèrent

1. « J'adopte la conjecture de Gronovius qui veut que l'on lise ici *nota* pour *nova*. » (*Note de Mirabeau.*)

— C'est *nova* qu'il faut, et qui doit être traduit par « nouvellement connue ». (H. W.)

à se montrer éloquens. Bientôt notre habillement fut en honneur chez eux et l'usage de la toge devint fréquent. Entraînés ainsi peu à peu par les charmes de nos vices, ils connurent nos portiques, nos bains, l'élégance de nos repas, et le vulgaire appeloit politesse tous ces progrès du luxe qui faisoient partie de leur servitude.

XXII. — La troisième année fit connoître des nations nouvelles aux Romains qui pénétrèrent et voyagèrent jusqu'au Taüs (c'est le nom de l'embouchure d'une rivière)[1]. Les ennemis, consternés par tant d'audace, n'osèrent harceler l'armée, quoiqu'elle fût harassée par de terribles tempêtes, et lui laissèrent le temps de construire des forts pour les resserrer. Les gens de métier observoient que jamais général ne sut mieux choisir les situations les plus avantageuses pour des forteresses, et l'on a remarqué qu'aucune de celles qu'Agricola éleva dans

1. La Twède.

l'isle ne fut forcée par les ennemis, abandonnée par capitulation ou par la fuite des garnisons. Elles faisoient des sorties fréquentes, car elles étoient préservées des dangers d'un long siège par des secours annuels. Ainsi chaque fort tranquille, même pendant l'hiver, se suffisoit à lui-même, ce qui irritoit et désespéroit les Bretons qui avoient coutume de compenser par leurs avantages en hiver les pertes de l'été, et qui maintenant se voyoient repoussés en toute saison. Agricola, incapable d'une injuste avidité, ne déroba jamais à ses tributaires la gloire de leurs services et de leurs succès. Le centurion, le préfet avoient en lui un témoin incorruptible. Quelques-uns lui reprochoient de l'aigreur dans ses réprimandes, parce que, plein de douceur pour les bons sujets, il traitoit durement ceux qui servoient mal. Mais aussi il ne lui restoit jamais aucun ressentiment. On n'avoit point à craindre que son silence déguisât sa colère. Il croyait plus honnête d'offenser que de haïr.

XXIII. — Son quatrième été fut employé à s'assurer des contrées qu'il n'avoit que parcourues ; il étendit même ses conquêtes jusqu'à un lieu qui pouvoit être regardé comme une barrière dans la Bretagne même, si la gloire du nom romain et la valeur de nos soldats nous permettoient d'en reconnaître aucun. Car le petit intervalle qui sépare les deux rivières de Clota et de Bodotria[1], ce que la mer recouvre en les remontant, fut alors couvert de forts qui commandoient tout le golfe et nous possédions tout ce qui est en deçà, de sorte que les ennemis, ainsi resserrés, sembloient être relégués dans une autre isle.

XXIV. — Agricola dépassa dans sa cinquième campagne[2] et dompta par des combats fréquens et toujours heureux, des na-

1. La Clyde et le Forth. — M. François (édition Nisard) traduit « *nave prima transgressus* » par « traversant une mer qui n'avait pas encore porté de vaisseaux ».

2. « Il y a au texte « *nave prima* » que j'omets parce que Tacite nous apprend (n° XXV) qu'Agricola se servit de sa flotte l'année suivante pour la première fois. » (*Note de Mirabeau*.)

tions jusqu'alors inconnues. Il cantonna des troupes dans cette partie de la Bretagne qui regarde l'Hibernie, moins pour sa sûreté que dans l'espoir de porter plus loin ses armes. En effet, l'Hibernie située entre la Bretagne et l'Espagne et qui offre tant de ports sur la mer des Gaules servoit un excellent entrepôt par ces trois belles provinces de l'Empire. Quoique plus petite que la Bretagne, elle est plus grande qu'aucune isle de notre mer. Le terroir, le ciel, le caractère et les mœurs de ses habitans diffèrent peu de ceux de leurs voisins. Nous connaissons mieux les ports et les havres, par nos commerçans, que l'intérieur du pays. Agricola accueillit un petit prince Hibernois qui en avait été chassé par une sédition domestique et le retint auprès de lui sous prétexte d'amitié, mais pour en tirer parti dans l'occasion. Ce grand homme m'a dit souvent qu'il ne falloit qu'une légion et un petit nombre d'auxiliaires pour faire la conquête de l'Hibernie et la garder. Il ajoutoit que ce seroit un bon moyen pour con-

server la Bretagne qui verroit de toutes parts les armes romaines autour de soi et n'auroit plus sous ses yeux le spectacle de la liberté.

XXV. — L'été suivant qui commençoit la sixième année du gouvernement d'Agricola, il apprit que de vastes contrées, situées au delà du golfe de la Bodotria, faisoient de grands mouvemens et comme il craignoit d'être harcelé dans des chemins inconnus, il fit reconnaître le pays par sa flotte, jusque-là oisive. Alors, faisant marcher conjointement ses forces dans le plus imposant appareil, il poussa à la fois la guerre de terre et de mer : de sorte que les soldats des vaisseaux, les fantassins et les cavaliers, réunis souvent dans les mêmes camps, s'animoient réciproquement et vantoient à l'envi leurs aventures et leurs exploits. Les uns parloient de montagnes inaccessibles et d'épaisses forêts, les autres de flots irrités et de tempêtes terribles. Les vainqueurs de l'Océan le comparoient, avec toute la jactance militaire, à ceux qui n'avoient à combattre que la terre et

les hommes. Les Bretons en effet, comme on l'apprit par le rapport des prisonniers, étoient stupéfaits et consternés à la vue de la flotte qui venoit leur enlever leur dernière ressource, s'ils étoient vaincus, en franchissant la mer qui les avoit toujours préservés. Cependant, les Calédoniens ayant pris les armes pour enlever les forts des Romains, leurs grands préparatifs que la renommée grossissait encore, comme il arrive toujours dans les choses inconnues, les firent redouter de nos soldats comme des ennemis sûrs de la victoire, puisqu'ils attaquoient; et ceux qui couvroient leur lâcheté du voile de la prudence, disoient qu'il falloit revenir en deçà du golfe de Bodotria et qu'il valoit mieux se retirer que de se faire chasser. Sur ces entrefaites, Agricola fut instruit que les ennemis s'apprêtoient à l'attaquer de différens côtés. De peur que l'avantage du nombre et de la connaissance du pays ne leur donnât la facilité de l'envelopper, il partagea lui-même son armée en trois corps et marcha en avant.

XXVI. — Sitôt que cette disposition est connue des Bretons, ils changent leur plan et, se réunissant pendant la nuit, ils fondent sur la neuvième légion qui étoit la plus faible et ils égorgent les corps de garde à demi vaincus par le sommeil et la surprise. Déjà ils combattoient dans l'intérieur du camp, lorsque Agricola, averti par ses coureurs, suit leurs traces et détachant sur leurs derrières l'élite de sa cavalerie et de son infanterie, il ordonne bientôt après à toute son armée de jeter un grand cri, au moment même où le point du jour commençoit à faire briller ses drapeaux. Les Bretons s'effrayent de ce double danger. L'audace et la confiance renaissent chez les Romains qui ayant disputé jusque-là leurs vies, combattent maintenant pour la gloire. Déjà ils attaquent à leur tour et repoussent les barbares : aux passages étroits des portes on combat avec furie, jusqu'à ce que les ennemis pressés entre deux armées dont les soldats s'efforçoient, les uns de montrer qu'ils avoient sauvé leurs cama-

rades, et les autres qu'ils n'avaient point eu besoin de secours, furent poussés de toute part. Et si les bois et les marais n'eussent couvert leur fuite, cette seule victoire achevait la guerre.

XXVII. — L'armée romaine, enivrée de ce glorieux succès dû à son activité et à sa persévérance s'écria que rien n'étoit impossible à sa valeur ; qu'il falloit s'enfoncer dans la Calédonie, voler de combats en combats et trouver enfin l'extrémité de la Bretagne. Ces timides conseillers qui peu auparavant, demandoient la retraite, fiers après l'événement, étoient les plus présomptueux. Telle est la loi très injuste qui gouverne les choses de la guerre. Tous s'attribuent l'honneur des succès. Un seul est responsable des disgrâces. Mais les Bretons qui n'imputoient leur défaite qu'au hasard et à l'adresse du général romain[1] et non au courage de ses soldats, ne

1. « Ici le texte est corrompu, mais le texte de Tacite n'est pas douteux. » (*Note de Mirabeau.*)
— Le texte latin exact est le suivant : « *At Britanni, non*

rabattirent rien de leur fierté. Au contraire, ils armèrent leur jeunesse, transportèrent leurs femmes et leurs enfants dans des lieux de sûreté, tinrent des assemblées et cimentèrent une confédération par des sacrifices solennels. Ainsi finit une campagne qui ne fit qu'irriter de part et d'autre les courages.

XXVIII. — Ce même été, une colonie d'Usipiens levée en Germanie, et amenée dans la Grande-Bretagne, fit une entreprise mémorable par son audace. Après avoir tué le centurion et les vieux soldats distribués dans chaque compagnie pour les instruire et leur donner l'exemple de la discipline, ils s'emparèrent de trois petits vaisseaux, s'y embarquèrent et forcèrent les pilotes d'y rester avec eux. Un de ces pilotes ayant tenté de leur échapper, les deux autres devinrent suspects aux Usipiens qui les tuèrent :

virtute se, sed occasione et arte ducis rati... » Bibl. Teurneriana). Carolus H. — Brotier a ajouté entre *ducis* et *rati* le mot *victos* qu'on trouve dans les éditions plus récentes. (H. W.)

l'on n'avoit pas le moindre soupçon de leur complot, lorsqu'on vit leurs vaisseaux s'avancer en mer, comme par miracle. Emportés çà et là, ces déserteurs livrèrent des combats aux différens peuples bretons qui ne se laissoient pas piller impunément; et souvent vainqueurs, mais quelquefois repoussés, ils furent enfin réduits à une telle disette qu'ils se mangèrent les uns les autres, choisissant d'abord les plus foibles, ensuite ceux sur qui tomboit le sort. Enfin, ayant couru ainsi les côtes de la Bretagne, ils perdirent leurs vaisseaux sur les côtes de la Germanie, faute de savoir les gouverner, et furent pris comme des pirates partie par les Suèves, partie par les Frisons. Quelques-uns, vendus comme esclaves et achetés successivement par plusieurs maîtres, furent amenés au deçà du Rhin, où le récit de leurs aventures leur attira une grande célébrité. Au commencement de l'été, Agricola fut frappé d'un nouveau malheur domestique et perdit son fils, né l'année d'auparavant. Il n'affecta pas dans

cette infortune la fastueuse insensibilité de la plupart des grands hommes, mais il ne se livra pas non plus aux lamentations et aux gémissements de femme, et les soins de la guerre donnèrent le change à sa douleur.

XXIX. — L'armée navale étant partie la première avec ordre de faire des descentes en plusieurs endroits, afin d'inspirer une terreur plus grande et plus générale, Agricola suivit avec l'armée, augmentée de Bretons des nations les plus braves et dont la fidélité avait été éprouvée par une longue paix, et parvint au mont Grampius qu'occupaient déjà les ennemis. Car les Bretons que l'événement funeste du premier combat n'avoit point découragés et qui attendoient de leur nouvel effort la servitude ou la vengeance, instruits enfin par une triste expérience que la concorde pouvoit seule repousser le danger commun, étoient parvenus à réunir par leurs ambassades et leurs traités, les forces de toutes leurs cités. Ils étoient déjà plus de trente mille en armes et de

toutes parts accouroient la jeunesse et même de vieux guerriers, encore pleins de vigueur, qui portaient avec eux les témoignages de leur gloire passée. Cette multitude assemblée demandoit à grands cris le combat, et Galgacus, le plus distingué de leurs chefs par sa naissance, leur parla, dit-on, en ces termes :

XXX. — « Toutes les fois que je pense aux causes de la guerre et à la nécessité qui nous presse, mon âme s'élève, et j'espère que le jour qui nous a tous réunis, sera l'époque de la liberté pour le reste de la Bretagne. Car nous n'avons jamais connu la servitude. Il n'est pas de terre au delà de la Calédonie, et la mer même, soumise aux Romains, nous est fermée par leur flotte. Ainsi, le combat et les armes, qui seuls plaisent aux gens de cœur, sont encore aujourd'hui le parti le plus sûr, même pour les lâches. Ceux d'entre les Bretons qui ont combattu les premiers les Romains avec des succès divers, avoient encore un espoir et un secours dans nos

bras; car nous devions être leurs vengeurs, nous les plus belliqueux de la Bretagne, placés dans le sanctuaire de l'isle et qui n'eûmes jamais les yeux souillés de l'odieux aspect des terres esclaves et d'une domination étrangère. Reculés aux extrémités de l'univers et de la liberté, l'éloignement qui nous déroboit à la renommée, nous a défendus jusqu'ici[1]. Mais tout ce qui est inconnu tente l'ambition, et les bornes de la Bretagne sont découvertes. Nul peuple n'est au delà de nous. On n'y trouve rien que des rochers et des flots, et nous avons dans le cœur du pays les Romains, dont nous croirions en vain adoucir l'orgueil par la soumission et l'obéissance. Ravisseurs de l'univers, brigands insatiables que l'Orient ni l'Occident n'ont pu assouvir, maintenant qu'ils n'ont plus de terres à dévaster, ils parcourent les mers. Si

1. « J'adopte l'opinion de Gronoviussur le sens de cette expression : *sinus famæ*. M. de la Bletterie doit en avoir fait de même. Cependant il ne me paraît pas le suivre dans sa traduction. » (*Famæ* est ici pour *fama*.) — (*Note de Mirabeau.*)

leur ennemi est riche, ils sont avares; s'il est pauvre, ils sont ambitieux. Ils se comptent seuls et voient d'un œil également avide l'indigence et les richesses. Dépouiller, ravir, égorger, c'est à quoi ils osent donner le faux nom d'empire. Et quand ils ont réduit un pays en solitude, ils disent qu'il est en paix!

XXXI. — « La Nature a voulu que rien ne nous fût aussi cher que nos enfans et nos proches. On nous en prive par les enrôlements et ils vont ailleurs servir comme de vils mercenaires. Si nos femmes et nos sœurs échappent à la brutalité des soldats devant la guerre, ils les déshonorent pendant la paix, sous le nom d'hôtes et d'amis. Ils nous dépouillent de nos biens par les tributs qu'ils exigent et de nos blés pour la subsistance de leurs camps. Ils assujettissent nos corps même et nos bras, et c'est au milieu des coups et des injures que nous leur ouvrirons des chemins à travers les forêts et les marais. Les malheureux, nés dans l'escla-

vage, ne sont vendus qu'une fois et du moins leurs maîtres les nourrissent. La Bretagne achète tous les jours sa servitude et nourrit tous les jours ses tyrans. Ainsi que dans une maison les nouveaux esclaves sont le jouet des autres esclaves, de même dans cette servitude ancienne de l'univers, on nous destine pour être les nouveaux et vils rebuts de nos maîtres et l'on ne veut que notre ruine. Car nous n'avons ni terres labourables, ni mines ni ports pour l'exploitation desquels on puisse nous réserver. D'ailleurs, le courage et la fierté des sujets irritent toujours les tyrans et l'éloignement, qui semble utile à notre sûreté, nous rend d'autant plus suspects. Ainsi, vous n'avez plus de pardon à espérer ; que le désespoir anime votre courage, soit que vous aimiez la vie, soit que vous ne chérissiez que l'honneur ! Les Trinobantes, sous la conduite d'une femme, ont attaqué des camps, brûlé des colonies, et ils auraient secoué le joug si la prospérité ne les eût engourdis. Nous indomptés, nous qui

apportons ici notre liberté entière[1], ne montrerons-nous pas, dès le premier choc, quels hommes la Calédonie se réservoit pour défenseurs ?

XXXII. — « Croyez-vous que les Romains soient aussi braves à la guerre qu'insolens dans la paix ? Nos dissensions, nos discordes et nos vices tournent à la gloire de leur armée qui, composée de ramas de toutes les nations, n'a de constance que dans la prospérité et se dissipe au premier revers. A moins que vous ne pensiez que des Gaulois, des Germains et (j'ai honte de le dire!) un grand nombre de Bretons qui versent leur sang pour établir une domination étran-

1. « *Notre liberté* » *entière* est la paraphrase *d'integri*. Quant à ce membre de phrase et « *libertatem non in præsentia laturi* », je ne l'entends pas et je doute que les autres traducteurs, ayent mieux entendu que moi. Quoi qu'il en soit, j'aime mieux l'omettre que de substituer ma pensée à celle de Tacite. » (*Note de Mirabeau.*)

— Je pense qu'il convient de traduire ce passage *et libertatem non in præsentia laturi*, comme le traduit Burnouf : « et qui n'avons pas maintenant la liberté à conquérir ».

Le texte des dernières éditions est « *in libertatem non in pœnitentiam bellaturi* ». (H.W.)

gère, mais qui cependant ont été plus longtemps ennemis qu'esclaves, soient attachés aux Romains par une sincère affection? La crainte et la terreur les enchaînent; entraves débiles! Une fois rompues, elles font place à la haine qui succède toujours à la crainte. Tous les encouragemens de la victoire sont pour nous. Les Romains n'ont ni femmes qui les enflamment du désir de vaincre, ni mères pour leur reprocher leur fuite. La plupart n'ont point de patrie, ou ils en ont une autre que celle-ci. Vous voyez un petit nombre de soldats égarés et tremblans dans une terre où tout jusqu'à cette mer, ces forêts, ce ciel même leur sont inconnus, et que les dieux nous livrent enfermés et presque liés comme des victimes. Que ce frivole aspect, ce vain éclat de l'or et de l'argent qui ne les défend pas plus qu'il ne vous blesse, ne vous effraye point. Dans leur armée même nous trouverons des alliés. Les Bretons reconnaîtront leur propre cause dans nos mains. Les Gaulois se rappelleront leur ancienne liberté. Les

Germains les abandonneront comme les Usipiens l'ont récemment fait. Que nous resterait-il à craindre ? Des forts dégarnis, des colonies de vieillards, des municipes chancelans et désunis. Ici se trouvent le général et l'armée. Dans ce camp vous voyez les tributs, les dépouilles et toutes les exactions qu'endurent les esclaves, dont nous nous chargerons pour toujours, ou que nous allons venger à l'instant ! Ainsi, en marchant au combat, souvenez-vous de vos ancêtres et songez à votre postérité !... »

XXXIII. — Les Barbares écoutèrent ce discours avec transport et ils y répondirent par un frémissement d'allégresse, des clameurs confuses et des chants à la mode barbare. Déjà les troupes se formoient et l'on voyait étinceler les armes des plus audacieux qui devançoient les rangs. Cependant, Agricola, qui avait peine à contenir ses cohortes pleines d'ardeur[1] crut devoir encore leur adresser ce discours :

1. « Ici le texte est corrompu. » (*Note de Mirabeau.*)

« Compagnons ! voici la huitième année [1] que, grâce à votre valeur, à votre fidélité et sous les auspices irrésistibles de Rome, nous n'avons cessé de vaincre les Bretons. Dans un si grand nombre d'expéditions et de combats vous avez eu également besoin de vigueur contre les ennemis et d'une persévérance infatigable dans les plus rudes travaux pour lutter en quelque sorte contre la nature elle-même. J'ai été bien secondé par mes soldats et ils n'ont rien à reprocher à leur général. Aussi, avons-nous dépassé, vous les armées, moi les chefs qui m'ont précédé, puisque nous occupons les extrémités de la Bretagne, non comme autrefois par les exagérations de la renommée, mais par nos camps et par nos armes. Nous avons décou-

1. « Quoique le texte porte la huitième année, peut-être par une erreur du copiste, le calcul des compagnons d'Agricola prouve que ce n'était que la septième. » (*Note de Mirabeau.*)

— Le texte exact est : « *quanquam lætum et vix numimentis exercitum militem accedendum adhuc ratus* » (Bibl. Teurneriana. Carolus Halm, Urlich, Gautrelle, se trécentes éd.). Les éditions récentes portent *septimus ;* d'autres *octavus.* (H. W.)

vert et subjugué cette isle. Souvent dans les marches où l'armée étoit fatiguée de tant de marais, de montagnes et de fleuves, j'ai entendu les plus braves s'écrier : « Quand verrons-nous les ennemis?... »

« Les voici qui s'avancent forcés dans leurs dernières retraites ! Vos vœux sont exaucés. Le champ est ouvert à votre valeur. Vainqueurs une fois, tout s'aplanit devant vous. Vaincus, tout vous devient contraire. Car, de même qu'il est glorieux et utile, tant que l'on perce devant soi, d'avoir franchi tant de chemins impraticables, tant d'immenses forêts, de marais et de rivières profondes, autant il est dangereux de les rencontrer dans sa fuite ; et nos avantages même deviendroient d'insurmontables obstacles. En effet, nous n'avons ni la même connaissance du pays ni la même abondance de vivres que les ennemis ; mais nous avons nos bras et nos armes, et c'est assez pour nous donner tout le reste. Quant à moi, il y a longtemps que je regarde la fuite comme le parti le moins

sûr et pour le général et pour l'armée. Outre qu'une mort honorable est bien préférable à une vie honteuse, la vie et la gloire sont ici inséparables et mourir, s'il le faut, où finit l'univers, seroit encore un sort glorieux.

XXXIV. — « Si vous aviez à combattre des nations et des guerriers inconnus, je vous encouragerais par les exemples des autres armées.

« Mais rappelez-vous votre propre gloire, interrogez vos yeux ! Ce sont ces mêmes barbares qui, l'année dernière, ayant attaqué furtivement et dans la nuit une de nos légions, furent mis en fuite par vos cris. Les plus légers à la course ont survécu au reste des Bretons et les voici devant vous ! Quand on pénètre dans les forêts, la force seule terrasse les animaux les plus courageux, tandis que les plus timides s'effrayent et se dispersent au seul bruit des chasseurs. De même, les plus valeureux de ces barbares sont tombés d'abord sous vos coups. Ce qui certes n'est qu'un troupeau de lâches remplis de ter-

reur, vous les avez trouvés enfin ; ce n'est pas qu'ils aient été de pied ferme pour vous attendre. Mais surpris et glacés de crainte, ils demeurent par nécessité, et la victoire que vous allez remporter sur eux, sera aussi facile que glorieuse.

« Terminez ainsi tant d'expéditions, couronnez cinquante ans de combats par un jour de triomphe ! Montrez à la République que si la guerre fut longue et les rébellions fréquentes, on ne doit point l'imputer à l'armée ! »

XXXV. — Pendant qu'Agricola parloit encore, l'ardeur des soldats éclatoit dans leurs yeux et quand il eut fini, pleins de gaîté et de confiance, ils coururent aux armes. Il disposa ses troupes, transportées de zèle et prêtes à s'élancer sur l'ennemi, de manière que la seule infanterie des auxiliaires, au nombre de huit mille hommes, formât un centre de bataille, couvert par trois mille chevaux distribués sur les ailes. Les légions restèrent à la tête du retranchement.

Ce devoit être une grande gloire de vaincre,

sans verser de sang romain, et si le corps de bataille étoit enfoncé, l'élite de l'armée venoit au secours. Les Bretons rangés sur des hauteurs, offroient un coup d'œil admirable et terrible ; ils étaient disposés de manière que la première ligne formée dans la plaine, étoit soutenue et surmontée par les autres rangs qui croissoient en hauteur avec la colline.

Leurs chars de guerre et la cavalerie voltigeoient dans le champ de bataille et le remplissoient de bruit et de fracas. Agricola, voyant que les barbares avoient la supériorité du nombre, craignit qu'ils n'attaquassent à la fois son front et ses flancs, et il s'étendit en divisant ses troupes en petites bandes, quoique plusieurs officiers lui conseillassent de faire plutôt avancer les légions ; mais, ferme dans la crise et toujours bien disposé à espérer, il renvoya son cheval et se mit à la tête de ses drapeaux.

XXXVI. — D'abord, on se battit de loin. Les Bretons qui joignoient l'adresse au courage, malgré le désavantage de leurs grandes

épées et la petitesse de leurs boucliers, évitoient ou paroient les traits des nôtres et leur en renvoyoient une multitude, jusqu'à ce qu'Agricola, animant deux cohortes de Tongrois et trois de Bataves, les fit joindre à l'ennemi, l'épée à la main. C'étoient de vieux soldats habitués à cette manière de combattre, très embarrassante pour les barbares dont les boucliers étoient petits et les épées énormes et sans pointe, de sorte que serrés par nos soldats et presque découverts, ils ne pouvoient supporter leur attaque. Aussi, dès que les Bretons en furent venus aux mains, les frappant avec leurs larges boucliers, leur meurtrissant le visage, ils eurent bientôt enfoncé ceux qui combattoient dans la plaine et montèrent les collines en bataille. Les autres cohortes, animées par leur exemple, et entraînées par leur supériorité, tailloient en pièces ceux qui leur étoient opposés ; ou, dans l'ardeur de vaincre, ils laissoient l'ennemi à demi mort ou seulement terrassé, mais sans blessure.

Cependant, la cavalerie bretonne[1] et les chars armés vinrent au secours de l'infanterie et se mêlèrent au combat.

Mais quoiqu'ils inspirassent d'abord de la frayeur, l'épaisseur de nos bataillons[2] et l'inégalité de terrain réprimèrent bientôt leur fougue. Rien ne ressembloit moins à un combat de cavalerie. Arrêtés çà et là par divers obstacles, ils étoient poussés par notre infanterie, hommes et chevaux. Les chars, privés de leurs conducteurs, erroient au gré de la frayeur des chevaux qui se précipitoient tantôt sur le front, tantôt sur le flanc des Bretons.

XXXVII. — Alors ceux des barbares, qui

1. « Le texte est ici absolument corrompu. Je lis avec Juste Lipse : « *Equitum turmæ efferre et covinarii* ». (*Note de Mirabeau.*)

— Le texte vrai est : « *Equitum turmæ fugere, covinarii peditum se prœlio miscuere.* » (Bibl. Teurneriana.)

— Schulz a ajouté le mot *ut* entre *turmæ* et *fugere.* Cette version est acceptée par les plus récentes éditions. Le texte vrai est « *Densis tamen hostium agminibus...* » (Bibl. Teurneriana et récentes éditions). (H. W.)

2. « Je lis avec Muret et Gronovius « *nostrorum* ou *nostrum* » à la place de *Hostium* qui rend le détail du combat inintelligible. (*Note de Mirabeau.*)

postés au haut des collines, n'avoient point encore combattu, et méprisoient notre petit nombre commencèrent à descendre et à envelopper les vainqueurs ; mais Agricola, qui avoit craint ce revers, leur opposa quatre escadrons qu'il tenoit en réserve pour les cas imprévus, et les Bretons furent d'autant plus facilement repoussés et mis en déroute qu'ils accouroient avec plus de fureur. Ainsi, leur dessein tourna contre eux-mêmes, car la cavalerie s'étendit par ordre du général pour prendre en queue les combattans. Alors, on vit de toutes parts un grand et horrible spectacle.

Le vainqueur poursuivoit, massacroit, faisoit des prisonniers et les égorgeoit pour en faire encore. Cependant, les Barbares, selon les sentiments qui les dominoient, fuyoient par troupes devant quelques-uns des nôtres ; ou désarmés, s'élançoient sur nous pour s'offrir à la mort. La terre ensanglantée étoit jonchée d'armes, de cadavres, de membres palpitans. Quelquefois la colère rendoit aux vaincus le courage. Lorsqu'ils se virent près

des bois, plusieurs se rallièrent et enveloppèrent ceux qui couroient après eux, sans précaution et sans connoître le pays.

Si Agricola, qui voyoit tout et se montroit partout, n'avoit formé autour de la forêt une espèce d'enceinte de cohortes choisies et peu fatiguées, faisant fouiller les sentiers par des cavaliers démontés[1] et les passages plus souvent par des troupes de cavalerie, trop de confiance nous auroit coûté quelque chose. Lorsque les Bretons virent qu'on les poursuivoit de nouveau en bon ordre et en troupes serrées, ils recommencèrent à fuir par des chemins écartés et impraticables, non en petits pelotons comme auparavant, mais s'embarrassant peu les uns des autres, se dispersant, s'évitant même.

La nuit arrêta la poursuite des vainqueurs rassasiés de carnage ; on tua aux Bretons

1. « Ce n'est pas *démontés* qui veut dire cavalier dont le cheval est tué ; ce sont des cavaliers *auxquels il fait mettre pied à terre*. Tâcher d'exprimer cela en un seul mot comme Tacite ? » (*Note de la main de Dupont de Nemours*.) — Le texte exact est « *dimissis equis* ». (H. W.)

dix mille hommes, et cette victoire ne nous en coûta que trois cent quarante, dans lesquels on compta Aulus Atticus, préfet d'une cohorte, que l'ardeur de la jeunesse et la fougue de son cheval avaient emporté au milieu des ennemis.

XXXVIII. — Les vainqueurs gorgés de butin, passèrent la nuit dans la joie. Pour les Bretons, ils erroient dans les forêts qui retentissoient des gémissements des femmes et des hurlemens des hommes. Ils traînoient les blessés, appeloient ceux qui ne l'étoient pas, abandonnoient leurs maisons et dans leur rage y mettoient le feu. Ils choisissoient des retraites et les quittoient aussitôt, se réunissoient pour prendre quelque résolution et se séparoient à l'instant.

Quelquefois l'aspect de ce qu'ils chérissoient le plus les brisoit de douleur. Plus souvent cette vue les mettoit en fureur et il passa pour certain que quelques-uns, par une sorte de compassion insensée, massacrèrent leurs femmes et leurs enfans.

Le lendemain, les Romains jouirent mieux encore du spectacle de leur victoire. Partout un vaste silence, des collines désertes, des maisons fumantes au loin, personne qui se présentât aux coureurs. Les partis qu'Agricola envoya de tous côtés rapportoient unanimement que les traces des fuyards étoient incertaines ; que nulle part ils ne s'étoient ralliés, et, comme la saison déjà très avancée ne permettoit pas de pousser plus loin la guerre, Agricola ramena son armée dans le pays des Horestes.

Là, ayant reçu des otages, il commanda au préfet de la flotte de faire le tour de la Bretagne ; Agricola lui donna les forces nécessaires et la terreur le précédoit.

Lui-même, à la tête de son infanterie et de sa cavalerie, continua sa route lentement pour inspirer plus d'effroi aux nations nouvellement soumises dont il traversoit le pays, et vint prendre ses quartiers d'hiver.

Dans le même temps, sa flotte, poussée par des vents favorables et secondée par la renom-

mée arriva dans le port de Tritule[1] après avoir cotoyé la pointe de l'isle sans accident.

XXXIX. — Quoique Agricola eût rendu compte à Domitien de cette suite d'événemens en termes très modestes et sans donner rien à l'ostentation, ce prince en reçut la nouvelle avec un visage serein et une âme inquiète, comme c'étoit sa coutume.

Il ne pouvoit se dissimuler que son triomphe récent sur des Germains où l'on avait étalé des esclaves achetés exprès et déguisé leur chevelure pour qu'ils parussent des prisonniers de guerre, étoit une vraie dérision ; au lieu qu'il s'agissoit maintenant d'un massacre de plusieurs milliers d'ennemis et d'une véritable et grande victoire, généralement applau-

1. « On croit que Tacite avait écrit *Rutupensem* au lieu de *Trutulensem*. *Rutupiæ* ou *Rutupis,* ville de la province de Kent, étoit située à peu près où est aujourd'hui *Sandwich.* » (*Note de Mirabeau.*)

— Dans l'édition de la Bibl. Teurneriana, Carolus Halm préfère « Trutulensem » d'après le manuscrit du Vatican n° 4498. Il est vrai que le second manuscrit du Vatican n° 3429, porte « Trucculensem ». Urlichs et Gautrelle préfèrent *Trucculensem.* (H. W.)

die et célébrée. C'étoit dans son opinion le plus extrême danger pour lui que d'entendre le nom d'un particulier élevé au-dessus du sien. En vain, avoit-il étouffé la voix de l'éloquence et réduit au silence tous les beaux arts, s'il se trouvoit un homme qui s'emparât de la gloire militaire ; tout le reste pouvoit se dissimuler plus facilement, mais la gloire militaire étoit la vertu de l'empereur. Ces pensées l'agitèrent beaucoup et — ce qui étoit un sûr indice de quelque dessein sinistre — il s'en rassasioit et les renfermoit en lui-même. Mais il conclut que le meilleur parti dans les circonstances étoit de mettre sa haine en réserve, jusqu'à ce que l'impétuosité de la renommée et la faveur des soldats se ralentissent, car Agricola commandoit encore dans la Bretagne.

XL. — Domitien lui fit donc décerner par le Sénat, en termes pompeux, les ornemens triomphaux, l'honneur distingué d'une statue et tout ce qui sous les empereurs s'accordoit aux particuliers en place du triomphe. De

plus, il fit courir le bruit qu'il destinoit à Agricola le gouvernement de Syrie, province réservée aux plus illustres consulaires et vacante alors par la mort d'Attilius Rufus. Plusieurs crurent même qu'un affranchi, ordinairement employé pour les commissions les plus secrètes, avoit été envoyé au général romain avec ordre de lui donner les provisions de ce gouvernement, s'il le trouvoit encore en Bretagne ; mais que cet affranchi, l'ayant rencontré dans le détroit, revint vers Domitien, sans même lui avoir parlé ; soit que ce fait ait eu un fondement réel, soit qu'il ait été présenté d'après le caractère de ce prince auquel il ne répugna pas. Cependant, Agricola avait remis à son successeur la Bretagne sûre et tranquille. De peur que son entrée dans Rome ne se fît remarquer par le concours et l'appareil de ceux qui venoient au-devant de lui, il trompa l'empressement de ses amis.

Il arriva la nuit et vint de nuit au palais comme on le lui avait ordonné.

Là, après un baiser froid qu'il reçut de Domitien sans une seule parole, il se confondit dans la foule des autres esclaves. Du reste, comme la gloire militaire est à charge aux citoyens oisifs, Agricola s'efforça d'en tempérer l'éclat par d'autres vertus et la simplicité de sa vie, plus tranquille et plus retirée que jamais.

Un train modeste, des manières faciles, un ou deux amis pour tout cortège.

Aussi, la plupart des hommes qui ont coutume d'estimer la grandeur par l'ambition et par le faste, après avoir vu et considéré Agricola, cherchoient l'homme célèbre. Peu le devinoient.

XLI. — Plus d'une fois dans les premiers temps, il fut accusé absent auprès de Domitien et déchargé absent.

Ce n'est pas qu'on pût lui faire aucun reproche, ou que quelqu'un eût à s'en plaindre. L'unique source de ces dangers étoit sa gloire qui le rendoit odieux à un prince ennemi de la vertu, et les louanges

perfides, armes ordinaires des plus redoutables ennemis. Il survint des jours désastreux pour la République qui ne permettoient pas d'oublier Agricola.

Tant d'armées détruites par l'imprudence ou la lâcheté de nos généraux dans la Mésie, dans la Germanie et la Pannonie et dans la Dacie. Tant de forts[1] et de fleuves frontières et de cohortes enlevés, nous apprenoient assez qu'il ne s'agissoit plus des limites de l'Empire et de fleuves frontières, mais de conserver les quartiers de nos légions et nos provinces. Lorsque les pertes succédoient continuellement aux pertes et que chaque année étoit signalée par quelque catastrophe, le public demandoit à haute voix qu'Agricola fut mis à la tête des armées et comparoit sa vigueur, son habileté, sa constance avec la

1. « Je lis avec Gronovius *vici* au lieu de *viri* et je traduis *des forts*, parce que je ne pourrais pas exprimer sans une périphrase des bourgs qui se formoient sur la protection des forts, que les Romains établissoient sur leurs frontières. » (*Note de Mirabeau.*)

— Carolus Halm, Urlichs et Gautrelle préfèrent « viri ». (H. W.)

mollesse et l'incapacité des autres généraux[1].

Il est trop certain que les oreilles de Domitien étoient frappées sans cesse de ces discours, soit par le zèle et l'attachement sincères de quelques-uns de ses affranchis, soit par l'envie et la noirceur de quelques scélérats qui n'ignoraient pas que c'étoit là le moyen d'aiguillonner la main du tyran. Ainsi, Agricola, par ses vertus et par les vices des autres, trouvoit un précipice au faîte de la gloire.

XLII. — Le temps arriva où le proconsulat d'Asie ou d'Afrique devoit lui écheoir par le sort, mais Civica venoit d'être tué dans son gouvernement, et c'étoit un exemple pour Domitien et un avis pour Agricola. Quelques émissaires du prince vinrent le trouver et lui demandèrent seulement d'abord s'il iroit gouverner une province. Ensuite, ils

1. « Je lis avec Grotius *Ceterorum* pour *eorum* qui ne se rapporte à rien. » (*Note de Mirabeau.*)

— Urlichs et Gautrelle acceptent cette version. Carolus Halm préfère *eorum* (Bibl. Teurneriana). (H. W.)

louèrent vaguement le repos et la tranquillité, et bientôt ils lui offrirent de faire agréer ses excuses. Enfin, ne se déguisant plus, ils lui en donnèrent le conseil, non sans y mêler des avis effrayans, et l'amenèrent à Domitien qui, préparé à dissimuler, parût recevoir avec arrogance la prière d'Agricola ; et après lui avoir accordé sa demande, il souffrit ses remercîments et, rongé de jalousie, ne rougit pas de jouer le rôle d'un bienfaiteur. Il ne lui donna point les appointements de proconsul que l'on offroit ordinairement en pareil cas et que lui-même avait accordés quelquefois; soit qu'il fût offensé qu'Agricola ne les eût point demandés, soit qu'il craignît de paroître acheter ce qu'il avoit ordonné.

C'est le propre du cœur humain de haïr ceux qu'on a offensés. Mais le naturel violent de Domitien, d'autant plus implacable qu'il étoit plus dissimulé, sembloit adouci par la modération et la prudence d'Agricola, que l'on n'avoit point vu provoquer par aucune

aigreur inutile et une vaine ostentation la liberté, la renommée et la mort. Que ceux qui n'admirent que la roideur et les excès sachent donc que, même sous de mauvais princes, il peut y avoir de grands hommes, et que l'obéissance et la modestie, soutenues par la vigueur de l'âme et les talens, peuvent surpasser la gloire de tant d'hommes supérieurs qui se sont illustrés par une mort ambitieuse et inutile à la patrie.

XLIII. — La fin de sa vie si douloureuse pour nous, si triste pour ses amis, intéressa jusqu'aux étrangers, jusqu'à des inconnus. Le vulgaire même, et le peuple distrait par ses occupations journalières, accouroit à sa maison pour s'informer de lui. On s'en entretenoit dans les places et les promenades, et personne, en apprenant la mort d'Agricola, ne s'en réjouit ou ne s'y montra indifférent. La commisération publique étoit d'autant plus grande que le bruit commun attribua sa fin au poison. Pour moi, je n'oserais assurer que nous en ayons la certitude. Au reste, pen-

dant toute sa maladie, Domitien lui fit rendre par ses médecins et ses affranchis de confiance, plus de visites que n'ont accoutumé les princes, soit intérêt de sa part, soit curiosité odieuse. A son dernier jour surtout, l'Empereur voulut être informé, par des courriers disposés de distance en distance, de tous les progrès de son agonie, et personne ne croyoit qu'il eût ainsi hâté une nouvelle redoutée. Il montra cependant tous les semblans de la douleur. Tranquille sur l'objet de sa haine, il lui était plus aisé de dissimuler sa joie que ses craintes. Il passa pour constant qu'à la lecture du testament d'Agricola qui instituoit Domitien pour son héritier conjointement avec la meilleure des épouses et le plus tendre des fils, l'Empereur parut flatté de cette disposition comme d'une marque d'honneur et d'estime. L'adulation continuelle avoit tellement corrompu et aveuglé son âme qu'il ne savoit pas qu'un bon père ne nomme jamais pour héritier d'autre prince qu'un tyran.

XLIV. — Agricola étoit né aux ides de juin sous le troisième Consulat de Caïus César[1]. Il mourut dans sa cinquante-sixième année, dix des calendes de septembre[2] sous le Consulat de Collega et de Priseus. — Si la postérité veut connoître aussi son extérieur, il avait la taille plutôt agréable qu'avantageuse, une physionomie qui n'inspiroit aucune crainte et où un air affable et gracieux dominoit. On le croyoit aisément un homme de bien et volontiers un grand homme.

Quoiqu'il ait été enlevé au milieu de sa

1. « C'est-à-dire le 13 de juin, mais cette date est contredite par celle de sa mort, car du troisième consulat de Caïus (an 40 de J.-C.) à celui de Collega et Priscus (an 93 de J.-C.) il n'y a que cinquante-quatre ans. Agricola en avait cinquante-six, dit Tacite. Je crois qu'il est fort inutile de faire, comme beaucoup d'autres, des recherches pour redresser ici Tacite, car que nous importe la date de la mort d'Agricola? Nous avons l'immortelle histoire de sa vie et c'est assez pour sa gloire et notre instruction. » (*Note de Mirabeau.*)

— Les éditions récentes portent *quarto et quinquagesimo anno*, c'est-à-dire, cinquante-quatrième année. D'autres *sexto et quinquagesimo* (56 ans). (H. W.)

2. Le 23 août.

carrière, il a vécu très longtemps pour la gloire. Agricola avoit comblé la mesure des vrais biens qui consistent dans la vertu. Décoré des ornemens consulaires et triomphaux, que pouvoit de plus pour lui la fortune? Il ne désiroit pas d'excessives richesses et son bien lui suffisoit. Sa fille et son épouse lui survivoient; et en cela il peut encore passer pour heureux d'avoir conservé jusqu'au tombeau ses dignités, sa réputation brillante et sans tache, ses amis et ses proches sains et tranquilles. Car si une mort prématurée l'a privé de la félicité touchante [1] de voir avec nous les beaux jours que nous devons à Trajan et qu'Agricola nous a sou-

1. « Je lis ainsi que M. de la Bletterie : *Nam sicuti magnæ cujusdam felicitatis esset durare in hac beatissimi sæculi luce ac principem Trajanum videre, quod augurio votisque apud aures nostros ominabatur*, etc...

« Cette leçon est de Fulvius Ursinus qui prétend l'avoir trouvée dans un ancien manuscrit. » (*Note de Mirabeau.*)

— La bibliothèque Teurneriana (Carolus Halm) donne cette leçon : « *Nam sicuti durare in hac beatissimi sæculi luce ac principem Trajanum videre, quod augurio votisque apud nostras aures ominabatur...* »

— Urlichs et Gautrelle veulent les mots « *non licuit* » après « *Nam sicuti* » et « *quod augurio votisque* ». (H. W.)

vent présagés en nous confiant ses vœux, ce n'est pas un médiocre bonheur d'avoir échappé à ces derniers temps où Domitien qui, jusque-là, n'avoit attaqué la République que par accès et en lui donnant quelque relâche, s'acharna contre elle et sembla vouloir l'achever d'un seul coup.

XLV. — Agricola n'a point vu le Sénat assiégé par des soldats et son palais fermé, le massacre de tant de consulaires égorgés à la fois, l'exil et la fuite de tant de femmes distinguées. Carus Metius n'étoit encore connu que par une infâme victoire. Le seul château d'Albe retentissoit des avis de Messalinus, et Massa Bebius, loin d'intenter des accusations, en étoit alors chargé. Bientôt après nous avons traîné nous-mêmes Helvidius en prison. Nos mains ont versé le sang de l'innocence et de la vertu[1] des Seneccion,

1. Cette phrase est très corrompue dans le texte et le premier membre ne donne aucun sens. Je lis *virtus* pour *visus*, sans vouloir dissimuler que Mauritius ne fut que relégué, mais la leçon de Fulvius Ursinus : « *Nos Mauritium Rusticumque divisimus* » tirée d'un manuscrit de

des Rusticus, des Mauricus. Néron du moins détournoit les yeux. Il ordonna des crimes, mais il n'en fut pas le témoin. Sous Domitien la plus cruelle épreuve étoit de voir le tyran et d'en être vu, lorsqu'il comptoit nos soupirs, lorsque son visage cruel, dont la couleur de sang écartoit la honte, affrontoit la pâleur des mourants. O Agricola, tu as été heureux, non pas seulement de la gloire de ta vie, mais du moment de ta mort. Aussi, ceux qui recueillirent tes derniers discours, rapportent que tu reçus ta destinée avec constance, même avec joie, et comme ~~si,~~ ~~par~~ une générosité digne d'un grand homme, tu t'applaudissois d'épargner un crime au tyran. Mais ta fille et moi, outre la douleur profonde d'avoir perdu le meilleur des pères, c'est un

l'existence duquel on doute ne me paraît point, quoi qu'en dise M. de la Bletterie, faire un beau sens. Elle ne peut même s'entendre qu'à l'aide d'une paraphrase historique. (*Note de Mirabeau.*)

— La *Bibliotheca Teurneriana* (éd. Carolus Halm) porte : « *Nos Maurici Rusticique visus ; nos sanguine Seneccio perfundit.* »

MM. Urlichs et Gautrelle ont lu « *Nos Mauricum Rusticumque divisimus.* » (H. W.)

surcroît d'affliction bien amère de n'avoir pu te soigner dans ta maladie, te réchauffer mourant dans nos bras, nous rassasier de ta vue et des plus tendres embrassemens. Certainement, j'aurois recueilli de ta bouche tes derniers soupirs et tes derniers avis pour les graver au fond de mon âme. Voilà notre douleur, voilà notre éternelle blessure !

Nous t'avions perdu par une longue absence, quatre ans avant que tu nous fusses enlevé par la mort. Sans doute, ô le meilleur des pères, puisque tu avois auprès de toi une épouse qui t'adoroit, tu as reçu tous les honneurs dus à ta cendre. Cependant, moins de larmes ont coulé sur ta tombe et tes yeux en se fermant à la lumière, ont désiré quelque chose.

XLVI. — S'il est un séjour destiné aux ombres vertueuses, si, comme des sages aiment à le croire, les âmes des grands hommes ne s'éteignent pas avec la vie : repose en paix ! Regarde ta famille ! Fais cesser nos plaintes pusillanimes et ces

pleurs de femmes pour nous élever à la contemplation de tes vertus qu'il n'est point permis de déshonorer par des larmes et des gémissemens. C'est en les admirant[1] et si notre faiblesse n'est pas trop au-dessous d'un si noble modèle, c'est en les imitant surtout que nous devons les honorer. Voilà l'hommage digne de toi et les marques de tendresse que te doit ta famille. J'exhorterai ta fille et aussi ta femme à vénérer la mémoire d'un père et d'un époux, en se rappelant et en méditant sans cesse tes actions et tes paroles, à embrasser ta renommée et ton âme, plutôt que tes statues. Non que je condamne l'usage de reproduire sur le marbre ou l'ai-

1. « Le texte est inintelligible dans cette phrase. Je lis avec Juste Lipse, Grotius et M. de la Bletterie qui, je crois, a mal traduit Tacite, mais l'a ordinairement bien entendu : « *Admiratione te potius, te immortalibus laudibus et, si natura suppeditet, similitudine decoremus.* » (*Note de Mirabeau.*)

— Le texte de la Bibliotheca Teurneriana porte : « *Admiratione te potius temporalibus laudibus et, si natura suppeditet, similitudine decoremus* », d'après le manuscrit du Vatican n° 3429). Urlichs et Gautrelle disent : *Admiratione te potius et immortalibus laudibus et, si natura suppeditet, similitudine colemus...* » (H. W.)

XLVI S'il est un séjour destiné pour les ombres vertueuses, si comme
... sages aiment à le croire, les âmes des grands hommes ne s'éteignent
... avec leur vie, repose en paix; regarde ta famille; fais cesser nos
craintes pusillanimes et ces pleurs de femme; pour nous élever à la
contemplation de tes vertus qu'il n'est point permis de déshonorer par
des larmes et des gémissemens. C'est en les admirant, et si notre foiblesse
n'est pas trop au-dessous d'un si noble modèle, c'est en les imitant surtout
que nous devons les honorer. Voilà l'hommage digne de toi, et les
... de tendresse que te doit ta famille. J'exhorterai ta fille,
et aussi ta femme, à vénérer la mémoire d'un père et d'un époux en
se rappelant, en méditant sans cesse tes actions, tes paroles, à embras-
ser ta renommée et ton âme plutôt que tes statues: non que je condamne
l'usage de reproduire sur le marbre ou l'airain l'image des héros: mais
ces images sont mortelles et imparfaites comme le visage de l'homme; au lieu que l'empreinte
de l'âme est éternelle, et ne peut être représentée par
l'art et une matière étrangère; mais par l'imitation des mœurs et des vertus
qu'on révère. Tout ce que nous avons aimé d'Agricola, tout ce que
nous en avons admiré, demeure et demeurera dans la mémoire des hommes,
dans les annales du monde, dans l'éternité des temps; car beaucoup
d'anciens sont engloutis dans l'oubli, faute d'historien, comme s'ils eussent
été sans mérite et sans gloire; mais Agricola que je consigne à la postérité
vivra à jamais

Fac-similé du § XLVI du manuscrit original de *la Vie d'Agricola*, traduite par Mirabeau.
(Archives des Affaires étrangères, Papiers Mirabeau, opuscules, vol. n° 1890.)

rain l'image des héros. Mais ces images sont mortelles et impuissantes, comme le visage de l'homme. Au lieu que l'empreinte de l'âme est éternelle et ne peut être représentée par l'art et une matière étrangère, mais par l'imitation des mœurs et des vertus que l'on révère.

Tout ce que nous avons aimé d'Agricola, tout ce que nous en avons admiré, demeure et demeurera dans la mémoire des hommes, dans les annales du monde, dans l'éternité des temps ; car beaucoup d'Anciens sont engloutis dans l'oubli, faute d'historien, comme s'ils eussent été sans mérite et sans gloire. Mais Agricola, que je consigne à la postérité, vivra à jamais

---



PIÈCES COMPLÉMENTAIRES

I

MIRABEAU ET SES ÉCRITS AU DONJON DE VINCENNES

Pendant son emprisonnement à Vincennes qui dura quarante-deux mois (8 juin 1777 au 13 décembre 1780) Mirabeau, outre les Lettres écrites à Sophie, traduisit Ovide, Catulle, Homère, Properce, l'*Aminta* du Tasse, Tibulle, Boccace, etc. « Nous n'avons rien à dire, déclare Lucas de Montigny, sur ces divers travaux dont aucun fragment ne nous est parvenu. » Cependant, les *Elégies* de Tibulle avec notes et recherches de mythologie, d'histoire et de philosophie, parurent en l'an III chez Letourmy à Tours et chez Berry à Paris, « traduction nouvelle adressée du donjon de Vincennes, dit le titre, par Mirabeau l'aîné à Sophie de Ruffey ». Poisson de la Chabaussière a réclamé à tort le mérite de cette traduction.

Mirabeau travaillait dans un cachot de dix

pieds carrés, dix à douze heures par jour. Il mandait à son oncle, le bailli de Mirabeau, qu'il craignait à force de fatigues, de perdre la vue et d'avoir la pierre. Mal nourri, mal vêtu, il n'avait d'autres distractions que la lecture et l'étude. Son père, le marquis qui le détestait, s'inquiétait peu « qu'il crevât » (*sic*). Il ne voyait en lui que de l'orgueil, du mensonge, une impudente présomption et à ses lettres de repentir répondait : « Otons notre tête de dessus ce fumier et qu'on le porte à la voirie ! » Après l'avoir bafoué et outragé, le comparant à « un tonneau boursouflé, à une pie et à un geai, à un homme avorté », lui reprochant « sa laideur amère, sa démarche intercadente et son sourcil atroce », niant qu'il eut une idée à lui et lui prédisant de finir « comme un imbécile extravagant », il consent enfin à reconnaître, le 19 janvier 1781, qu'il a mis à profit sa prison. « Il a appris, écrit-il au bailli, l'anglais, le grec, le latin, l'espagnol ; il a beaucoup étudié les auteurs, *et surtout Tacite qu'il traduit*. Son esprit perçant est devenu juste et il a doublé depuis qu'il se déploie et se sent à l'aise et suit le bon chemin. *Il voit comme voit un aigle* ! »

Pour traduire l'*Agricola*, Mirabeau avait eu

sous les yeux, à Vincennes, l'édition de 1640 de Juste Lipse, avec les notes de Grotius, celle de Brotier parue en 1771, le texte et la traduction de la vie d'*Agricola* de l'abbé de La Bletterie en 1774, si critiqué et si raillé par Voltaire et par Linguet.

L'attention vigilante de Mirabeau n'oubliait rien. C'est ainsi que pour l'édition des *Élégies* de Tibulle, il avait lui-même composé les sujets de dix estampes pour mettre au frontispice des différents livres.

« J'espère que tu en seras contente », écrivait-il à Sophie de Ruffey (*Lettres*, t. II). Il avait stipulé avec l'éditeur que son portrait à lui serait placé à la tête du premier volume et le portrait de Sophie dans le second avec ces mots : *In corpo anima bella.*

II

UN PROJET D'HISTOIRE ROMAINE PAR MIRABEAU

M. P. Gachon a donné dans la *Revue historique* de janvier-avril 1894 (tome LIV[e]) le premier chapitre d'une *Histoire romaine* que Mirabeau a laissé inachevée et qu'avait retrouvée un savant bibliophile de Montpellier, M. K. Lordat. Ce document précieux, qu'il nous a paru bon de rapprocher du travail sur *Agricola*, se composait de trois fragments autographes. Le premier fragment était consacré aux origines de Rome et à ses premières institutions politiques ; le second, aux anciennes institutions religieuses de Rome ; le troisième n'était qu'un memento de recherches. M. P. Gachon n'a pas cru pouvoir donner la date exacte de la composition de ce travail. Il est tenté de le reporter à l'époque de la détention de Mirabeau à Vincennes de 1778 à 1780, car, en cette période de sa vie, le prison-

nier s'occupa principalement de l'antiquité classique.

Comme il le dit, quelle que soit la date de ce manuscrit, on ne peut en contester la signification et la valeur.

« C'est d'abord — remarque M. P. Gachon que je vais citer intégralement — une sorte de sommaire des idées que pouvait se figurer, sur les origines romaines, à la fin du XVIII[e] siècle, un esprit pourvu d'une érudition étendue, médiocrement précise. Beaucoup de gens distingués en étaient encore là. C'est ensuite, par endroits, une annonce, pas encore un programme, des vues que Mirabeau portait sur un gouvernement et une société de son choix. Comme ses contemporains, les images qu'il voulait voir réalisées, il en empruntait les traits à l'antiquité classique. C'est surtout, et là le manuscrit devient plus intéressant, la preuve, par places encore, d'une originalité dans la critique et d'une hardiesse dans l'induction qui dépassent les conclusions historiques du temps, tout en ignorant sans doute Beaufort.

« L'Introduction que présente la première feuille est très soignée de forme, très belle de pensée et de rendu. Elle définit le dessein de

Mirabeau : écrire un essai d'histoire critique, et, suivant le goût de l'époque, de pédagogie politique aussi.

« Des légendes y paraissent, mais, en même temps, de grands exemples et de grandes leçons. Suivent, en une exposition concentrée, les points particuliers, notés à mesure en marge, depuis l'ethnographie primitive de l'Italie jusqu'aux principales dispositions du droit ancien de Rome public et privé, de sa constitution sociale et politique. La feuille 4, qui s'arrête à la fin de la troisième page, comprend les institutions religieuses, la « distribution du peuple en arts et métiers » sortes de corporations dont la création est attribuée à Numa, le récit de la mort du roi réformateur et de ses funérailles. Cette partie est plus négligée que la précédente, d'une rédaction plus rapide. Mirabeau n'est probablement pas allé plus loin.

« Comment était rempli l'intervalle entre les deux feuilles? C'est ce que le memento de recherches, qui n'est ni un sommaire ni un programme, ne permet pas de reconstituer avec certitude. On peut seulement penser d'après les indications qu'il donne, que la situation topo-

graphique de Rome (préoccupation à signaler et que n'avait pas eue au même degré Montesquieu), ses rapports avec les populations voisines et surtout avec l'Etrurie, les religions locales les plus anciennes ont fourni la matière du fragment absent.

« L'ensemble porte la marque d'une critique plus informée que rigoureuse. Autant que les habitudes du temps, au moins celles des publicistes contemporains, le tempérament de Mirabeau, sa soudaineté et sa hardiesse à conclure coupaient court à l'étude minutieuse des textes. L'examen des formes philologiques appliqué à des questions d'origine est rarement abordé dans son travail ou y donne lieu parfois à de lourdes méprises. L'analyse des citations, leur contrôle par le rapprochement avec les textes analogues y manque, la plupart du temps. Les références y sont, d'ailleurs assez nombreuses, et quelques-unes choisies avec un instinct scientifique à noter : telle est la citation d'Ovide (f. 4. p. 1).

« Le sens critique apparaît pourtant en maint endroit, et la vivacité de ses éveils n'est pas un des moindres attraits de cette narration semi-philosophique. Un fait, une institution

non expliquée, en désaccord avec le système adopté, et voilà les curiosités de Mirabeau qui partent à l'aventure : Rome est peut-être plus ancienne que Romulus ? « Qu'importe ? Ses commencements à quelque époque qu'ils remontent, n'eurent sans doute pas plus d'éclat. » La question est, on le voit, vite résolue. Mais elle est au moins aperçue et posée. Pourquoi des lois successorales si particulières ? Mirabeau en donne des raisons incomplètes sans doute ; mais le caractère de ce code l'a étonné. Pourquoi Numa voulut-il que son corps fût enseveli et non brûlé ? On ne peut reprocher à Mirabeau d'ignorer les théories, d'ailleurs bien incertaines à l'heure présente, qui expliqueraient cette tradition par la différence qu'ont présentée sur le même sol les restes de deux civilisations très anciennes, pas plus qu'on ne peut lui objecter d'avoir omis, dans sa description du cérémonial des féciaux, la pierre servant à immobiliser la victime pour la sanction des traités. Le préhistorique n'était pas encore inventé. Dans la difficulté que trouve Auguste à recruter les Vestales, il voit une cause morale et n'y soupçonne pas un fait social : l'extinction graduelle du patriciat. Mais le fait l'a frappé et lui fournit même l'oc-

casion d'une ironie un peu lourde à l'endroit de Rollin.

« A cet égard, le memento de recherches, le troisième fragment, est surtout curieux, et les scrupules venus au cours du travail. Une identification alors adoptée préoccupe l'auteur, celle de Carmenta et de Thémis ; puis, il se demande si les Augures et les Aruspices étaient compris dans le collège des Pontifies. Prêtres et Pontifes ne lui semblent pas devoir être assimilés de tous points. « Y a-t-il quelque rapport entre le culte du feu sacré à Rome et celui des Perses ? » Toutes vérifications indiquant une méthode personnelle, sinon encore réglée, au moins le sens très vif des problèmes historiques.

« Où se montre l'originalité du travail, c'est précisément dans ces doutes, dans cette induction rapide, dans ces éclairs d'intuition qui traversent les récits ou coupent par instants la série des conventions reçues. Pour l'apprécier, il faut donc écarter le roman constitutionnel de la Rome primitive que nous offre Mirabeau ; l'exercice théorique entrepris sur les intentions de la prévoyance du « législateur », qu'il s'agisse de Romulus ou de Numa ; tout un système de politique générale et abstraite présenté comme

une explication des faits, toute une morale sociale déduite des mœurs et des formules antiques. De même pour la pastorale obligée dont le « vertueux Numa » est la figure centrale, très joliment traitée au goût du siècle, il ne faut que s'y arrêter un instant et aller au delà. Mirabeau tourne volontiers à l'églogue comme à la dissertation. La lente formation et la persistance des traditions religieuses comme des états sociaux lui échappent parfois. Lorsque le lien historique entre les faits lui manque, il y supplée par des transitions de rhétorique morales, — encore une mode bien contemporaine, — par des effusions sur le bonheur que peut imposer aux citoyens le gouvernement des sages.

« Tout, en effet, dans le document, dépend d'un caractère dominant la croyance invincible chez Mirabeau, ainsi que chez la plupart des écrivains de son temps, à l'influence d'une morale philosophique sur les sociétés, à l'action individuelle et consciente d'un homme sur les autres hommes. C'est bien le rationalisme évhémériste du XVIII[e] siècle aux approches de la Révolution appliqué ici à l'histoire ancienne ; et d'autre part, cette tutelle et cette direction du peuple sont bien dans le rôle que Mirabeau voudra

plus tard assigner, en la pratique, à la royauté. A ses yeux, le « législateur » a tout fait personnellement. Division du peuple en tribus et en curies, constitution du patriciat, création de la clientèle, du Sénat, règlement des coutumes civiles et des cérémonies religieuses, tous ces débris ou ces témoins de très vieilles croyances et de très vieilles sociétés, tout cela est son œuvre. Et le mot « législateur » n'a pas, dans la pensée de Mirabeau, le sens large que lui donnent souvent les écoles de droit, que lui a souvent donné Montesquieu : l'inspiration commune à un ensemble de lois. Il n'a pas non plus la valeur d'un symbole désignant une époque. Ceux qui ont agi ainsi sont des hommes, pour lui, qui se sont appelés Romulus et Numa « Romulus voulut... », etc. « On voit qu'il s'était bien partagé...» (1er frag., p. 4). « Ces bouillants guerriers que la douce philosophie d'un seul homme avait rendus justes » l'auteur trouve dans la *Constitution* de Romulus, applicable seulement à « un très petit Etat », ou aux formes solennelles d'une religion que Numa aurait inventée comme un moyen de gouvernement.

« Le défaut capital du travail est donc son

cadre, sa conception générale ou, si l'on veut, le système général d'explication sans compter les erreurs de détail qu'il serait puéril de relever. C'est d'ailleurs cette façon d'envisager l'état primitif de Rome qui a seule permis à l'auteur de définir, à propos d'un tel sujet, le gouvernement de ses préférences. Il a, comme les publicistes de son temps, — dont quelques-uns, en le comptant à leur tête sont devenus si vite dans la Constituante des réformateurs nécessaires, — jeté d'abord ses idées dans le moule antique. L'explication naïve qu'il fournit de l'origine des patriciens, on peut en sourire ; elle est même en retard sur les théories adoptées par quelques historiens de son époque. C'est que l'esprit en est tout politique. Il y formule un principe dont il aida le succès et qu'il ne renia jamais : « L'égalité de justice à laquelle les hommes ont droit » avec le sentiment des « distinctions » que garda toujours, malgré des contradictions momentanées, un des premiers conseillers et le plus tôt abandonné, comme le plus clairvoyant de la monarchie constitutionnelle en France. Du même ordre est sa remarque sur cette réunion formidable de la puissance judiciaire et exécutrice dans le gouvernement d'un seul et sur le résul-

tat qu'elle eut, chez les anciens, de faire dégénérer la monarchie en tyrannie. Du même ordre encore ses vues sur les conséquences qu'entraîne l'établissement de la clientèle et du patronat, qui seront une source de corruption électorale « quand les brigues ne furent plus l'effet des passions, ressorts nécessaires des démocraties, mais celui de la cupidité, maladie incurable de tous les gouvernements ».

« Il n'y a de faux dans ces déductions que leur point de départ. L'erreur initiale n'a pas dérobé à l'observateur le spectacle des faits et de leur aboutissement. Là où il a pu voir, il a vu juste et à fond. Et d'abord son système ne voile nullement à ses yeux la continuité d'une histoire qu'il semble s'être un moment proposé de suivre jusqu'à sa conclusion au seuil du moyen âge. Dans l'institution de la clientèle, lui est apparue « cette espèce de féodalité qui s'étendit avec la puissance romaine » comme, dans les légendes de la Rome primitive, le travail constant et spontané de générations plus jeunes. Malgré sa supposition toute gratuite d'un partage des terres à un moment précis et son ignorance des très vieilles idées qui unissaient comme dans une vie commune la famille patricienne avec le

foyer et le sol, il n'en a pas moins senti la force des liens qui enchaînaient au sol une aristocratie foncière et la logique des lois successorales longtemps en usage à Rome. Il a compris que ces lois reposaient sur une sanction religieuse ; que, d'autre part, elles formaient la base des institutions militaires ; le tout destiné à se modifier, par une transformation commune, avec les conditions religieuses et économiques, d'où l'ensemble était dérivé. C'est ainsi que, tout en se méprenant sur la nature de cette antique royauté sacerdotale et guerrière que nous montrent à Rome les traditions et les analogies historiques, il en a saisi quelques caractères essentiels, et que ses illusions sur les origines d'un état social à la fois moins artificiel et plus complexe qu'il ne le supposait ne lui en ont pas caché le sens et l'évolution régulière.

« Étudier le mérite littéraire de cet essai serait superflu. Mirabeau a su y marquer d'une empreinte originale même les idées courantes où il est personnel ; à la pénétration des vues s'ajoutent l'éclat et la précision des formules et leur pouvoir d'évoquer le passé, moins par la couleur et le pittoresque du détail que par l'in-

telligence des faits sociaux et le mouvement logique des idées.

HISTOIRE ROMAINE

(*Texte de Mirabeau.*)

LIVRE PREMIER

« De tous les spectacles que nous offre l'antiquité, le plus magnifique et le plus intéressant, c'est l'Histoire romaine. On ne trouve guère, dans les Annales de l'Égypte, que les vestiges presque entièrement effacés d'une nation moins sage que superstitieuse, quoi qu'on en ait pu dire, moins laborieuse que servile, plus favorisée par la nature qu'habile à la seconder.

« Les fastes de l'Orient nous montrent une longue et monotone suite de tyrans insensés et de lâches esclaves, où l'œil indigné cherche en vain des talents et des vertus.

« L'histoire de la Grèce est une galerie d'excellents tableaux, où l'art des peintres a fait valoir la petitesse du sujet. On y observe avec étonnement ces Spartiates si renommés chercher le bonheur, la gloire et la vertu dans le renversement des loix de la nature et l'effrayer par leur héroïque férocité. On y voit, avec un chagrin

amer, les Athéniens passionnés et volages abuser de leur liberté corrompue et fournir des armes aux promoteurs du despotisme, qui osent reprocher aux hommes que la liberté ne les a jamais rendus ni heureux ni sages. Un petit nombre de philosophes, quelques admirables génies immortalisent à jamais cette petite partie du monde; — mais elle vient, avec le reste de l'univers, orner le triomphe des Romains.

« (Bossuet) Quelle est donc cette nation qui, depuis l'Euphrate et le Tanaïs jusqu'aux colonnes d'Hercule et à la mer Atlantique, soumet toutes les terres et tous les États qui l'entourent, et la métropole de ce vaste empire est comme le centre du monde? Les monarques les plus puissants qui gouvernent l'Europe aujourd'hui n'en possèdent que des démembrements et sont en quelque sorte ce qu'étaient les gouverneurs romains. Toutes les Gaules, toutes les Espagnes, la Grande-Bretagne presque entière, l'Illyrie jusqu'au Danube, la Germanie jusqu'à l'Elbe, l'Afrique jusqu'à ses déserts impénétrables, la Grèce, la Thrace, la Syrie, l'Égypte, tous les royaumes de l'Asie Mineure et ceux que le Pont-Euxin et la mer Caspienne enferment, furent des provinces romaines.

« Ce seul aspect est admirable, sans doute ; les yeux en sont d'abord éblouis : ils s'efforcent ensuite de découvrir les événemens qui ont formé une telle puissance et d'en démêler les causes.

« Un intérêt plus vif embellit pour nous cette histoire. Rome, dominatrice jusque dans sa chute, a donné des loix à ses vainqueurs et subjugue encore leur imagination. Notre législation et nos arts ont été en grande partie puisés dans son sein. Nous avons renversé ce colosse immense, et ses moindres débris nous sont précieux. Assez d'autres les ont recueillis avec soin. Une vénération pédantesque (ou l'enthousiasme peu réfléchi qu'inspirent les grands succès) a longtems consacré tout ce qui porte le nom ou la trace des Romains. Jetons un coup d'œil plus philosophique sur leur histoire. Défendons-nous des illusions que produisent toujours en foule et la gloire militaire et la vétusté : mesurons ce qui n'est que haut : apprécions ce qui est grand. Voyons ce peuple conquérant opprimer avec sagesse l'univers et forger avec folie ses propres chaînes. Voyons la liberté produire les vertus les plus sublimes et la licence les excès les plus destructeurs. Voyons découler d'un plan tyrannique d'usurpation l'asservisse-

ment des usurpateurs, et les fiers vainqueurs de l'univers devenir les plus vils et les plus infortunés des esclaves.

« Nous trouverons ici de grands exemples et de grandes leçons ; nous admirerons les efforts d'une généreuse liberté; nous observerons les manœuvres d'une ambitieuse cupidité et les maux qui font à l'humanité les fausses idées de gloire qui perdent à la fin leurs propres adorateurs ; nous substituerons à ces brillans phantômes d'utiles vérités; nous remarquerons surtout que l'altération de la liberté suit pas à pas la corruption des mœurs, et que, selon la grande et judicieuse pensée du prince des historiens (Tacite), les esclaves volontaires font plus de tyrans que les tyrans ne font d'esclaves forcés. Enfin, les succès et la gloire des hommes libres, les excès et la démence des despotes formeront un parallèle instructif et curieux... »

Mirabeau portait ensuite ses recherches sur les premiers habitants de l'Italie, la naissance de Romulus et la fondation de Rome, le partage des terres, les lois constitutives, les patriciens, les plébéiens, le Roi, le Sénat, le peuple, les auspices, les prêtres saliens, les Vestales, les Féciaux, l'Apiculture et le règne de Numa.

III

LA BEAUMELLE, TRADUCTEUR DE TACITE

Il me paraît curieux de rapprocher du travail de Mirabeau sur Tacite au donjon de Vincennes, en 1779, le travail que La Beaumelle avait fait au donjon de la Bastille en 1753. J'emprunte les curieux détails qui suivent à l'excellent ouvrage de M. A. Taphanel [1] :

« Angliviel de La Beaumelle, enfermé à la Bastille en 1753, sur la dénonciation de Voltaire à Mme de Pompadour, s'était mis à traduire Tacite. Ce projet était né de la fréquentation et de l'exemple de l'abbé d'Olivet. Le goût déclaré de Montesquieu pour Tacite avait bien pu aussi ne pas y être étranger. La Condamine lui avait fait parvenir, sur sa demande, plusieurs éditions savantes des œuvres de l'historien latin à l'aide desquelles il établit son texte. Il mena

1. *La Beaumelle et Saint-Cyr*, p. 144, 145.

ce travail si rapidement qu'il l'avait presque complètement terminé à la fin de sa détention. Plus tard, durant ses années d'exil en Languedoc, il le revit à loisir, mais, malgré les offres séduisantes qui lui furent faites à plusieurs reprises par les différents libraires, il ne se décida jamais à le publier. Ceux de ses amis à qui il montra cet ouvrage, en ont fait ce grand éloge et il est possible qu'ils ne se trompaient pas, car La Beaumelle était très bon latiniste...

« Il ne pouvait prendre son parti des lacunes qui existent dans les *Annales*. Il eût souhaité qu'on retrouvât dans les fouilles d'Herculanum des documents qui permissent de les combler. Il eut même une idée qui ne pouvait venir qu'à un homme de ce temps, une idée que Freishemius avait eue au siècle précédent pour Quinte-Curce et Tite-Live, que Brotier plus tard reprendra pour Tacite même, c'était de restituer en un latin de sa composition le livre des *Annales* qui nous manquent, d'achever par le même procédé ceux dont nous ne possédons que des fragments et de retraduire ensuite le tout. On aurait eu ainsi *une vue* de l'ouvrage dans son ensemble, réparé, mis à neuf, sans aucune trace

de ruines[1]... Un scrupule le retint. Il pria ses amis, La Cour et Lalande, de s'informer auprès de quelques savants de ce que ceux-ci diraient d'une semblable tentative. Les savants détournèrent La Beaumelle de cette inutile besogne. »

1. Mirabeau avait eu la même idée. (H. W.)

IV

TACITE ET L'ABBÉ DE LA BLETTERIE

Mirabeau avait eu également sous les yeux la traduction de l'abbé de La Bletterie.

Ni Voltaire ni Linguet n'avaient ménagé l'infortuné traducteur, quoique académicien et réputé homme très instruit. Voltaire l'avait raillé ainsi :

> Des dogmes de Quesnel ce triste prosélyte
> En bourgeois du Marais a fait parler Tacite.

Et dans une autre épigramme :

> On dit que ce nouveau Tacite
> Aurait dû garder le *tacet*.
> Ennuyer ainsi *non licet*.
> Ce petit pédant prestolet
> *Movet bilem*... la bile excite ;
> En français le mot de sifflet
> Convient beaucoup, *multum decet*,
> A ce translateur de Tacite.

Dans sa Lettre sur la nouvelle traduction de Tacite par M. L. D. B. (l'abbé de la Blette-

rie)[1], Simon-Nicolas-Henri Linguet avait pris pour exergue ces vers de Voltaire :

Hier, on m'apporta pour combler mon ennui,
Tacite de la Bletterie.

Il accuse le traducteur de fautes essentielles dans le latin et le français et se plaint qu'il ait eu à subir de sa part des attaques injustes contre son livre, les *Révolutions de l'Empire romain.* « Vous annoncez, dit-il, que vous avez pour Tacite un respect qui va jusqu'à l'adoration. Pourquoi donc vous charger de le mettre en français? En le traduisant, vous avez fait comme les Chinois qui battent leurs dieux. Vous avez cruellement traité votre idole ! »

L'opuscule de Linguet, qui est un pamphlet assez spirituel, se termine par un recueil de phrases tirées de la traduction de La Bletterie et qui justifient la plupart de ses critiques.

1. Amsterdam, 1778, in-18.

V

COMMENT IL FAUT TRADUIRE TACITE
SUIVANT RENAN ET SAINTE-BEUVE

I

Renan, dans ses *Nouveaux cahiers de jeunesse*, dit :

« Je blâme la traduction qui cherche à rendre les phrases et les mots de l'auteur et je veux la plus libre de toutes, celle qui, après avoir lu une page, cherche à se mettre exactement au point de vue de l'auteur et puis à exprimer en français toutes les pensées et toutes les opinions de l'auteur, sans en excepter une seule et sans modifier aucun de ces points de vue.

« Le traducteur serait un homme parlant français sur les pensées de l'auteur sans en omettre ou modifier une seule, mais s'inquiétant peu de bouleverser ses mots et ses phrases.

« Mais, dira-t-on, c'est là tuer un auteur, car l'auteur n'est-il pas profondément empreint

dans ses phrases? Je réponds qu'en effet si un tel système amenait à confondre les styles, si, par exemple, la traduction de Tacite ne différait pas de celle de Tite-Live, il faudrait la rejeter.

« Mais, de bonne foi, est-ce en rendant mot à mot qu'on conserve mieux les nuances? Non. Voici le vrai. Il y a en français un style et un esprit analogue à celui de Tacite, comme il y a un style et un esprit analogue à celui de Tite-Live.

« Eh bien, quand vous traduirez Tacite, mettez-vous au premier esprit et écrivez du français dans cet esprit, car tous les styles ont leurs analogues dans toutes les langues. Seulement, ce n'est pas en traduisant mot par mot que vous aurez ce style. En un mot, que ce soit *le style qui corresponde en français à celui de Tacite, appliqué aux pensées de Tacite, présentées sous le jour et dans l'ordre général de Tacite*, VOILA TOUT. »

II

Sainte-Beuve et Tacite
au sujet de la traduction de Burnouf

Sainte-Beuve, rappelant que Dussault avait dit que les grands écrivains de l'antiquité étaient et seraient à jamais intraduisibles, affirme que

le traducteur de Burnouf donne à cette assertion un superbe démenti. « Vous croyez, remarquait Dussault dans le *Journal de l'Empire*, apprendre à connaître Tacite dans une traduction? Eh bien, désabusez-vous. Vous ne le connaissez pas, vous ne le connaîtrez jamais par ce moyen. On vous montre un fantôme et l'on veut vous persuader que vous voyez Tacite. N'en croyez rien. Ce n'est pas lui. Ce n'est même pas son ombre. » Sainte-Beuve fait observer que, pour obtenir une résurrection de l'auteur original, il faudrait entre le traducteur et lui une égalité, une identité de talent, et quand même on l'obtiendrait par une sorte de métempsycose, le peu de ressemblance des idiomes empêcherait le succès. Avec Malherbe, Coeffeteau, Vaugelas, une ère nouvelle pour la traduction commença. Alors, on se piqua de traduire avec sûreté, correction et élégance. Rollin s'y appliqua surtout au point de vue de la fidélité du texte. A la fin du XVIII[e] siècle, la traduction devint une lutte littéraire sans approcher entièrement du texte original. La perfection consistait à atteindre le degré extrême de l'approximation. C'est ce que fit Delille dans sa traduction des *Géorgiques*, Dussault pour Pline et Burnouf pour Tacite.

Sainte-Beuve énumérait les divers essais de traduction de Tacite depuis le prudent Claude Fauchet en 1587 jusqu'à l'abbé de La Bletterie « qui, dit Voltaire, fit parler Tacite en bourgeois du Marais ». Le savant critique trouve la traduction de Dotteville pure et châtiée, celle de Dureau de la Malle roide et obscure, celle de Letellier estimable.

« Il faut bien reconnaître que Tacite parle une langue si rapide, si forte, si émouvante qu'il vous enlève à vous-même et vous force de penser avec lui. Un Italien, Davanzali, a exprimé avec une franche simplicité les œuvres de Tacite dans la langue de Machiavel. Ce qui distingue aussi l'historien latin, c'est l'énergie, c'est l'enchaînement étroit et continu des faits, c'est une tenue impeccable, qui fait que tout est à sa place et que les traits les plus saillants sortent du fond et y rentrent, unis par un lien invincible. » Suivant Sainte-Beuve, Burnouf a ménagé avec soin les liaisons et les transitions sans employer cependant — et cela est regrettable — ces expressions familières et larges, ces tours vifs et francs de notre vieille langue qui donnent tant de saveur aux écrits de Montaigne et d'Amyot.

VI

NOTE SUR TACITE

Caius-Cornelius Tacitus, fils de Cornélius Tacitus qui administrait les revenus de la Gaule Belgique, naquit entre l'an 54 et 56 après Jésus-Christ, dans les premières années du principat de Néron. Il reçut une forte et belle éducation. En dehors de l'école, il acquit de nombreuses et profondes connaissances et se porta vers l'étude de l'art oratoire et de la philosophie. A l'âge de vingt-trois ans, il épousa la fille d'Agricola (an 78) et obtint les bonnes grâces de Titus qui le traita plus favorablement encore que ne l'avait traité Vespasien. Il s'était acquis au tribunal par ses plaidoiries une réputation méritée. On vantait la mesure et la gravité de son éloquence. Questeur, puis membre du collège sacerdotal et prêteur sous Domitien, il quitta Rome avec sa femme en l'an 90, cherchant à se faire oublier d'un prince dont il blâmait secrètement la

tyrannie. En l'an 94, il perdit Agricola et revint à Rome pour assister à la dernière année du règne, puis à l'assassinat de Domitien. Il se dédommagea du silence affreux que lui avaient imposé quinze ans du plus cruel despotisme en faisant de l'histoire la vengeresse attendue. Le spectacle de calamités, de perfidies, de bassesses et de crimes sans nom inspirèrent son génie et le transformèrent en l'historien le plus profond et le plus éloquent que Rome ait jamais connu. Il donna à ses écrits une gravité, une pénétration, une puissance incomparables. On a pu justement dire qu'avec lui et que par lui l'histoire était devenue « la conscience de l'humanité ». A l'âge de quarante-trois ans, il publia la *Germanie* et la *Vie d'Agricola*; à quarante-six ans les *Histoires*; à cinquante-neuf ans les *Annales*. Il mourut à soixante et un ans, dit-on, à l'avènement d'Adrien, emportant l'estime de ses contemporains. Pline le Jeune avait décerné à ses *Histoires* un éloge que la postérité a ratifié : *Auguror tuas Historias immortales futuras*... On a discuté longuement sur ses sentiments religieux. La lecture attentive de la *Vie d'Agricola* démontre qu'il croyait à la Divinité et à l'immortalité de l'âme. (H. W.)

VII

NOTE SUR AGRICOLA

Cnœus Julius Agricola, petit-fils du dernier procurateur des Césars, fils de Julius Grœcinus, sénateur, est né à Fréjus, le 13 juin de l'an 40 après Jésus-Christ, sous le troisième consulat de Caligula. Son père, orateur et philosophe, distingué par ses talents et par son courage, refusa de se mettre au nombre des délateurs que favorisait Caligula et fut égorgé par ordre du tyran. Elevé par une mère instruite et prudente, qui devait elle-même être victime des cruautés d'Othon, Agricola fit ses premières études à Marseille, puis apprit le métier des armes sous Suetonius Paullinus. Questeur en l'an 56 sous Néron, chargé sous Galba de récupérer les offrandes des temples, puis consul sous Vespasien, il maria en l'an 78 sa fille à C.-C. Tacite qui venait d'entrer dans les dignités publiques par le Vigintivirat. Administrateur intelligent et politique

adroit, Agricola dirigea glorieusement, sous les règnes de Vespasien, Titus et Domitien, plusieurs expéditions en Bretagne. Sa gloire inquiéta Domitien. Ce tyran comparait secrètement le ridicule de son faux triomphe sur les Germains, où il avait fait figurer des esclaves achetés, avec les victoires réelles d'Agricola. Le nom d'un simple général devenu plus célèbre que celui d'un empereur excitait sa jalousie. Toutefois, il contint un moment ses ressentiments, décerna au vainqueur les honneurs du triomphe et laissa entendre qu'il lui destinait la province de Syrie. Il lui fit envoyer en secret l'ordre de revenir à Rome. Agricola y rentra de nuit et fut reçu au palais impérial sans aucune pompe. La réception fut courte. Un simple embrassement, et Domitien le laissa confondu dans la foule des esclaves. Agricola comprit que sa gloire offusquait le tyran et résolut de s'effacer. Il rentra dans la retraite et dans le silence, se contentant de quelques amis et parlant si peu de lui-même que la plupart des Romains ignoraient sa valeur et ses exploits.

Plusieurs fois cependant les délateurs l'accusèrent devant Domitien. Ils excitaient le prince contre le héros et sa gloire. Ils n'avaient pas de

crimes à lui reprocher ni de plaintes à relever contre lui, mais ils faisaient comprendre que sa personne était un objet d'inquiétudes et d'intrigues. En effet, devant les revers de la Dacie et de la Mésie, de la Germanie et de la Pannonie, devant l'incapacité ou la lâcheté de certains généraux qui se laissaient battre avec leurs cohortes, devant les désastres qui succédaient aux désastres, la voix publique demandait Agricola pour général et chacun comparait sa vigueur, sa constance et son courage avec l'incapacité et la faiblesse des autres. Ces propos, répétés à l'Empereur par des affranchis zélés ou jaloux, aigrissaient encore son caractère porté à l'envie et à la défiance. La gloire était devenue pour Agricola un précipice où il allait sombrer. Sur ces entrefaites, Civica Cerialis, proconsul d'Asie, fut mis à mort par ordre de Domitien. C'était une sorte d'avertissement pour Agricola. Au lendemain de cet assassinat, on vint, de la part du prince, lui demander s'il accepterait le gouvernement d'une province. Agricola refusa. Les courtisans l'entraînèrent alors chez Domitien qui accepta ses excuses avec un air hautain et sembla ainsi lui accorder une faveur dont il aurait dû rougir. Il ne songea

même pas à lui attribuer le traitement attaché au titre de proconsul, comme s'il eût eu quelque honte d'acheter le sacrifice qu'il avait imposé. Mais, ainsi que le remarque Tacite, il est dans la nature de l'homme de haïr ceux qu'il a offensés ; et la colère du tyran fut d'autant plus implacable qu'il la cachait davantage. Ces détails, sur lesquels l'historien insiste et d'autres qui vont suivre, montrent clairement, suivant moi, que la mort si imprévue d'Agricola fut due à un crime. On apprit tout à coup qu'il était malade, et le peuple, qui s'intéressait à lui, en fut troublé. Sa compassion fut d'autant plus vive qu'un bruit accrédité attribuait sa maladie au poison. Pour détourner les soupçons, et comme s'il ne s'accusait pas ainsi davantage, Domitien l'envoya visiter plus souvent qu'il n'est d'usage pour les princes, par ses affranchis les plus en cour et par ses médecins les plus intimes. Etait-ce par sollicitude ? Etait-ce par impatience ou par espionnage? Toujours est-il que le jour même de la mort, des courriers, placés sur la route entre la maison d'Agricola et le palais d'Albe, annoncèrent de minute en minute à l'Empereur les progrès de l'agonie. Il tenait à montrer, par une telle sollicitude,

qu'il n'était pour rien dans la précipitation d'une mort qui devait l'affliger. Son visage et ses paroles prirent l'apparence de la douleur. Mais maintenant sa haine était tranquille ; il pouvait dissimuler sa joie. Il se fit lire le testament d'Agricola qui donnait Domitien pour cohéritier à la meilleure des épouses et à la plus tendre des filles. Il parut alors se réjouir de cette marque d'estime, et son esprit, aveuglé et corrompu par d'incessantes adulations, ne comprit pas « qu'un bon père ne fait héritier qu'un mauvais prince ». Tacite, qui accumule là toutes les preuves de la haine et de la perfidie de Domitien et qui, sans affirmer avec certitude, laisse pourtant entendre que la mort d'Agricola était due à un crime, — car il fut subitement frappé dans la force de l'âge, — Tacite félicite son beau-père de n'avoir pas vu les dernières années du règne de Domitien, le Sénat assiégé, les Consulaires massacrés, des femmes illustres en fuite ou en exil, les délateurs triomphants, une foule d'innocents arrêtés, emprisonnés et égorgés, les lâches courtisans, témoins tremblants de tant de forfaits devant le tyran qui, les yeux fixés sur eux, notait leurs soupirs et semblait, dans un long accès de fureur, épuiser tout

le sang de la nation. Tacite en est réduit à trouver cette mort opportune et à louer Agricola d'avoir su l'accepter d'un air tranquille, comme s'il eût voulu par ce calme surprenant innocenter lui-même l'Empereur.

Une telle existence et une telle fin méritaient un éloge public. Tacite écrivit alors l'ouvrage qui traite de la vie et des mœurs d'Agricola, et le publia en l'an 98, quelque temps après l'avènement de Trajan, au moment où le Sénat retrouvait une certaine action politique et les citoyens quelque liberté de penser et de parler. Il associait à ses amers regrets les doléances profondes « de la meilleure des épouses et de la plus tendre des filles », tout en déplorant que lui et sa femme, à la perte cruelle d'un père eussent dû joindre la douleur de n'avoir pu veiller auprès de son lit de souffrances, ranimer ses forces défaillantes, recevoir ses embrassements et recueillir ses dernières paroles qui seraient restées à jamais gravées dans leurs cœurs.

En s'acquittant d'un juste devoir filial à l'égard de son beau-père et en dressant une sorte de panégyrique où il le parait de toutes les qualités et de toutes les vertus, Tacite don-

nait satisfaction à ses légitimes ressentiments de penseur et de citoyen contre le despotisme de Domitien, ce prince au visage féroce, couvert naturellement d'une rougeur qui lui permettait de dissimuler toute honte et de noter avec défiance la pâleur de ses victimes. Ce n'est pas que j'admette les critiques de ceux qui, comme Voltaire ou Mirabeau, ont trouvé Tacite trop élogieux pour Agricola. Il lui devait en effet une ample gratitude pour son alliance, pour sa protection, pour l'épouse qu'il en avait reçue et à laquelle, après avoir reconnu qu'elle donnait les plus nobles espérances, il attribuait les sentiments de la plus vive tendresse. Il lui devait cet hommage pour la fortune politique où il avait, grâce à lui, été élevé. Enfin, il pouvait, sans flagornerie, louer la sagesse, la droiture, la modération, les talents militaires et l'esprit politique d'un homme dont le populaire, dont la foule elle-même, occupée cependant d'autres intérêts, connaissait le nom et appréciait les mérites et la valeur.

De plus, Tacite préludait ainsi à l'œuvre considérable qui allait assurer sa propre renommée et faire de lui le premier des historiens latins; car aujourd'hui même Tacite l'emporte sur Sal-

Juste et sur Tite-Live, et la prédiction de son ami Pline le Jeune s'est réalisée dans toute son ampleur : « Je prédis, et je crois que ma prédiction se réalisera, l'immortalité à tes *Histoires*... » Tacite trouvait enfin dans la *Vie d'Agricola* l'occasion la plus naturelle et la meilleure de prouver son talent d'orateur et son talent d'historien.

Le magnifique exorde où il trace en quelques lignes l'effrayant tableau de la Terreur impériale ; le meurtre infâme d'Arulenus Rusticus et d'Herennius Senecion coupables d'avoir loué Thraseas et Helvidius, l'incinération de livres admirables réputés dangereux, l'étouffement de la liberté dans le Sénat, l'écrasement de la conscience du genre humain, la proscription des philosophes et de tous les hommes de bien et de mérite, les délations et les espionnages, l'impossibilité pour tout citoyen de parler et même d'entendre, la perte de la mémoire comme de la parole, les quinze ans d'une longue et honteuse patience, l'extrême servitude succédant à l'extrême licence, deux choses en apparence inconciliables, l'autorité unie à la liberté, puis les jeunes gens arrivés à l'âge mûr et les hommes à la vieillesse par de honteuses années de silence, toutes ces scènes de faiblesse, de lâcheté,

de servitude et de violences, suivies du terrible aveu où Tacite se demande si les remèdes agiront aussi vite que les maux, si la douceur du règne de Nerva et de Trajan pourra faire oublier la cruauté du règne de Domitien, et si le peuple, accoutumé à la noblesse et à l'esclavage, retrouvera assez de force pour se ranimer et revenir à une vie plus noble et plus digne, tout cela a du faire sur l'esprit des Anciens la plus vive, la plus profonde impression. Ajoutez-y le saisissant tableau de la conquête de la Bretagne, l'énergie de l'action militaire des légions, le récit des diverses campagnes, la défaite des Ordoviques, la soumission de l'île de Mona, la descente en Hibernie, la campagne de Calédonie, la bataille des monts Grampians, les succès et la gloire d'Agricola, puis cette admirable péroraison où reparaît encore une fois et sous les couleurs plus sinistres l'effrayant tableau des excès de Domitien, enfin la mort touchante d'Agricola et ce religieux appel à l'immortalité, au séjour réservé aux grandes âmes, à l'admiration des héros, à l'imitation de leurs vertus, à cette consécration éternelle de l'Histoire qui transmet leurs noms à la postérité.

Burnouf a dit que de tous les ouvrages de Tacite

« la *Vie d'Agricola* est le plus lu et le plus mal compris ». Il est possible que çà et là le texte offre quelques obscurités et donne lieu à diverses contestations, mais pour tout lecteur de bonne volonté, il n'est pas d'œuvre qui le captive et l'émeuve davantage. Tacite y a certainement montré beaucoup d'art et de savoir-faire, mais ce n'est pas au détriment des mérites et de la gloire de ses héros. Au sortir de cette lecture, on se trouve encore plus ému par la grandeur et la noblesse des considérations que par l'éclat et la majesté du style.

Dans son excellent ouvrage sur *Tacite*, Gaston Boissier croit, malgré les doutes de l'historien, *Augebat constans rumor veneno interceptum...* qu'Agricola est mort dans son lit et probablement de mort naturelle. Il suppose que l'éloge d'Agricola a été fait au lendemain de sa mort, mais que, gêné par la jalousie de Domitien, Tacite a tenu à le refaire plus tard pour donner aux exploits de son gendre tout le relief désirable. Boissier y voit d'ailleurs la preuve d'une affection filiale et la glorification légitime de talents et de mérites incontestables. Il y constate aussi une insistance singulière à louer chez lui la mesure, la prudence et la modestie, et il reconnaît que

l'historien répondait ainsi à ceux qui, ne comprenant pas cette sagesse et cette modération naturelles, la taxaient de lâcheté. Tacite ne cache pas que lui-même ne s'est pas mis au nombre des révoltés et a, comme tant de sénateurs timides, laissé traîner Helvidius en prison et répandre le sang de Senecion. Il a ensuite voulu effacer cette faiblesse en flétrissant la mémoire du tyran, mais il a eu soin de montrer qu'il avait gardé le juste milieu entre la résistance qui se perd et la servilité qui se déshonore. Il serait toutefois injuste de ne pas souligner l'énergie indignée de l'exorde et la péroraison d'un éloge qui est plus qu'une *laudatio funebris* ou un simple panégyrique. (H. W.)

VIII

ÉDITIONS SPÉCIALES DE LA VIE D'AGRICOLA

Cf. *Vie de Julius Agricola.*—Paris, Nicole, 1808. (2e édition augmentée d'une carte des anciennes Iles Britanniques, traduite par Rendu, inspecteur général de l'Instruction publique.)

Cornelii Taciti Vita Agricolæ, explicuit Fr. Dubner. — Paris, 1843.

Cornelii Taciti Agricola, erklärt von F. Carl. Wex. — Braunschweig, 1852.

C. Cornelii Taciti Agricola ex Wexii recensione illustravit Fr. Kritzius. — Berolini, 1855.

C. Corn. Taciti Agricola recensuit, P. Hofman Peerlkamp. — Leidæ, 1864.

The Agricola of Tacitus with arevised text, english notes and map, by Alf. J. Church and W. J. Brodribb. — London and Cambridge, 1869.

Cn. Julii Agricola Vita, scriptore C. Tacito, recensuit Le Quicherat. — Paris, 1872.

Cornelii Taciti de vita et moribus Julii Agr. :

colæ liber ad codices Vaticanos in usum prælectionum edidit et recensuit C. Ludovicus Urlichs. — Wirceburgi, 1875.

Das Leben der Agricola von Tacitus. Schulausgabe von Dr Ant. Aug. Drœyer. — Leipzig, 1879.

Cornelii Taciti de vita et moribus Julii Agricolæ liber. W. J. Gantrelle. — Paris, 1875.

Cornelii Taciti de vita et moribus Julii Agricolæ liber ad fidem codicum Vaticanorum recensuit atque interpretatus est Georgius Andresen. Berolini, 1880.

= Les deux seuls manuscrits de la vie d'Agricola sont du xve siècle. Ils figurent à la bibliothèque du Vatican sous les nos 3429 et 4498. Ils ont été collationnés par Mommsen, Emile Braun et Henri Braun. C'est F. Carl. Wex qui les a fait connaître dans son édition de Brunswick en 1852. M. Urlichs, professeur à l'Université de Wurzbourg, les a collationnés à nouveau et en a fait une édition savante en 1875.

= Les éditions de la vie d'Agricola, autres que celles dont je viens de donner la liste, sont très nombreuses.

(Voir à ce propos la *Bibliographie de C. C. Tacite* par Panckoucke — *Notice sur Tacite*.)

La première édition est celle qu'on attribue à

l'éditeur Franciscus Puteolanus à Milan en 1477, qui figure dans les *Œuvres complètes de Tacite*.

La seconde dans l'édition des *Panegyr. lat. veter.* en 1482 à Milan.

La troisième a paru à Paris en 1574 sous ce titre : « *La vie de Jules Agricola descripte à la vérité par Cornelius Tacitus son gendre.* » Elle a été traduite en français par Ange Cappel du Luat à Paris (in-4° de 35 feuillets).

Viennent ensuite plus de cent éditions de 1590 à nos jours. La *Vie d'Agricola* a été traduite en italien, en espagnol, en anglais, en allemand, en hollandais, en danois. Parmi les curieuses élucubrations auxquelles elle a donné lieu, je citerai les *Fragments de la vie d'Agricola* par C. L. F. Panckoucke (1803, Paris in-8°). Ces fragments offrent un rapprochement assez frappant avec la situation de la France à cette époque et avec les préparatifs de la descente en Angleterre. Vient ensuite un étrange opuscule paru en 1815 chez Pélicier à Paris intitulé « C. C. Tacite.—*Histoire du Roi, de Madame, de Buonaparte, de la Charte, des Fédérés, des Pairs, des voltigeurs, des députés*, etc., *avec une version française* ».

Voyez enfin de très piquants *Essais sur l'his-*

toire de la Révolution française par Héron de Villefosse (12 fructidor an VIII), où Tacite est cité avec beaucoup d'à-propos au sujet du 14 Juillet, du 10 Août, des massacres de Septembre, du 21 Janvier, de la Vendée, de la Terreur, etc. (H. W.)

IX

NAPOLÉON Ier ET TACITE

I

Le 29 janvier 1806, l'Institut en corps vint offrir ses hommages et ses félicitations au vainqueur d'Austerlitz. Le président Arnault lui dit : « Vos victoires, Sire, ont chassé les barbares de l'Europe civilisée. Vos traités leur en ferment à jamais l'entrée. Gloire au vainqueur et au pacificateur du continent. Gloire au protecteur des Lettres! Ces Lettres, Sire, ne seront point ingrates envers vous. L'Institut, en anticipant sur les éloges que l'Histoire vous réserve, est, comme elle, l'organe de la vérité. Ces hommages ont cela de commun avec le jugement que portera de vous la postérité qu'ils sont le résultat de la réflexion et de la raison que vous forcez à prendre le caractère de l'enthousiasme. »

L'Empereur remercia l'Institut et, relevant l'allusion faite aux éloges futurs de la postérité,

parla des historiens et de Tacite qui avait le privilège d'occuper sa pensée. Il critiqua ses écrits et sa méthode, puis, adressant directement la parole à Suard, le Secrétaire perpétuel, il l'engagea à composer un commentaire dans lequel il rectifierait les faux jugements et les erreurs de Tacite. Suard était un octogénaire de mœurs bénévoles, d'une stature plutôt débile et d'une santé délicate. Mais à peine eut-il entendu l'ordre du maître qu'il se redressa et répondit avec une énergie qu'on ne lui soupçonnait pas : « Sire, la renommée de Tacite est trop haute pour que nul écrivain puisse jamais penser à la rabaisser ! » Cette réponse jeta un certain froid dans l'assistance et l'Empereur, faisant signe au grand chambellan de lui présenter une autre députation, congédia brusquement l'Institut.

Dans ses *Mémoires historiques sur la vie de M. Suard,* Dominique-Joseph Garat relate avec plus de détails la conversation de Napoléon et de Suard. Voici en quels termes : « N'est-il pas vrai, M. le Secrétaire perpétuel, demanda Napoléon à Suard, que Tacite qui est un grand esprit, n'est pas du tout le modèle de l'histoire et des historiens ? Parce qu'il est profond, il prête des desseins profonds à tout ce qu'on fait et à tout

ce qu'on dit. Mais il n'y a rien de plus rare que des desseins.

« — Oui, Sire, partout ailleurs, mais rien de plus commun à Rome. Pendant les six cents ans de la République tout fut plan et exécution, et sous l'Empire, si les maîtres du monde s'abandonnèrent à leurs passions, ils ne s'abandonnèrent pas au hasard ! Rien de plus bizarre que Tibère et rien en même temps de plus réfléchi.

« — Tacite devait prendre l'esprit de l'Empire dont il se faisait l'historien, répliqua Napoléon, et il y porte l'esprit de la République... Moi aussi, je voudrais la République, mais elle est impossible et...

« — Tacite, Sire, est de tous les écrivains de l'antiquité celui qui a le mieux entrevu l'union de la plus grande puissance des princes et de la plus grande liberté des peuples et il appelle cela une félicité rare.

« — N'importe, c'est l'historien d'un parti et le peuple romain n'était pas du même parti que Tacite. Il aimait ces empereurs que Tacite veut toujours faire pervers et l'on n'aime point des monstres ! Les monstruosités de l'Empire naissaient des factions.

« — Il n'y avait plus de peuple romain dans

Rome, Sire, c'était une populace composée de toutes les parties de l'univers qui applaudissait à tout rompre le plus méchant empereur devenu mauvais histrion, pourvu qu'elle eût, elle, du pain et les jeux du cirque.

« — Et, son style, le croyez-vous sans reproche? Après l'avoir lu, on cherche ce qu'il pense. Moi, je veux qu'on soit clair !... »

« On regrette, ajoute Garat, que le dialogue s'arrête tout court, lorsque M. Suard avait à parler du style et de l'obscurité reprochés à Tacite. C'était pour lui le plus beau moment de la lutte. J'imagine que M. Suard aurait concédé que l'obscurité de Tacite est comme celle des temples, qui fait mieux sentir la présence des dieux. »

Cependant, Suard avait montré plus de courage que Fontanes, auquel Napoléon avait dit, quelque temps auparavant en se promenant avec lui dans les jardins de Malmaison et, toujours au sujet de Tacite : « Cet historien nous explique fort bien comment les Césars s'étaient rendus odieux par leurs débauches et leurs cruautés. Mais d'où vient que ces empereurs étaient en même temps les idoles du peuple? C'est ce que Tacite ne dit pas et ce qu'il faudrait nous expliquer. »

Fontanes jugea plus convenable de s'incliner et de ne rien répondre.

C'est qu'il savait que Napoléon voyait dans les Césars, malgré leurs crimes, les hommes du peuple romain et qu'il tenait à être, lui aussi, l'Homme de son peuple. Tacite, dont les moralistes louaient à tout propos les jugements austères et inexorables, l'exaspérait.

Pour l'Empereur, les crimes des despotes romains disparaissaient dans leur gloire et il trouvait importun et indiscret l'historien qui s'était permis de les blâmer. Le fait suivant le prouvera.

François Cacault, l'ancien ministre de France à Rome auprès de Pie VII, devenu sénateur, assistait à une soirée aux Tuileries où Napoléon causait de littérature et d'histoire avec Fontanes. Tout à coup celui-ci prononça le nom de Tacite et l'Empereur s'écria : « Tacite ! ne me parlez pas de ce pamphlétaire ! Il a calomnié les empereurs ! » Cacault s'approcha doucement et dit à mi-voix : « Sire ! esprit de corps ! esprit de corps ! » Napoléon sourit, mais persista néanmoins à blâmer le parti pris de l'historien latin.

Quelque temps après la réception de l'Ins-

titut, le 11 février 1806, parut dans le *Journal de l'Empire* (l'ancien *Journal des Débats*) un article signé Y (c'était la signature du célèbre critique Jean Dussault)[1] sur une nouvelle traduction de la *Vie d'Agricola*. Ceux qui connaissaient la façon de parler habituelle à Napoléon, c'est-à-dire l'*imperatoria brevitas*, et ses jugements habituels sur Tacite, y retrouvèrent sans peine sa griffe personnelle. Je ne dis pas que l'article, et celui qui le suivit dix jours après, soient directement de lui. Mais l'auteur a dû, sans aucun doute, recevoir et utiliser des notes de l'Empereur. Sans s'occuper plus qu'il ne convenait de la traduction, l'écrivain raillait la tendresse particulière des philosophes français pour Tacite. Il s'étonnait de ce culte ardent, voué à un seul historien de l'antiquité. Cependant, Salluste et Tite-Live pouvaient soutenir

1. Jean-Joseph Dussault, rédacteur des *Débats* de 1800 à 1817, a laissé cinq volumes d'articles importants sous le titre d'*Annales littéraires*, des *Fragments historiques sur la Convention*, des *Lettres aux citoyens Louvet, La Harpe, Rœderer et M.-J. Chénier*. Il a collaboré à la *Biographie universelle* de Michaud et à l'édition des *Classiques latins* de Lemaire, où il publia une bonne traduction de Quintilien. Ancien maître d'études à Sainte-Barbe, puis au collège Du Plessis, il mourut en 1824, conservateur de la Bibliothèque Sainte-Geneviève.

la comparaison avec Tacite. « On reconnaît bien là le peu de mesure et l'exaltation ridicule qui à tous égards ont caractérisé le XVIIIe siècle. Ces pauvres philosophes, disait le critique, étaient tourmentés d'un esprit de faction et de révolte qui puisait sans cesse dans les écrits de Tacite de nouveaux éléments. Quoique nés sous le gouvernement le plus doux et le moins violent, ils ne rêvaient que tyrannie et despotisme et déclamaient sans mesure contre les despotes et les tyrans. Leur imagination malade leur représentait perpétuellement les rois de France, dont l'administration fut si généralement paternelle, avec les couleurs dont Tacite a peint les plus détestables empereurs romains. Ils prêchaient les maximes de Tacite et ils exaltaient ses peintures, comme si elles étaient applicables à l'ordre de choses dans lesquelles ils vivaient. Chacun de ces cafards de morale et de liberté se croyait un Tacite, fait pour immortaliser les crimes qu'il rêvait et une oppression qui consistait à les laisser déclamer fort à leur aise. »

C'est dans la phrase suivante qu'on reconnaîtra surtout la main de l'Empereur : « La haine des tyrans qui semble avoir guidé la

plume et enflammé le cœur de Tacite, les peintures énergiques de la Cour et des crimes des Empereurs romains étaient une recommandation bien forte pour lui auprès d'un parti qui haïssait essentiellement l'autorité et qui ne pouvait souffrir le frein d'un gouvernement. »

La pensée de Napoléon se manifestait également dans les reproches faits par l'écrivain du *Journal de l'Empire* à Tacite sur les prétentions de cet historien à faire prédominer l'esprit, l'éloquence et la sensibilité sur la justesse des pensées et la réalité des choses. « Mais l'idée qu'on se fait généralement de Tacite, disait Dussault, est celle d'un écrivain excessivement grave et sévère, dont l'obscurité a quelque chose de sacré, dont l'intelligence est interdite aux profanes, dont tous les mots sont des sentences et dont les sentences sont des oracles. » Cependant, le critique consentait à reconnaître que Tacite était l'un des plus grands écrivains de la littérature latine, et il voyait dans *Agricola* l'un des plus beaux morceaux qui eussent jamais été composés.

Voilà comment Napoléon faisait critiquer l'historien latin qui lui déplaisait. Il redira,

comme on le sait, la même chose et dans les mêmes termes à Weimar en 1808.

En attendant, malgré cet avertissement quasi officiel, Marie-Joseph Chénier osa dans sa fameuse *Épître à Voltaire*, écrire ces vers qui parurent séditieux aux censeurs :

Nos Verrès, que du peuple enrichit l'indigence,
Entendent Cicéron provoquer leur sentence ;
Tacite en traits de flamme accuse nos Séjans
Et son nom prononcé fait pâlir nos tyrans !

L'Empereur auquel on fit lire l'*Épître*, donna l'ordre à Fouché d'arrêter l'audacieux, puis, après réflexion, se contenta de lui retirer sa place d'inspecteur des études. Un peu plus tard, se laissant attendrir par une supplique très humble du poète[1], il lui concéda une pension de six mille

1. « Vous m'aviez nommé inspecteur des études, écrivait M.-J. Chénier à l'Empereur, le 22 mars 1806, vous m'avez destitué, Sire. Quelle est la cause de cette rigueur ? Un faible ouvrage où j'ai professé les principes des philosophes déistes du XVIII[e] siècle : ceux de Voltaire, de J.-J. Rousseau, de Montesquieu. En rejetant comme eux des superstitions que je crois dangereuses, comme eux j'ai proclamé les dogmes nécessaires de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme. Y a-t-il un parti pris en tout cela et suis-je donc si loin des opinions de Votre Majesté ? » Le malheureux poète se plaignait de ses ennemis, des critiques injustes des journaux, des délations dont il était l'objet et invoquant son manque de res-

francs et le chargea de continuer l'*Histoire de France* de l'abbé Milllot.

Un an après, le 4 juillet 1807, Chateaubriand eut l'audace de publier dans le *Mercure*, l'article célèbre qui commençait ainsi : « Lorsque dans le silence de l'abjection, l'on n'entend plus retentir que la chaîne de l'esclave et la voix du délateur, lorsque tout tremble devant le tyran et qu'il est aussi dangereux d'encourir sa faveur que de mériter sa disgrâce, l'historien paraît chargé de la vengeance des peuples. C'est en vain que Néron prospère, Tacite est déjà né dans l'Empire. Il croît inconnu auprès des cendres de Germanicus et déjà l'intègre Providence a livré à un enfant obscur la gloire du maître du monde... Si le rôle de l'historien est beau, il est souvent dangereux, mais il est des autels, comme celui de l'Honneur, qui, bien qu'abandonnés, réclament encore des sacrifices. Le dieu n'est pas anéanti, parce que le temple est désert... » Ainsi écrivait celui qui, seul, avait osé donner sa démission de ministre plénipotentiaire, le lende-

sources, sa santé altérée, des devoirs sacrés à remplir envers sa mère, sollicitait une place d'administrateur des postes. — Cf. La *Censure sous le 1er Empire*, par Henri Welschinger, p. 150-151.

main même de l'assassinat du duc d'Enghien. Le *Mercure* fut immédiatement supprimé et Chateaubriand soumis à la surveillance de la haute justice. Deux ans après, son cousin Armand de Chateaubriand, accusé d'avoir conspiré contre l'Empereur, fut fusillé dans la plaine de Grenelle. Enfin, on sait comment les courtisans de Napoléon et comment une Académie servile firent expier au grand écrivain sa courageuse indépendance en lui refusant un des prix décennaux pour le *Génie du Christianisme* et en l'empêchant de prononcer son discours de réception.

II

Ce que Napoléon craignait, c'est que Chateaubriand ne fît école. La façon radicale dont l'Empereur avait supprimé ceux qui avaient gêné sa politique, comme Louis de Frotté, le duc d'Enghien et autres, sa conduite autoritaire vis-à-vis des Assemblées et des débris du parti libéral, son mépris absolu de toutes les libertés et l'écrasement des moindres oppositions pouvaient susciter quelques écrits hostiles, et il voulait faire bien comprendre qu'il

ne les supporterait pas. En ordonnant à M. de Rémusat de faire jouer *Cinna* à Erfurt en 1808, devant un parterre de rois et notamment devant le roi de Prusse et l'empereur Alexandre, l'Empereur rappelait lui-même ces vers significatifs :

Tous ces crimes d'Etat qu'on fait pour la couronne.
Le ciel nous en absout, alors qu'il nous la donne,
Et dans le sacré rang où sa faveur l'a mis,
Le passé devient juste et l'avenir permis.
Qui peut y parvenir ne peut être coupable,
Quoi qu'il ait fait ou fasse, il est inviolable !

Et il ajoutait en souriant : « C'est excellent, et surtout pour ces Allemands qui restent toujours sur les mêmes idées et qui parlent encore de la mort du duc d'Enghien. *Il faut agrandir leur morale*[1]... »

Aussi, lorsque au lendemain d'Erfurt il eut dit à Gœthe dans une entrevue à Weimar : « Monsieur Goet (*sic*), vous êtes un homme », ce que le poète traduisit ainsi dans une lettre au comte de Reinhard : « Vous savez le mot extraordinaire par lequel l'Empereur m'a accueilli. Vous voyez que je suis un vrai païen, puisque le fameux *Ecce Homo* m'a été appliqué à rebours.

1. *Mémoires de Talleyrand*, t. I, p. 442.

Je n'ai d'ailleurs qu'à me louer de cette naïveté *du maître du monde* [1]. » Napoléon lui posa immédiatement cette question : « Êtes-vous de ceux qui aiment Tacite ? — Oui, Sire, beaucoup. — Eh bien, pas moi ! » Puis se tournant vers Wieland qui assistait à l'entrevue : « Connaissez-vous un plus grand et souvent plus injuste détracteur de l'humanité ? Aux actions les plus simples il trouve des motifs criminels. Il fait des scélérats profonds de tous les empereurs sans faire admirer le génie qui les a pénétrés. Ses *Annales* ne sont pas une histoire de l'Empire, mais un relevé des greffes de Rome. Lui qui parle sans cesse de délations, il est le plus grand des délateurs. Et quel style ! Quelle nuit toujours obscure ! Je ne suis pas un grand latiniste, moi ; mais l'obscurité de Tacite se montre *dans dix ou douze traductions italiennes et françaises que j'ai lues* et j'en conclus qu'elle lui est propre ; qu'elle naît de ce qu'on appelle son

1. *Lettres choisies de Gœthe*, traduction par Mlle Fanta, 1 vol. in-18. Hachette, 1912, p. 165. *Lettre du 2 décembre 1808*. « Sie sehen daraus dass ich ein recht ausgemachter Heide bin indem das *Ecce homo* im ungekerten Sinne auf mich angewendet worden : ubrigens habe ich alle Ursache mit dieser Naïvetæt *des Herren der Welt* zufrieden zu sein. » — C'est Gœthe qui est ici naïf.

génie autant que de son style. Je l'ai entendu louer de la peur qu'il fait aux tyrans ; il leur fait peur des peuples et c'est là un grand mal pour les peuples eux-mêmes. N'ai-je pas raison, Monsieur Wieland[1] ?... »

Et le vieil écrivain qu'on avait amené presque de force à l'Empereur dans son accoutrement habituel avec une calotte de soie sur la tête, un antique habit marron, un gilet blanc et des bottes de drap, ne s'émeut pas. Il répond en homme habitué à défendre ses convictions : « Je conviens, Sire, que le but principal de Tacite est de punir les tyrans ; mais s'il les dénonce, ce n'est pas à leurs esclaves qui ne se révolteraient que pour changer de tyrannie, il les dénonce à la justice des siècles et du genre humain. Or, le genre humain doit probablement avoir assez de durée et de malheurs pour que sa raison acquière la force que ses passions seules ont eue jusqu'à ce jour. — C'est là ce que disent tous nos philosophes, repartit l'Empereur. Mais cette force de raison, je la cherche et je ne la vois nulle part. — Sire, il n'y a pas si longtemps que Tacite a commencé à avoir

1. *Mémoires de Talleyrand*, entrevue d'Erfurt. T. I, p. 443.

beaucoup de lecteurs et c'est là un progrès marqué de l'esprit humain ; car pendant des siècles, les Académies n'en voulaient pas plus que les Cours. Les esclaves du goût en avaient peur comme les serviteurs du despotisme. Ce n'est que depuis que Racine l'a nommé : *le plus grand peintre de l'antiquité* que vos Universités et les nôtres ont pensé que cela pourrait être vrai. Votre Majesté dit qu'en lisant Tacite, elle ne voit que des dénonciateurs, des assassins et des brigands ; mais, Sire, c'est là précisément ce qu'était l'empire romain gouverné par les monstres qui sont tombés sous la plume de Tacite... Toutefois son génie n'est inexorable que comme la justice. Dès qu'il peut voir quelque bien, même dans ce règne monstrueux de Tibère, son regard le démêle, le saisit et le fait ressortir avec l'éclat qu'il donne à tout.

« — J'ai affaire à trop forte partie, répliqua l'Empereur, et vous ne négligez, monsieur Wieland, aucun de vos avantages... Etes-vous en relations avec M. Jean de Müller que j'ai vu à Berlin ? — Oui Sire. — Convenez qu'il vous a écrit sur ce qui fait le sujet de notre conversation ? — C'est vrai, Sire. C'est par lui que j'ai appris que Votre Majesté parlait souvent de

Tacite et ne l'aimait pas. » Alors, élevant la voix devant les académiciens de Weimar pour lesquels il parlait surtout à ce moment, — car il se préoccupait fort peu des rois et des princes qui l'entouraient et qui étaient accourus « uniquement pour voir celui qui dispensait tout, trônes, misères, craintes, espérances[1] », — Napoléon ajouta : « L'Histoire ne veut pas d'illusions. Elle doit éclairer et instruire, et non pas seulement nous donner des descriptions et des récits qui nous impressionnent. Tacite n'a pas assez développé les causes et les ressorts intérieurs des événements. Il n'a pas assez cherché et scruté leur enchaînement pour transmettre à la postérité un jugement juste et impartial[2]. L'Histoire, comme je l'entends, doit savoir saisir les individus et les peuples, tels qu'ils pouvaient se montrer au milieu de leur époque. Il faut tenir compte des circonstances extérieures qui doivent nécessairement exercer une grande influence sur leur action et voir clairement dans quelles limites s'exerçait cette influence. Les empereurs romains n'étaient pas si mauvais que

1. *Mémoires de Talleyrand*, t. I, p. 420.

2. Ce sont presque les mêmes termes des deux articles d'Y (Dussault) dans le *Journal de l'Empire*.

Tacite nous les peint. Aussi, je lui préfère beaucoup Montesquieu. Il est plus juste et sa critique est plus conforme à la vérité[1]. »

Et en congédiant les académiciens de Weimar, Napoléon résuma sa pensée sur le gouvernement des États par une phrase qui fit grande impression sur l'auditoire avide de l'entendre :

« Que les philosophes, dit-il, se tourmentent à créer des systèmes, en vain chercheront-

1. Ce passage est extrait de la relation de Frédéric de Müller, conservée aux Archives de Weimar. Müller est en désaccord avec Talleyrand sur quelques points et surtout sur les dates où se produisirent les conversations entre Napoléon, Gœthe et Wieland. Sa relation n'est qu'un procès-verbal correct. Celle de Talleyrand, qui a puisé à diverses sources, est plus littéraire. Elle a pu être arrangée, se revêtir de quelques ornements nouveaux, mais elle correspond assez exactement à la réalité de cet entretien historique. Dans ses *Souvenirs*, Frédéric de Müller écrit à propos de cette soirée : « A un certain moment, je ne vis plus M. de Talleyrand. Je finis par le trouver au bout d'une longue enfilade de salons conduisant à la chambre à coucher de l'Empereur. Il était assis sur un sopha, seul et l'air absorbé. Il me demanda en m'apercevant de lui faire un mémoire sur les conversations de l'Empereur avec Gœthe et Wieland, ce que je cherchai à éluder. » Mais il fallut que Müller cédât et apportât le lendemain matin à Talleyrand une relation des audiences du 2 et du 6 octobre (Cf. le *Gœthe-Jahrbuch* de 1893-1894).

ils un meilleur que celui du Christianisme qui, en réconciliant l'homme avec lui-même, assure en même temps l'ordre public et le repos des États, comme il garantit le bonheur des individus [1]. »

L'entretien s'arrêta là. Il ne devait pas être repris. Que pensèrent Gœthe et Wieland de leur entrevue avec l'Empereur? L'impression chez eux fut profonde. Gœthe se disait heureux d'avoir vu Napoléon, « cet abrégé du monde ! ». Eckermann lui ayant demandé s'il avait grand air, Gœthe répondit : « Il était *lui*, et on le regardait parce que c'était *lui* et voilà tout !... »

1. « A Berlin, remarque Talleyrand, il avait, s'adressant au célèbre Jean de Müller, cherché à fixer les principales époques des grands efforts de l'esprit humain. J'ai encore présent l'étonnement marqué sur le visage de Müller, lorsqu'il le vit établir que la propagation et l'établissement rapide du christianisme avait opéré une réaction admirable de l'esprit grec contre l'esprit romain et s'arrêter avec complaisance sur l'habileté qu'avait montrée la Grèce, vaincue par la force physique, en s'occupant de la conquête de l'empire intellectuel. » C'est d'ailleurs la pensée même d'Horace dans l'épître I, liv. II : *Græcia capta ferum victorem cepit*... — « Il fallait, ajoute Talleyrand (*Mémoires*, t. I, p. 435), que Napoléon sût cette phrase par cœur, car je la lui ai entendu répéter de la même manière à M. de Fontanes, à M. Suard. Müller ne répondit rien. Il était dans une sorte d'ébahissement dont l'Empereur profita pour lui proposer d'écrire son histoire. »

« Saluez-moi ! ajoutait-il, Napoléon avait dans sa bibliothèque quel livre ?... Mon *Werther !...* Il l'avait étudié comme un juge d'instruction étudie un dossier et c'est aussi de cette façon qu'il en a parlé avec moi. »

Gœthe, ébloui par le savoir de l'Empereur, insistait aussi sur la puissance étonnante de son regard. Il appelait Napoléon un demi-dieu. « Ce n'est pas seulement, disait-il, en faisant des poésies et des pièces de théâtre que l'on est fécond. Il y a aussi une fécondité d'action qui, en maintes circonstances, est la première de toutes. »

Quant à Wieland, au sortir de son entretien, il avait comparé Napoléon à Scipion, à Sylla, à Marius, à César, puis il ajoutait mélancoliquement : « Quel dommage qu'un si puissant génie ait si peu fait pour le bien de l'humanité et que, somme toute, on ne doive l'envisager que comme un fléau dont Dieu se sert pour châtier nos crimes ! »

Il n'en demeurait pas moins stupéfait de voir le conquérant n'attacher d'importance qu'aux écrivains auxquels il semblait déjà confier sa mémoire, et parler en maître sur tous les sujets, dédaignant les avances et les flatteries des rois

dont « pas un seul, comme dit Talleyrand, n'avait su passer noblement la main sur la crinière du lion » ; donnant une chasse au cerf sur le champ de bataille d'Iéna, à l'endroit même où le Corse avait vaincu ces Prussiens orgueilleux qui rampaient maintenant à ses pieds, et méditant enfin d'immenses projets, parmi lesquels dominait celui de s'allier à l'une des plus illustres maisons de l'Europe pour fonder une dynastie et s'imposer au monde. Wieland n'y pouvait croire, tant cela lui semblait extraordinaire, et Gœthe, un mois après, remerciait avec effusion le grand chancelier, qui lui avait fait remettre le diplôme et la croix de chevalier de la Légion d'honneur : « Aujourd'hui Sa Majesté Impériale et Royale daigne me distinguer en me décorant de son ordre, je me sens très heureux de continuer par devoir et par reconnaissance ce que j'avais commencé par impulsion de sentiment... »

Quatre ans après, le poète, saisissant l'à-propos de l'apparition d'un phénomène astronomique, c'est-à-dire le voisinage au firmament de Jupiter et de Vénus, composa un poème où il dit que Jupiter (Napoléon) et Vénus (Marie-Louise) étaient apparus miraculeusement pour dissiper à jamais les ténèbres de la Révolution.

Et aux Allemands qui raillaient les conceptions prodigieuses de Napoléon, il disait avec une suprême ironie : « Braves gens, tirez sur vos chaînes !... Cet homme est trop grand pour vous ! »

III

M. de Talleyrand avait lu en 1826 à M. de Barante, à Valençay, sa relation de l'entrevue d'Erfurt et des entretiens de Weimar[1]. M. de Barante en faisait le plus grand éloge. Il ajoute que Talleyrand ne se contentait pas seulement de rapporter en fidèle écrivain tout ce qu'il avait vu et entendu, mais allait tous les soirs révéler à Alexandre les plans et les secrets de l'Empereur et déjouer traîtreusement la politique de son maître. Il aurait pu ajouter aussi, car il le savait, que Napoléon, en attaquant Tacite, s'était inspiré des critiques mêmes de Voltaire. En effet, celui-ci avait appelé Tacite un fanatique pétillant d'esprit. Il considérait que la meilleure raison pour condamner ses jugements, c'était leur exagération. Les infamies prêtées aux

1. *Mémoires de Barante*, t. I, p. 282.

empereurs faisaient suivant lui trop de honte à la nature. Napoléon avait dû lire aussi Linguet qui protestait contre les crimes attribués aux empereurs et ne croyait pas « que la méchanceté des hommes pût aller jusque-là ». L'*avocat de Néron*, comme l'appelait Mirabeau, vit cependant les horreurs de la Révolution et en fut lui-même victime. Il est assez étonnant que Linguet n'ait pas compris que l'historien latin avait le droit de s'élever contre les mêmes abominations dont il avait été le témoin attristé. Le fameux *Grande ævi spatium* appliqué à une période de quinze ans, indique bien que cette courte période sembla un siècle à ceux qui venaient de la supporter.

Si, comme le rappelait Gaston Boissier, Montaigne en considérant son époque, jugeait ainsi Tacite : « Vous diriez qu'il nous peint et qu'il nous pince ! » ; si Mme Roland, dans sa prison, s'écriait en relisant Tacite : « Jours affreux du règne de Tibère, nous voyons renaître vos horreurs ! » ; si Camille Desmoulins, désabusé, le citait à tout propos, et en faisait comme la moelle de son admirable pamphlet, le *Vieux Cordelier ;* si l'historien romain redevenait réellement alors « la conscience vengeresse de l'humanité »,

comment Napoléon qui avait à se reprocher plus d'une faute et plus d'un crime politiques aurait-il eu quelque sympathie pour l'écrivain qui avait condamné si âprement les violences des empereurs romains ?

Mais, encore une fois, agacé par les philosophes qui s'étaient passionnés pour Tacite et qui cherchaient sans cesse dans les événements contemporains un parallèle avec ceux d'autrefois, Napoléon poussait le paradoxe jusqu'à défendre tous les empereurs romains [1], en reprochant, comme l'avait fait Dussault aux sophistes de son temps, de se servir de Tacite pour dénigrer l'autorité suprême et de chercher dans les récits de cet historien amer de nouveaux aliments de faction et de discorde. Il ne voulait pas — comme il le répéta à Daru en 1811

1. « Tacite, rappelle Chaptal dans ses *Souvenirs*, était, suivant Napoléon le plus mauvais historien de l'antiquité. Peut-être s'était-il formé cette opinion d'après le tableau que cet auteur fait de Tibère ? Horace pour lui n'était bon que pour des sybarites. Homère seul avait son hommage. » Cependant, il arrivait parfois à Napoléon de déplorer les actes horribles de Néron, de Caligula, de Domitien et de tous ces princes qui régnèrent sans lois légitimes et sans humanité. Il n'estimait en réalité qu'un seul homme qui se fût illustré par son caractère et ses grandes actions : c'était César.

à propos du discours académique de Chateaubriand — qu'on revînt sur le passé terrible dont la France moderne était sortie. Dans son désir de supprimer toutes les divisions et d'apaiser toutes les rancunes, le nouveau maître de la France n'admettait pas qu'on les rappelât. Il entendait avant tout que, dans une atmosphère paisible, on célébrât le retour de l'ordre et les bienfaits d'un règle glorieux. En fait d'histoire ancienne, il ne voulait laisser rappeler que la grandeur et la puissance des empereurs romains, et il s'étonnait qu'un philosophe ou un historien osât citer à son tribunal des maîtres du monde. Voilà pourquoi Napoléon n'aimait pas Tacite, différant en cela d'Henri IV, qui en avait demandé une traduction à son docte médecin, Rodolphe Lemaître.

Si l'on en croit les *Souvenirs* de Villemain qui parfois, avec d'excellentes intentions, a donné à des notes authentiques un développement trop personnel et une forme plus littéraire que réelle, Napoléon aurait dit à M. de Norbonne en 1812, avant la campagne de Russie — et cela est fort admissible car cela répond parfaitement aux pensées déjà exprimées par l'Empereur —: « Le XVIIIe siècle, hormis Frédéric II, n'en-

tendait rien à gouverner. Le reste et les gens de lettres surtout singeaient Tacite, et Tacite fausse l'histoire pour peindre éloquemment. Il calomnie l'Empire, il est de la minorité, il est du vieux parti de Brutus et de Cassius... Le règne des Empereurs fut une grande ère d'égalité, sauf l'esclavage domestique. Il donna au monde ce qu'aime aujourd'hui la France... Tacite dit que le peuple regretta Néron. Cela prouve que, pour le temps, la bonté de l'institution l'emportait même sur les crimes de l'homme. » Et Napoléon, se considérant lui-même, dit : « Ne vous y trompez pas, je suis un empereur romain. Je suis de la meilleure race des Césars, celle qui fonde. Chateaubriand m'a sourdement comparé à Tibère qui ne revenait de Rome que pour aller à Caprée. Belle idée ! Trajan, Dioclétien, Aurélien à la bonne heure ; un de ces hommes sûrs d'eux-mêmes et qui soulevaient le monde ! Vous qui savez bien l'histoire, dit-il à Narbonne, est-ce que vous n'êtes pas frappé des ressemblances de mon gouvernement avec celui de Dioclétien, de ce réseau serré que j'étends si loin, de ces yeux de l'Empereur qui sont partout? J'ai succédé aux souvenirs du terrorisme comme Trajan à Domitien, et

comme lui j'ai étendu et illustré l'État. » Napoléon qui avait repris les traces de l'empereur romain au delà du Danube et de la Vistule, voulait aller plus loin encore pour faire de la Russie la vassale de l'Empire et pour en finir par un coup d'éclat avec les affaires de Rome.

Tout cela paraissait déjà bien extraordinaire, mais quel historien eût pu imaginer et décrire ce qui allait suivre ? Qui donc aurait inventé une histoire plus abondante en faits inouïs et en leçons tragiques que celle où allaient figurer les péripéties lamentables de la guerre d'Espagne, le divorce et le second mariage impérial, les nouvelles violences contre le Pape et le Saint-Siège, les horreurs de la campagne de Russie, l'invasion, les luttes formidables du héros contre l'Europe déchaînée, la défection des Alliés, la bataille des Nations, la trahison des princes, des courtisans et des maréchaux, la déchéance et l'abdication de Fontainebleau, l'enlèvement de l'Impératrice et du roi de Rome, puis, après la sortie de l'île d'Elbe et un retour éphémère de la fortune, les dernières et gigantesques convulsions, l'écroulement de Waterloo, la seconde abdication, l'exil à Sainte-Hélène et l'agonie de l'Empereur après six longues années

d'un supplice qui maintenant fait honte aux bourreaux eux-mêmes ?

Où est-il le Tacite qui saura décrire tout cela ?

X

NOTES EXTRAITES

DE LA TRADUCTION DE LA VIE D'AGRICOLA

PAR LE PRINCE NAPOLÉON LOUIS BONAPARTE
FRÈRE DE NAPOLÉON III

Sur le passage tant contesté : § 6 — *Nisi quod in bona uxore tanto major laus, quanto in mala plus culpæ est...* voici l'opinion du prince Napoléon-Louis Bonaparte traducteur de la *Vie d'Agricola :*

« Chacun a traduit ce passage obscur à sa manière. Quant à moi, je crois que Tacite a voulu dire que *les femmes sont moins louables que les hommes, quand elles se conduisent bien,* parce qu'elles sont retenues dans le devoir par le soin de leur réputation. La femme qui se conduit mal est déshonorée ; il n'en est point ainsi de l'homme ; c'est pourquoi j'adopte l'idée de quelques commentateurs qui ont cru qu'il fallait lire *minor* à la place de *major.* Rien n'est plus

simple que de supposer qu'un copiste ait commis la petite bévue d'écrire *major* à la place de *minor*.

« Un habile traducteur d'Agricola, M. Rendu (1808), propose cette version nouvelle : « *culpæ* signifie proprement faute de faiblesse. *Une bonne épouse mérite d'autant plus de louange qu'il y a plus de faiblesse dans une mauvaise*. Cette pensée nous paraît également vraie, également honorable pour la belle-mère de Tacite et fondée sur la connaissance du cœur humain. »

[Suivant moi, il faudrait traduire ce « *Nisi in hoc uxore major laus quam in mala plus culpæ est* » ainsi : « une épouse vertueuse mérite d'autant plus d'éloges qu'une femme sans vertu mérite plus de blâmes ». H. W.]

« 1. — Rutilius et Scaurus (§ I), ajoute le prince Napoléon-Louis Bonaparte dans les notes qui accompagnent sa traduction, vivaient dans le VIIe siècle de la République, ils écrivirent tous deux les mémoires de leur vie; ils ne furent taxés ni d'orgueil, ni de manque de bonne foi, parce que leur vertu était bien connue.

« 2. — Tacite vient de nous dire que les siècles les plus féconds en vertus en sont aussi les plus justes appréciateurs. Le siècle où avait vécu Agricola était cruel, et par conséquent peu disposé à croire aux vertus. Tacite a donc besoin de demander à ses lecteurs de l'indulgence; il les prévient qu'il va décrire des vertus auxquelles on ne croyait plus et dont on n'osait pas parler sous Domitien.

« 3. — J'ai traduit *Legimus* (§ II) par *nous avons vu*, pour plus de clarté, et pour faire voir que ces meurtres eurent lieu du temps de Tacite. Je crois que Tacite a dit : « *nous avons lu*, pour *j'ai lu* », car il y avait quatre ans qu'il était hors de Rome, lors de la mort d'Agricola, comme il le dit lui-même à la fin de cet ouvrage. Il doit avoir lu la relation de la mort d'Arulenus et de Sénécion dans les *Acta diurna*, espèce de feuille publique qui circulait dans tout l'empire.

« Pline le Jeune, chargé de marier la fille d'Arulenus, écrivait : « Je ne puis mettre trop de soins pour choisir l'homme digne de donner des petits-fils à Arulenus Rusticus. »

« 4. — *Thraseas Pœtus*, natif de Padoue (§ II), était gendre de Cecina Pœtus et de la célèbre Arria. Tacite dit que Néron, après avoir fait mou-

rir beaucoup d'hommes vertueux, sembla vouloir anéantir la vertu même, en frappant Thraseas.

« Tacite nous a laissé un célèbre portrait d'*Helvidius* (§§ II et III). L'amour de ce grand homme pour la République, sa fermeté, l'austérité de ses vertus, causèrent sa perte. Il fut tué en exil sous Vespasien, sans la participation de l'empereur, et par ordre de Mucien.

« Un jour que Vespasien, en colère de ce qu'il lui résistait toujours, le menaçait de mort, Helvidius lui répondit avec calme : « Vous ai-je dit que je fusse immortel ? En me donnant la mort vous ferez votre métier, moi je ferai le mien en la recevant sans trembler. »

« 5. — *Ce qui était à la portée de tous servait à enrichir un petit nombre...* (§ XIX). Les habitants les plus éloignés des quartiers d'une légion, recevaient ordre d'y voiturer des grains, et de plus on les forçait de passer par des chemins détournés ; de sorte que pour se rédimer de ce transport, les pauvres Bretons payaient de fortes sommes aux entrepreneurs qui faisaient ainsi des profits considérables.

« 6. — *Et infestiores Romani...* (§ XX) et ce qui est bien plus à craindre, les Romains dont, etc... Je ne conçois pas pourquoi l'abbé de la Bletterie

veut lire *interiores* à la place d'*infestiores*. Il traduit ainsi ce passage : « Ici finit le monde habité. La nature n'offre au delà que des flots et des rochers. *Les Romains sont dans le cœur de notre pays*. En vain par des soumissions, par une conduite mesurée se flatterait-on, etc... » Nous avons vu plus haut qu'Agricola se faisait précéder par sa flotte, à laquelle il avait donné ordre de multiplier des descentes pour porter sur plusieurs points les incertitudes et les craintes de l'ennemi. Il est donc tout simple que Galgacus dise : « Derrière nous, il n'y a que des rochers, des flots et, ce qui est bien plus à craindre, des *Romains;* il faut sous-entendre la *flotte* des Romains. »

« 7. — *Octavus annus est...* (§ XXXIII) voici la *huitième année*. Il doit y avoir quelque erreur. D'après ce qui précède, cela ne devrait être que la *septième*. Quelque copiste aura écrit VIIIe à la place de VIIe.

« 8. — *La voix de Messalinus* (§ XLV). Messalinus, Massa Bebius, et Carus Metius qui fit périr Sénécion, étaient de fameux délateurs. Messalinus était le plus infâme de tous. Nerva fit subir à plusieurs de ces délateurs le châtiment qu'ils méritaient ; mais par faiblesse il en épargna

quelques-uns, entre autres Fabricius Venuto, le plus méchant des hommes. On raconte qu'à un grand souper donné par Nerva et où se trouvait ce Fabricius, la conversation tomba sur les bassesses et les crimes du délateur Messalinus. « Que pensez-vous qu'il lui fût arrivé, s'il eût vécu jusqu'à ce moment? demanda Nerva. — Il souperait avec nous, répondit Mauricius, frère d'Arulenus ».

« 9. — *Constans et libens fatum excepisti tanquam pro virili portione, innocentiam principi donares* (§ XLV).

« Dureau de la Malle traduit ainsi ce passage : *Tu vis arriver avec fermeté et avec joie ta dernière heure, satisfait d'épargner en quelque sorte, pour ta part, un crime à ton prince.* L'abbé Brotier, Ernesti, etc., l'entendent différemment. D'après leur explication, il faudrait traduire : « *Tu vis arriver ta dernière heure, avec une fermeté et une joie qui semblaient, autant qu'il était en toi, vouloir absoudre ton prince.* » Aucune de ces deux manières ne me paraissent traduire l'idée de Tacite. Dans la *première*, Dureau de la Malle dit qu'Agricola était satisfait de se voir mourir en pensant que cela éviterait à Domitien le crime de le faire

tuer, etc. Dans la *seconde,* l'abbé Brotier et d'autres veulent qu'Agricola, ayant la certitude d'avoir été empoisonné, meure avec courage et sans se plaindre, pour épargner la réputation de Domitien, pour tâcher de justifier son meurtrier! Ces sentiments sont trop sublimes pour le cœur humain. J'ai traduit : *et tu attendis la mort avec une fermeté qui disculpa presque le tyran;* c'est-à-dire, qui dissipa presque tout soupçon de poison. Comme Tacite l'a dit lui-même, on ne savait point avec certitude que Domitien eût fait empoisonner Agricola; mais si on en a douté, et si Tacite en doute, c'est que l'empereur était sujet à caution, et qu'on pouvait supposer qu'Agricola fût mort de poison sans s'en être aperçu lui-même; mais, s'il s'en était aperçu, la crainte de laisser sa famille en butte à la vengeance du tyran, est la seule cause qui aurait pu l'empêcher de parler. D'ailleurs, n'avait-il pas fait voir qu'il craignait pour sa famille, lorsqu'il nomma Domitien son héritier. J'avoue que je ne trouve pas d'autre manière de comprendre ce passage. On prétend que Tacite, écrivant pour la veuve et la fille d'Agricola, n'aurait jamais pensé à leur dire une vérité aussi rigoureuse. Quant à moi, je pense que Tacite n'avait égard à per-

sonne, quand il lui venait en tête de dire une vérité. Je crois aussi qu'il n'aurait pas voulu manquer une seule occasion de faire ressortir les vertus d'Agricola[1]. »

1. Voir le § 6 et les notes de la traduction d'*Agricola* par Mirabeau.

XI

JUGEMENTS DE GASTON BOISSIER SUR TACITE

Je tiens à détacher du remarquable ouvrage de Gaston Boissier sur l'*Opposition sous les Césars* quelques pages qui font parfaitement connaître la personnalité de Tacite et l'esprit qui l'animait lorsqu'il écrivit la *Vie d'Agricola*, et qui me semblent une réponse décisive aux critiques de Napoléon citées plus haut.

I. — L'OPPOSITION SOUS LES CÉSARS

« Encore plus que Lucain, dont les contradictions ne peuvent échapper à personne, Tacite passe pour un ennemi décidé et systématique de l'Empire. Est-ce parce qu'il a parlé sévèrement de Tibère et de Néron? Mais il n'est pas seul à le faire et les autres écrivains de ce temps ne les ont pas mieux traités. Ni Suétone, qui était un secrétaire d'État, ni Dio-Cassius, ce fonctionnaire irréprochable, si bien disposé pour

ses maîtres, n'ont fait de ces princes des portraits beaucoup plus flatteurs, et ceux qui prétendent les réhabiliter sont forcés d'admettre qu'il y a eu sur leur compte, dans toute l'antiquité, comme une conspiration de mensonges. Il est vrai que les récits de Tacite s'imposent plus à la mémoire que ceux des autres historiens, et que, même quand il parle comme eux, on ne se souvient que de lui. C'est donc lui seul qu'on rend responsable du mauvais renom des empereurs ; et comme il fait de leurs crimes des tableaux si saisissants que ses attaques semblent porter plus loin qu'eux et que la haine qu'il inspire pour les Césars s'étend jusqu'au césarisme, il est devenu l'ennemi particulier de tous ceux qui croient qu'on a calomnié ce régime. Aussi, s'est-on donné beaucoup de mal de nos jours pour le rendre suspect et ruiner son autorité.

« Parmi les critiques qu'on lui adresse et qu'il a quelquefois méritées, beaucoup ne l'atteignent pas seul : elles lui sont communes avec tous les historiens antiques. Ils ne se sont pas davantage astreints à consulter les actes officiels ; dans le détail et les menus faits, ils n'ont pas eu plus que lui ce souci scrupuleux de l'exactitude que nous réclamons de tous ceux qui entreprennent

de raconter le passé. Les Anciens étaient bien moins exigeants que nous, et on les contentait plus aisément. L'Histoire était, avant tout pour eux, une œuvre d'éloquence; ils étaient tentés d'accorder à l'historien les mêmes privilèges qu'à l'orateur : or, ces privilèges s'étendaient très loin...

II. — LES OPINIONS POLITIQUES DE TACITE

« Tacite avait passé quarante ans et il était regardé comme un des maîtres de l'éloquence, quand il écrivit la *Vie d'Agricola* qui fut sa première œuvre historique : est-il surprenant qu'il ait conservé dans l'âge mûr quelques-unes des habitudes qu'il avait prises dans sa jeunesse? Aussi, n'a-t-on pas eu de peine à faire voir que, dans ses ouvrages d'histoire, l'orateur et même le rhéteur se retrouvent. Ils ne sont pas exempts d'un peu de déclamation et de rhétorique; Tacite cherche l'effet, il lui arrive de forcer les couleurs pour obtenir des reliefs plus puissants; il donne parfois à ses personnages des attitudes trop théâtrales, il groupe les faits à sa convenance pour présenter des tableaux plus dramatiques. Ce sont les défauts de son temps

et de son ancienne profession : il les a subis sans le vouloir, sans le savoir, par l'influence de l'habitude et la contagion de l'exemple. Ils ont pu amener chez lui quelques inexactitudes de détail dont on doit tenir compte quand on se sert de ses livres; mais il ne faut pas les exagérer et c'est précisément ce qu'on s'est empressé de faire.

« Ces premières critiques, qui sont justes en partie, ont bientôt conduit à lui adresser un reproche plus grave. Tacite promettait solennellement, au début de ses ouvrages, de parler sans haine comme sans faveur, *sine ira et studio* ; et cette impartialité lui semblait facile : les princes dont il allait raconter l'histoire, lui étant tout à fait étrangers, il n'avait aucune raison de les flatter ou d'en médire. Il annonçait surtout qu'il aurait soin de se prémunir contre la malignité « qui risque de séduire par un faux air d'indépendance ». On ne veut pas qu'il ait tenu sa promesse, et la principale raison qu'on en donne, c'est que la passion qui l'anime ne lui permet pas d'être impartial. S'il s'agit de cette passion d'honnête homme qui enflamme tous ses récits, qui l'empêche de dissimuler sa pitié pour les victimes et sa haine pour les bourreaux, je ne

veux pas l'en défendre. Son devoir d'historien ne lui commandait pas de raconter froidement ce qu'il regardait comme des folies ou des crimes. Quant à la passion politique qu'on accuse d'avoir troublé son jugement, on peut, je crois, affirmer qu'elle est absente de ses ouvrages...

« Quand on veut le connaître, le juger, il convient de dégager de ces indécisions et de ces contradictions d'un moment sa physionomie véritable, et il ne me semble pas qu'il soit difficile d'y arriver si on lit ses ouvrages sans complaisance et sans prétention. L'idée que cette lecture donne de lui n'est pas celle qu'on en a d'ordinaire, et l'on est d'abord frappé des erreurs de tout genre qui se sont répandues, on ne sait comment, sur son caractère et ses opinions. On le prend pour un républicain convaincu ; il s'est toujours donné pour un partisan résigné de l'Empire. Il passe pour un ardent révolutionnaire; nous venons de voir que c'était quelquefois le plus timide des conservateurs. Les gens qui ne l'aiment pas l'appellent un pamphlétaire ; jamais nom ne fut plus mal appliqué. Ses *Histoires* et ses *Annales* ne ressemblaient en rien à ces livres éphémères, destinés à flatter la passion du moment et à disparaître avec elle ; ce n'étaient

pas de ces écrits anonymes et désavoués qui se glissent furtivement dans le monde et tirent leur intérêt de leur mystère. Ils se sont produits sans gêne au grand jour ; attendus avec impatience, publiés avec éclat, ils furent accueillis sans contestation et regardés, dès leur apparition comme des chefs-d'œuvre. Loin qu'ils aient nui à sa faveur, on peut être assuré qu'ils l'ont affermie, et que parmi ses lecteurs les plus assidus et ses admirateurs les plus vifs, on comptait l'empereur et son entourage. On se le représente volontiers comme une sorte de conspirateur « qui s'est chargé de la vengeance des peuples », qui vit seul et dans l'ombre, épiant le tyran qu'il doit livrer à la haine de la postérité. C'est une grande erreur ; il a vécu au contraire dans les charges publiques, remplissant les plus hautes fonctions de l'État et servant fidèlement ses maîtres, même les plus méchants. Il avait pris sans doute pour lui ce conseil qu'il met dans la bouche d'un des personnages de son histoire : « Il faut souhaiter les bons princes et se résigner à servir les mauvais. » Il fut préteur sous Domitien, et nous ne voyons pas qu'il ait senti le besoin d'attirer sur lui la colère de l'empereur par des hardiesses inutiles. Il fit

partie de ce Sénat timide que le « Néron chauve » associait à ses cruautés. Il était parmi ceux dont on observait la pâleur et dont on comptait les soupirs quand on amenait devant eux quelque victime importante. Il a vu traîner Helvidius en prison, il a été le juge de Sénécion et de Rusticus. Assurément, il a dû souffrir beaucoup à ces horribles spectacles, mais enfin il les supporta ; et puisqu'il a survécu à Domitien et qu'il a continué d'être en faveur, il faut bien admettre qu'il s'est résigné à faire comme les autres, et qu'il ne lui a pas refusé ces hommages sans lesquels on ne conservait alors ni sa position ni sa vie...

« Tacite, quand il écrivit la *Vie d'Agricola*, avait un dessein tout politique, et la mémoire d'Agricola fut surtout une occasion pour lui d'exposer ses sentiments. Il était arrivé à la mort de Domitien, ce qui se produit d'ordinaire dans les réactions violentes. On fêtait les victimes du régime déchu ; parmi ceux qui se vantaient de l'avoir toujours détesté, il est probable qu'on faisait des catégories : il y avait les ennemis de la veille et ceux de l'avant-veille, qui se disputaient âprement la faveur publique ; mais les uns et les autres s'accordaient à poursuivre

d'injures et de menaces tous ceux qui avaient servi le tyran. Tacite trouvait qu'on allait trop loin ; il lui semblait qu'on était injuste pour les gens qui, dans ces temps dangereux, avaient tâché de résoudre le plus honnêtement possible le difficile problème de vivre, et il ne croyait pas qu'on dût les appeler des lâches, parce qu'ils se résignaient à souffrir les maux qu'ils ne pouvaient pas empêcher. Agricola, dont il fait l'éloge, n'était pas seulement son beau-père, mais un héros selon son cœur, patient, modéré, ennemi des provocations et des forfanteries, « qui savait condescendre à propos et mêler l'utile à l'honnête », qui ne courait pas au-devant des dangers, et ne s'exposait pas aux colères du maître quand on pouvait les éviter. Cet homme si actif, si résolu devant l'ennemi, se taisait et se cachait à Rome quand les circonstances le demandaient. Il se prêta plus d'une fois de bonne grâce aux exigences de Domitien ; à son retour de Bretagne, il consentit à le remercier d'une injustice qu'il en avait reçue, pour ne pas l'irriter davantage, et il lui laissa en mourant une partie de sa fortune, comme à son meilleur ami, de peur qu'il n'eût la tentation de la prendre tout entière. Tacite

l'approuve sans réserve, et il combat par son exemple les partisans des oppositions radicales et des résistances aventureuses. « Que tous les exagérés, dit-il avec une vivacité qui sent la contradiction et la lutte, que les admirateurs de tout ce qui brave le pouvoir apprennent que, même sous de mauvais princes, il peut y avoir de grands hommes, et que la modération et l'obéissance, si le talent et la vigueur les accompagnent, méritent autant de gloire que cette témérité qui se précipite au hasard, sans profit pour la République, et court après l'honneur d'une mort qui fasse du bruit. » Impossible d'être plus éloigné des sentiments d'un révolutionnaire...

« Tacite a plus d'une fois exposé ses opinions politiques en insistant plutôt sur ses haines que sur ses préférences. Il ne paraît pas d'abord avoir beaucoup de penchant pour le gouvernement populaire. « Le peuple est trop inconstant, il ne sait ce qu'il veut ; il désire et redoute à la fois les révolutions. » Nous ne voyons pas non plus qu'il soit très partisan des régimes aristocratiques : « La domination du petit nombre, dit-il, ressemble au despotisme des rois. » Même ce gouvernement tempéré et parlementaire

formé du mélange des autres, qui était l'idéal de Polybe et de Cicéron, ne le satisfait pas tout à fait : « Il est plus facile à louer qu'à établir, et fût-il établi, il ne saurait durer. » Enfin, il ne partage pas l'enthousiasme naïf que ses contemporains éprouvent pour l'ancienne République ; l'étude de l'histoire lui a enseigné que cet âge d'or fut trop souvent un temps d'agitations et de violences. « Depuis les Douze Tables, on n'a plus fait de lois justes ; avec la conquête du monde commence l'époque des convoitises inassouvies et des ambitions sans frein. Alors s'allumèrent les premières discordes du peuple et du Sénat. Ce furent tantôt des tribuns factieux, tantôt des Consuls trop absolus. La Ville et le Forum servirent de théâtre aux essais de la guerre civile. » Ces tableaux du passé ne sont certes pas d'un homme qui le regrette beaucoup et veuille y revenir. Reste le gouvernement d'un seul ; c'est celui sous lequel les Romains vivent depuis un siècle ; Tacite l'accepte et s'y soumet. Ce qui l'aide à l'accepter, c'est qu'il ne le regarde pas comme un de ces régimes d'accident auxquels le hasard d'une bataille perdue condamne un peuple ; il lui paraît une conséquence inévitable des événements et la suite

naturelle des fautes commises par tous les partis. Rome ne pouvait pas s'y soustraire; il le reconnaît au début des *Histoires*...

« Quand on dit que Tacite était partisan de l'Empire, on ne veut pas prétendre que ce fut un de ces défenseurs fougueux et intempérants du césarisme qui traitaient d'ennemis publics tous ceux qui ne partageaient pas leur enthousiasme. Ses dispositions étaient plutôt celles des gens qui, ayant traversé beaucoup d'essais infructueux et de résolutions inutiles, ne croient plus guère aux gouvernements parfaits et sont décidés à se contenter des médiocres. L'étude de l'histoire et l'expérience de la vie l'empêchent d'être confiant et crédule ; il conserve peu d'illusions sur les divers régimes politiques, même sur celui qu'il préfère ; mais enfin il y en a un qu'il met au-dessus des autres, qu'il croit mieux approprié à son temps, auquel il fait profession de se rallier, et c'est le gouvernement des Césars... Il faut avouer pourtant qu'on trouve aussi chez lui des appréciations et des jugements qui ne semblent pas s'accorder tout à fait avec ces principes, et que ce sujet résigné de l'empire en peut paraître par moments un ennemi déguisé. Ces inconséquences lui viennent de

son entourage, dont il a subi les préjugés plus qu'il ne le voulait. On n'est pas seul d'ordinaire à disposer de soi dans la vie ; on appartient aussi à son temps, à ses amis, à ses relations. L'esprit le plus ferme, et qui fait le plus d'efforts pour rester lui-même, se laisse entamer par les autres quand il a des rapports fréquents avec eux, et il peut se faire que ce qu'il reçoit d'eux contredise ce qu'il tire de lui. C'est un malheur auquel Tacite n'a pas échappé. Quoique de noblesse récente, il a vécu dans le meilleur monde de Rome. Il a fréquenté ces sociétés railleuses où l'on était en général si disposé à traiter sévèrement le maître, où il ne manquait pas de gens qui semblaient décidés à n'être contents de rien et qui cherchaient partout quelque raison de se plaindre. Assurément, Tacite n'approuve pas cette opposition taquine et implacable. Il l'accuse de crédulité ou de mensonge, il la montre se réjouissant des malheurs publics et résignée à risquer la ruine de l'empire pour le délivrer de l'empereur ; et cependant, il n'a pas su toujours résister à son influence...

« On ne trouve pas toujours chez lui cette hauteur de pensée, cette générosité d'âme qui éle-

vait Sénèque au-dessus des opinions du vulgaire et l'a mis tant de fois sur le chemin de l'avenir. Le sang des gladiateurs, que Drusus voit couler avec tant de plaisir, n'est pour Tacite qu'un sang vil... *vili sanguine ;* quand Tibère déporte en Sardaigne quatre mille affranchis destinés à y mourir de la fièvre, Tacite paraît être de l'avis de ceux qui trouvent que la perte est légère, *vile damnum.* Au lieu d'être attendri, lorsque Néron brûle les chrétiens comme des flambeaux pour éclairer les fêtes, il dit qu'après tout ils étaient coupables et qu'ils méritaient les derniers supplices, *adversus sontes et novissima meritos.* C'est ce que pensaient les conservateurs du Sénat. Tacite ne fait ici que reproduire leurs sentiments. Est-ce une raison suffisante pour voir en lui un partisan forcené du parti aristocratique, qui n'écrit que sous son inspiration et pour servir ses rancunes? Il lui appartenait sans doute, et l'on vient de voir qu'il en partage souvent les préjugés. Mais il lui arrive aussi d'y résister et de les combattre. On faisait profession, dans les sociétés du grand monde, de n'admirer que le passé; Tacite trouve quelquefois que le présent vaut mieux et il ose le dire. On s'y piquait d'ordinaire d'un patriotisme étroit

et exclusif, qui bornait ses admirations aux héros de l'ancienne Rome ; Tacite se permet d'admirer les grands hommes étrangers, même ceux qui ont arrêté et balancé la fortune romaine ; il trouve de nobles paroles pour louer Arminius et Caractacus. Il aime, sans doute, les grands noms bien portés, mais s'il est heureux de voir les petits-fils des hommes illustres soutenir la gloire de leurs aïeux, il ne se croit pas obligé de dissimuler leurs fautes quand ils en commettent. Il nous montre « les plus grands personnages et qui portent les noms les plus respectés, s'abaissant, sur l'ordre de Tibère, aux plus honteuses délations ». Est-ce là le langage d'un homme qui s'est livré tout à fait au parti de l'aristocratie, et que ses préférences politiques empêchent de connaître ou de dire la vérité ? Voit-on qu'il se soit mis en peine de l'honneur de ces nobles familles auxquelles on le dit si inféodé ? A-t-il au moins cherché à donner à ces grands seigneurs, pendant ces épreuves terribles, une attitude qui leur conservât l'estime publique ? Il les représente au contraire humbles et tremblants, luttant de flatteries, résignés à toutes les bassesses pour sauver leurs jours, et l'on peut dire que ce qui ressort

le mieux de ses ouvrages, ce qu'il dépeint avec le plus d'énergie, ce qui lui cause le plus de dégoût ou de colère, après la cruauté des Césars, c'est la servilité du Sénat... »

III. — LA VÉRACITÉ DE TACITE

Enfin, dans son admirable étude sur *Tacite* parue en 1903, Gaston Boissier remarque que c'est dans les œuvres de Voltaire qu'on trouve pour la première fois des doutes sur la véracité de Tacite. Voltaire l'appelle « un fanatique pétillant d'esprit ». Il se livre à un véritable paradoxe quand il dit des violences impériales : « Ce qui répugne au cours ordinaire de la nature ne doit pas être cru. » Il suppose des exagérations et accuse Tacite et ses imitateurs de rendre des jugements erronés. « Dès qu'un empereur romain a été assassiné par les gardes prétoriennes, les corbeaux de la littérature, dit-il, fondent sur le cadavre de leur réputation. » Il ne peut croire à tant d'horreurs, car elles font trop de honte à la nature. L'avocat Linguet, cet aventurier de lettres, suivit Voltaire dans son réquisitoire contre Tacite. Après avoir malmené Montesquieu et Cicé-

ron, il secoua terriblement l'auteur des *Histoires* et des *Annales* dans son livre de l'*Histoire des Révolutions de l'Empire romain*. Il y mit une malveillance et une partialité peu ordinaires. Il fit de l'historien latin un esprit chagrin et dénigreur, en même temps qu'une âme compatissante et servile. Il défendait Tibère qui n'aurait pas attendu l'âge de soixante-huit ans pour se livrer aux plus honteuses débauches. Il ne croyait pas aux amours séniles de ce tyran, pas plus qu'à ses cruautés. Il n'admettait pas que Tibère ait fait vider les prisons en égorgeant ceux qui s'y trouvaient et déclarait que la méchanceté humaine ne pouvait aller jusque-là. « Le malheureux ! s'écrie Gaston Boissier. Quelques années plus tard, il devait assister aux massacres de Septembre et périr lui-même sur l'échafaud ! » Linguet ne fut pas écouté comme il l'aurait désiré. On le traitait de paradoxal. Grimm se moquait de lui et Mirabeau l'appelait l'avocat de Néron.

« C'est, ajoute Boissier, quelques années plus tard que les attaques contre Tacite prirent plus d'importance, quand la politique s'en mêla. Napoléon, qui se regardait comme l'héritier des Césars, ne lui pardonna pas d'avoir mal parlé

des Empereurs et l'appela un détracteur de l'humanité.

« La lutte recommença de plus belle sous le second Empire. Pendant quinze ans, l'histoire romaine fut un champ de bataille, où l'on se jetait les empereurs à la tête. Cette fois, le combat fut plus sérieux. Ceux qui, chez nous, par affection pour l'Empire restauré, voulurent affaiblir l'autorité de Tacite, allèrent se fournir d'armes en Allemagne. A ce moment (1852) l'Allemagne était très mal disposée pour lui et il faut reconnaître que les arguments dont elle usait pour le combattre, valaient bien mieux que ceux dont Voltaire et Linguet s'étaient contentés. »

On s'efforçait de mettre Tacite en contradiction avec lui-même et les historiens de son temps, en cherchant contre lui des témoignages inquiétants dans son caractère, ses principes et ses relations ; on essayait de réhabiliter les princes qu'il avait condamnés et surtout Tibère, et on allait sur ce point à l'extrême en s'appuyant sur Velleius Paterculus, le flatteur le plus effronté de ce prince. Boissier examina ces critiques et ces attaques. Il conclut avec Pline le Jeune que les ouvrages de Tacite seraient immortels et il

constata que ses contemporains les avaient accueillis avec faveur. Il conclut aussi à sa véracité ; s'il le trouve pessimiste, c'est qu'il a été rendu tel par le spectacle des horreurs et des infamies dont sa jeunesse a été le témoin attristé. Les sujets historiques qu'il avait résolu de traiter n'étaient pas de nature à le réconcilier avec l'humanité. Rien, en effet, n'est plus lugubre que les Annales des Césars « quelque effort qu'on ait fait de nos jours pour atténuer leurs crimes ». Le pessimisme de Tacite lui a servi à l'empêcher de se laisser prendre aux apparences et lui a fait voir les choses sous leur véritable jour. Il a vu les maux intérieurs dont l'Italie souffrait et il n'a pas hésité à les décrire, en faisant tous ses efforts pour être impartial et juste. S'il s'est laissé aller parfois à des jugements très sévères contre les juifs et surtout contre les chrétiens, il y a été entraîné par les préjugés de son temps et par ses opinions politiques. Mais ses jugements sur les Césars ne lui ont été dictés ni par les rancunes des coteries ni par des prétentions personnelles. Il a obéi au sentiment qui lui faisait définir ainsi l'Histoire : « Elle nous apprend à distinguer ce qui est honnête ou criminel, ce qui

peut servir et ce qui peut nuire. Elle est l'école du plus grand nombre. » Il écrit encore plus en moraliste qu'en pratique et s'il a été sévère et parfois implacable, c'est qu'il croyait que sa sévérité était utile pour préserver Rome et ses concitoyens de nouvelles atrocités et de nouveaux malheurs. « C'est ainsi qu'il a tracé des images qu'on n'oublie plus quand une fois on les a regardées. » Gaston Boissier ajoute avec raison : « C'est surtout aux mauvais jours de la Révolution française qu'on s'est souvenu de lui et que les tableaux qu'il a tracés sont devenus vivants. » Jusque-là on lisait de préférence Plutarque et Tite-Live et l'on voulait ramener la société frivole de Louis XV aux vertus des vieilles républiques. « Mais il fallut bien vite renoncer à ces idylles et quitter la Rome de Fabricius et de Caton pour celle des Césars. »

Mme Roland s'était prise de passion pour Tacite et le savait par cœur. Camille Desmoulins s'en était pénétré et le *Vieux Cordelier*, son journal si vibrant et si audacieux, en est issu. Le septième numéro, le dernier qui citait Tibère et Néron, irrita les Jacobins au point que la mort du courageux pamphlétaire fut décidée. « Ce jour-là, dit Gaston Boissier, Tacite, seize siècles

après sa mort, se trouve réaliser l'idée qu'il nous donne de l'Histoire, quand il l'associe à la morale et veut en faire, suivant ses expressions, *la conscience de l'humanité*[1]. »

1. Voltaire, comme l'a remarqué Boissier, a été d'une indulgence extrême pour les Empereurs romains. C'est ainsi qu'il ne s'indigne pas trop des violences de Néron contre ceux qu'il appelle ironiquement « des demi-juifs et des demi-chrétiens ». (H. W.)

XII

CATALOGUE DES LIVRES DE LA BIBLIOTHÈQUE DE FEU M. MIRABEAU L'AINÉ

DÉPUTÉ ET EX-PRÉSIDENT DE L'ASSEMBLÉE NATIONALE CONSTITUANTE[1]

PRÉFACE

« ...C'est à l'époque de la vente des livres de son père que Mirabeau conçut le désir de se former une bibliothèque. Une âme aussi ardente que la sienne ne voulait rien faiblement, et sa bibliothèque, osons le dire, augmenta le nombre de ses passions. Bientôt on le vit mettre à contribution les magasins de librairie et les plus beaux cabinets de la capitale; l'étranger même ne fut point exempt de ses recherches; son ardeur était inconcevable. Emporté souvent par cette impatience qui lui était naturelle, peut-être ne fut-il pas toujours le maître de laisser agir la justesse et la sincérité de son goût dans

1. Paris, Rozet, 1791, in-8°.

le choix de ses acquisitions ; mais un examen réfléchi tendait sans cesse à des réformes, et à ne laisser dans son cabinet que ce qui méritait vraiment d'y avoir place ou paraissait absolument utile.

« Enfin, à sa collection, déjà considérable, il joignit celle de M. de Buffon, qu'il acheta tout entière. Une pareille acquisition pour Mirabeau lui paraissait inappréciable ; transporté d'admiration au sein de cette nouvelle bibliothèque, qu'il avait placée seule, par une sorte de respect religieux, dans une des principales pièces de sa maison, il croyait, en la considérant, voir le savant qui l'avait possédée, et la flamme dont brûlait son propre génie semblait s'identifier avec celle du grand homme qui lui paraissait encore revivre dans ce sanctuaire. Tous les genres de littérature étaient du ressort de ce génie supérieur et devaient entrer dans la composition de sa bibliothèque ; mais il en était un surtout, dont aucun amateur, ni bibliomane ne s'était encore occupé, et auquel il voulait donner un soin tout particulier : c'était la littérature orientale. Loin d'être satisfait du peu de monuments qui existent en notre langue de ce génie original, il voulait augmenter par d'excellentes

traductions, nos richesses littéraires, de tout ce qu'une source aussi féconde peut fournir de meilleur et d'intéressant ; on ne sera donc pas surpris de trouver dans ce catalogue plusieurs livres de ce genre qui n'étaient que les bases d'une collection, aussi neuve que précieuse, qu'il méditait.

« Au milieu de cette mémorable Révolution qui a changé la face de l'empire français, et dans laquelle il a rempli le premier rôle, enveloppé du tourbillon des grandes affaires que ses talents lui rendaient difficiles, Mirabeau ne cessait de travailler à la confection de sa chère bibliothèque. Doué d'une mémoire prodigieuse, il suffisait qu'on lui indiquât la date d'un livre et ce qui constatait son excellence et sa rareté, pour s'en souvenir longtemps après, et mettre l'indication à profit. Souvent il interrompait la lecture ou la composition d'un ouvrage pour parcourir un catalogue nouveau et pour marquer lui-même les articles qui lui convenaient. L'acquisition d'un beau livre lui causait des transports de joie inexprimables ; il l'examinait, l'admirait et voulait que chacun partageât avec lui le même enthousiasme. De quelle surprise n'aurait-on pas été, si l'on eût su que

c'était là le même homme qui du haut de la tribune faisait trembler les despotes et les factieux ?

« A l'ardeur d'acquérir, Mirabeau joignait le soin le plus constant pour la parfaite condition de ses livres ; la plupart sont reliés en maroquin, et il portait l'attention jusqu'à les faire collationner. Mais ce n'était pas le simple bibliomane qu'on voyait dans sa personne : l'homme de goût, le savant, le politique, l'historien, le philosophe s'y montraient à la fois, et ses ouvrages particuliers en sont une preuve convaincante. Nous ne parlerons pas de ses talents oratoires : les sublimes discours qu'il a prononcés à la face de la Nation, indiquent assez sa supériorité en ce genre. Et nous ne voulons crayonner que le bibliographe, le véritable amateur, et nous osons dire que peu de personnes l'étaient autant que lui, du moins avec d'aussi grandes vues. Si quelque littérateur, quelque ami lui donnait des notes particulières sur un ouvrage, il les faisait copier scrupuleusement : en un mot, il ne négligeait rien de ce qui pouvait être relatif à son projet favori. Une fois sa bibliothèque formée à son gré, elle devait être ouverte à tous les savants, aux amateurs, et la

facilité de l'accès l'aurait, pour ainsi dire, rendue une nouvelle propriété nationale.

Mirabeau enfin avait conçu un plan si vaste, qu'il voulait encore que le catalogue de sa bibliothèque fût tout ensemble un ouvrage de littérature et un manuel bibliographique; plusieurs gens de lettres devaient y travailler, chacun dans le genre qui l'aurait concerné; pour lui, son partage était de guider et d'établir une espèce d'harmonie entre les différents collaborateurs. Déjà même il s'occupait des préparatifs nécessaires à cette entreprise. Tout ce que le luxe typographique peut avoir de superbe aurait été employé; les titres et les extraits des livres devaient être imprimés avec les caractères originaux de chaque langue; les notes, les observations historiques ou critiques y auraient été nombreuses, et cette âme sublime et sans cesse agissante ajoutait un nouveau titre à sa gloire par l'élévation d'un monument littéraire, dont l'excellence et l'utilité auraient excité une admiration universelle dans l'empire des Lettres.

Qu'il est triste de ne rappeler de tels projets que pour renouveler nos regrets et ceux du public sur la perte de ce grand homme! Ce sont

encore de nouvelles larmes à répandre sur sa tombe : mais s'il se trouvait quelque autre génie capable de réaliser ces établissements laissés sans exécution, y aurait-il un plus digne hommage, un plus juste tribut à payer à sa mémoire?... »

EXTRAIT DU CATALOGUE DES LIVRES DE LA BIBLIOTHÈQUE DE MIRABEAU L'AINÉ

—

HISTOIRE

§ 2. — *Histoire romaine* (p. 320).

Taciti (*C. C.*) *Opera* ex J. Lipsii éditione Lugd. Bat. Elzevir-1640, 2 vol. in-12.

Ejusdem Taciti opera, ex recensione, J.-F. Gronovii, Amstel. Elzévir 1673, 2 vol. in-8°.

Ejusdem Taciti opera ex recensione, Th. Rickii. — Lugd. 1687, 2 vol. in-8°.

Ejusdem Taciti opera ex recensione, J.-N. Lallemand. — Parisiis. 1760, 3 vol. in-12.

Ejusdem Taciti opera ex recognitione, G. Brotier. — Parisiis. 1771, 4 vol. in-4°.

Ejusdem Taciti opera juxta editionem, G. Brotier. — Eyres. 1781, 2 vol. in-8°.

De Moribus Germanorum et de vita Agricolæ

ex editione, G. Brotier. — Londini, 1788, in-8°.

Œuvres de Tacite, traduites en français par Amelot de la Houssaye. — Amsterdam. 1731, in-12.

Œuvres de Tacite en latin et en français, par le P. Dotteville. — Paris. 1772, 2 vol. in-12.

Annales de Tacite en latin et en français par le même. — Paris, 1774, 2 vol in-12.

Traduction de quelques ouvrages de Tacite, par l'abbé de la Bletterie. — Paris. 1755, 2 vol. in-12.

Opere di Cornelio Tacite, tradotte de Bernardo Devonzali. — Paris. 1760, 2 vol. in-12.

The works of Tacitus, by Gordon. — Dublin. 1728, 4 vol. in-8°.

Discours historiques, critiques et politiques sur Tacite, trad. de l'anglais de Th. Gordon. — Amsterdam. 1751, 3 vol. in-12.

N. B. — A propos de la découverte d'une lettre assez banale de Mirabeau à Boucher, premier secrétaire de Le Noir. M. Mario Schiff, dans le *Mercure de France* du 1er novembre 1913, dresse un violent réquisitoire contre Mirabeau et lui reproche de n'avoir qu'une culture faite « de bric et de broc ». C'est là un jugement sommaire et peu motivé. (H. W.)

XIII

EXTRAIT DE LA *VIE DE ROLLIN*

L'auteur de la *Vie de Rollin*, vie qui se trouve en tête de la nouvelle édition du Traité des Études (1801), ne trouve pas qu'il faille tout admirer dans la *Vie d'Agricola*. « Si l'ordonnance est irréprochable, dit-il, on pourrait trouver quelques défauts de convenance entre les parties qui composent l'ouvrage. » L'auteur critique l'étendue trop vaste du tableau de la Grande-Bretagne et les discours qui manquent de vraisemblance. Mais il admire la noble austérité du style et des images, la sévérité de l'exorde qui s'attendrit ensuite à l'image d'un homme de bien, l'amour de la vertu, l'indignation contre le vice, le respect des devoirs domestiques, toutes choses qui placent cet ouvrage parmi les plus précieux de l'antiquité.

— L'inspecteur général de l'instruction publique Rendu, qui a traduit *Agricola* en 1808,

fait remarquer que le hardi Tacite adopta pour règle de sa conduite la soumission paisible d'Agricola, se confondit dans la foule et craignit de hâter une disgrâce qui aurait perdu le gendre et le beau-père, le panégyriste et le héros.

XIV

DE LA VÉRITÉ EN HISTOIRE[1]

« La vérité n'est pas facile à connaître ; la vérité n'est pas facile à dire... » Si cet axiome, presque banal, est peu contestable dans le cours ordinaire des choses, qu'est-il donc en histoire ?... Là, il est plus incontestable encore, car, pour ne pas chercher ou pour ne pas dire la vérité, on trouve bien des raisons, trop souvent spécieuses. Aussi, comprend-on que Joseph de Maistre se soit écrié un jour avec amertume : « Quand donc l'histoire cessera-t-elle d'être une vaste conjuration contre la vérité ?... »

L'étymologie du mot « histoire » se trouve dans la langue grecque. Ἱστορία signifie « inves-

1. Discours prononcé le 29 avril 1895 à la séance annuelle de la Société des Etudes historiques, par Henri Welschinger, président de la Société.

tigation, recherche, information. » Ἱστωρ, d'où est venu le mot historien, signifie « celui qui cherche, qui instruit : le témoin ». Donc, raconter fidèlement les événements que l'on a connus ou étudiés, c'est faire de l'histoire, c'est rendre hommage à la vérité. Il ne faut pas confondre « les histoires avec l'Histoire », a dit La Bruyère. Les unes sont de l'invention, l'autre doit être la réalité. Et pour en donner une juste définition, il faut prendre celle du bon Rollin, trop négligé aujourd'hui : « C'est le témoin fidèle de la vérité. » Il faut retenir encore celle de M. Thiers qui a écrit sur la mission de l'Histoire quelques pages admirables : « L'histoire ne dit pas : je suis la fiction. Elle dit : Je suis la vérité. »

Il importe donc que l'historien recherche avant tout la vérité et lui donne la première place en ses récits. Mais en admettant qu'il veuille dire franchement tout ce qu'il sait, il peut — objectera-t-on — s'exposer à produire des choses déplaisantes pour ceux-ci, douloureuses pour ceux-là. A cette objection on répondra avec Montaigne : « Ce n'est pas aimer la vérité que de ne l'aimer que flatteuse et agréable. Il faut l'aimer âpre et dure, affli-

geante et sévère. Il faut en aimer les épines et les blessures. »

Ce n'est pas tout pour l'historien que d'aimer et de vouloir dire la vérité. Il faut encore qu'il trouve dans la publicité à donner à ses écrits des facilités encourageantes. Le plus souvent ce sera le contraire qu'il obtiendra. On le priera de ménager telles ou telles susceptibilités, d'adoucir tels passages, d'en supprimer tels ou tels autres ou d'attendre que l'homme sur lequel il a porté son jugement, ait passé de vie à trépas. A cet égard les difficultés sont grandes et quelquefois invincibles. Il faut ou accepter des accommodements ou se taire tout à fait. Que de choses curieuses il y aurait à dire sur ce sujet !

Un homme qui a menti durant toute sa vie, et même après sa mort, si nous nous rappelons ses *Mémoires*, — on a deviné M. de Talleyrand — a dit un jour : « La parole a été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée. » Il empruntait, sans en indiquer la source, cette définition ironique à Voltaire, qui dans le dialogue du *Chapon et de la Poularde*, fait dire au chapon, à propos des hommes : « Ils ne se servent de la pensée que pour autoriser leurs injustices et n'emploient la parole que pour déguiser leurs

pensées. » Le poète Young avait exprimé le même sentiment en ces termes :

Where nature's end of language is declined
And mere only talk to conceal their mind.

Chez eux, le langage de la nature est détourné de sa fin, et ils parlent seulement pour cacher leur pensée.

On voit que Young, Voltaire et Talleyrand ont voulu montrer spirituellement qu'on peut négliger la vérité. Celle-ci a laissé dire. Les hommes d'esprit, avec ou sans scrupules, passent. La vérité reste.

Il est certain qu'il serait souvent plus commode de ne pas dire ce qui est et d'arranger les choses pour son avantage particulier, comme pour celui des intéressés, car

Un discours trop sincère aisément nous outrage.

Et pourtant, si l'on veut que le livre, auquel on donnera son nom, ait quelque valeur et quelque durée, il faut ne pas craindre de combattre l'erreur, d'écarter la fausseté, quels que soient les désagréments ou les périls qui pourront en résulter, quelles que soient la surprise et les protestations qu'on pourra susciter en allant de bonne foi contre l'opinion reçue, en secouant vigoureusement les oreillers de ceux qui

s'y sont enfoncés pour passer d'agréables nuits.

Mais comment exprimer cette vérité?... Je l'ai déjà dit : sans crainte et en toute franchise, sans détours quelconques. Des précautions peut-être sont nécessaires, car il ne faut point, comme Alceste, se déclarer l'ennemi du genre humain, mais des précautions sincères qui ne sentent point une savante habileté.

Maintenant, sur quoi faut-il se fonder pour combattre et confondre l'erreur? Tout d'abord sur les textes, c'est-à-dire sur les documents eux-mêmes qui sont les appuis, les armes indispensables. Il faut s'assurer de leur authenticité, les examiner en conscience, admettre ceux-ci, rejeter ceux-là, faire jaillir la vérité qu'ils renferment, sans imiter ces écrivains qui, usurpant le nom d'historiens, ne se préoccupent point des sources, vont puiser je ne sais où, s'écartent dédaigneusement de tout ce qui pourrait augmenter leur mince savoir, donnent à des riens une importance outrée, ne contrôlent pas, ne discutent pas et ménagent tout le monde. Ce sont les mêmes qui diraient avec les ennemis de Boileau :

..... Pourquoi faut-il qu'il nomme?
Attaquer Chapelain... Ah! c'est un si brave homme!

Ces gens-là, il faut les tancer d'importance et les faire rentrer dans l'ombre d'où ils n'auraient jamais dû sortir.

Le savant P. de Smedt, l'illustre bollandiste, dit excellemment dans sa *Critique historique*, un bel ouvrage dont j'ai été heureux de m'inspirer plusieurs fois dans ce discours :

« Les textes sont pour l'histoire ce que les observations et les expériences sont pour la science de la nature. »

Quels sont ces textes? Les originaux. S'il s'agit d'un procès : les pièces de l'instruction, l'enquête, les dépositions des témoins, les interrogatoires, le jugement. A titre de complément, on peut y ajouter les commentaires soulevés dans la presse et dans l'opinion, les écrits des hommes compétents, etc... — S'il s'agit de la vie d'un personnage, il faut tâcher d'obtenir et de voir ses papiers, en les soumettant à un contrôle minutieux et en distinguant le vrai du faux; puis les livres qui ont parlé de lui, en faisant naturellement une sélection, en se rendant un compte exact de la valeur précise de tel ou tel auteur et du crédit dont il jouit. Puis, il convient d'avoir recours aux témoignages écrits ou parlés des contemporains. Si quelque maître, si quelque

historien éminent a déjà touché au sujet qu'on veut examiner à nouveau, il faut le lire avec attention, car il faut être prudent et se montrer indépendant, comme le veut Horace :

Nullius addictus jurare in verba magistri.

Que de fois, au cours de mes recherches personnelles, ai-je pu constater que bien des écrivains avaient reproduit telle ou telle affirmation erronée, parce que l'auteur, auquel ils l'avaient empruntée, était une autorité. Prenons un exemple illustre. Faudrait-il, parce que Michelet a vanté « le patriotisme fanatique, très réel et très impartial du tribunal révolutionnaire[1] », l'opposant aux anciens tribunaux « plus choquants, a-t-il dit, par la légèreté aristocratique des juges et par l'atrocité des peines[2] », admettre cette conclusion et absoudre un tribunal qui, au mépris de toute justice, a condamné les plus nobles et les plus innocentes victimes?... Non. Il faut naturellement respecter les maîtres, en histoire comme en toute science, mais en les respectant, il faut se faire une opinion personnelle fondée sur la réflexion, se procurer des

1. *Histoire de la Révolution française*, t. V.
2. *Ibid.*, t. VII.

éclaircissements et des preuves, s'ouvrir soi-même la route et employer pour cela les outils nécessaires. Il faut, après les études des textes, avoir recours aux sciences que l'on a appelées auxiliaires, à l'archéologie et à ses dérivés, comme l'iconographie ; à la lecture des chartes, à la chronologie, etc... C'est en s'armant ainsi qu'on saura ce que l'on affirme, que l'on fera une tâche sérieuse, qu'on bâtira sur du granit. C'est en méditant les preuves recueillies, en pensant par soi-même qu'on sera indépendant et libre. Cette méthode exige un labeur peu ordinaire, un sentiment profond de l'observation, une passion de la recherche et de la découverte, souvent au prix de très grandes fatigues ; mais elle a l'avantage de mettre en œuvre nos meilleures facultés ; elle fait appel à nos sentiments d'équité et de droiture ; elle nous offre occasion précieuse de rendre — ce qui est bien rare en ce monde — la justice.

*
* *

J'ai dit qu'il fallait réunir sur les faits qu'on se propose d'examiner, le plus de témoignages que l'on pourra, témoignages provenant surtout

de personnes qui ont vu, qui ont entendu elles-mêmes et qui ont l'autorité et la compétence requises. Cela ne dispensera point de contrôler minutieusement chacun de ces témoignages, car tel ou tel a pu, tout en voyant les choses de très près, se tromper de bonne foi, faire quelque confusion, se livrer à une appréciation inexacte. Maintenant, s'il s'agit de traductions, il faut les confronter avec le texte ; au besoin, traduire soi-même. Quant aux *Mémoires* qui abondent aujourd'hui, ce sont des documents qu'il convient d'utiliser avec précaution ; j'en ai fait souvent l'expérience. Voici un exemple pris entre plusieurs. J'ai eu l'occasion de contrôler sur un point les *Mémoires du général Marbot* qui ont été lus par tout le monde et qu'on a tant de fois cités.

Il s'agissait de la conspiration de 1801 dirigée secrètement par Bernadotte et qui fut découverte à Rennes. D'après Marbot, l'affaire fut connue un jour à 11 heures 1/2 et réprimée à midi. C'était un prodige de la police consulaire ! Eh bien, je me suis fait remettre aux Archives nationales le dossier Pinoteau — c'est le nom du colonel qui était le directeur apparent des conjurés. Or, la conjuration nécessita, pour être

suspendue, plusieurs jours et pour être entièrement étouffée, plusieurs mois. Ce que ne dit pas Marbot, c'est que le préfet Mounier lutta longuement contre la férocité de Fouché et arracha à une mort certaine plusieurs malheureux qui avaient été mêlés à des machinations dont ils ne soupçonnaient pas la gravité !

Il y a un autre document à sensation que certains emploient avec empressement, avec avidité, ce sont les notes et les rapports de police. Ces pièces-là, il faut s'en défier comme de la peste. Rien, en effet, n'est plus inventif qu'un agent secret. J'ai parcouru des centaines de ces rapports et j'ai constaté que l'imagination de certains policiers dépassait celle de Ponson du Terrail, d'Ohnet, de Gaboriau et de Fortuné Du Boisgobey. Des historiens ont eu tort d'y ajouter une foi crédule. Cela leur a nui.

Et les pièces diplomatiques ?... Comme il faut y faire la part du mensonge officiel qui, aux yeux des gens de la carrière, n'est qu'une habileté élégante ! Comme il faut démêler le vrai sens de certains mots qui déguisent ou métamorphosent les hommes et leurs actes ! Prenons quelques exemples empruntés à la langue d'hier ou à celle d'aujourd'hui : « *Le Droit*. C'est celui

du plus fort. — *La Force.* C'est le seul droit, car, en matière de politique, a dit un écrivain diplomate, tout se réduit finalement à la puissance. — *Ultima ratio regum.* — *La raison d'État.* C'est la meilleure, parce qu'elle couvre officiellement les pires injustices. Avec elle on a le droit d'attaquer subitement ses voisins ou ses amis en pleine paix, et de s'annexer des territoires sous le prétexte le plus futile. « C'est la politique hanovrienne qui nous a forcés de détruire le royaume de Hanovre », disait en 1869, M. de Bismarck qui a trouvé, pour cette iniquité comme pour tant d'autres, des excuses originales. « — *Dieu, la Providence.* On les prend à témoin pour prouver sa bonne conscience, en s'étonnant toutefois que d'autres osent les invoquer pour le même motif. »

Passons à quelques épithètes. « *Détestable*, se dit de toutes les actions de nos ennemis, bonnes ou mauvaises, bonnes surtout. — *Regrettable.* Ah ! voilà la grande épithète diplomatique, l'épithète par excellence. On viole le droit des gens. Cela est très regrettable. On égorge des innocents. Cela est très regrettable. On essaie de justifier leur assassinat devant l'Europe. Cela est éminemment regrettable. *Regrettable* a pour

pendant l'épithète *blâmable*. Ainsi, un ministre se rit du droit des gens et se vante publiquement d'un acte odieux. Les dépêches sont là ; on ne peut les nier. Que dira-t-on ? Que c'est « une irrégularité très blâmable en elle-même ! »

Et l'épithète « *Considérable ?* » Tout homme pourvu de titres, ayant de la fortune et un emploi élevé, est un homme considérable. Ainsi, l'on ne manque jamais d'accoler cette épithète au nom d'un jurisconsulte célèbre, il est vrai, mais d'un régicide devenu le pire des courtisans et des flatteurs, le conseiller des mesures les plus perfides. Qu'importe?... Cambacérès n'en est pas moins un homme considérable. Je remarque cependant qu'on n'a point osé dire : *considéré*.

Et l'épithète *Sacré?* On l'appliquait, sous Frédéric II, au mot « *dépôt* ». On employait encore beaucoup cette locution : « *dépôt sacré* [1] ». Le roi de Prusse prenait contre tout droit l'électorat de Saxe (comme on a pris naguère les duchés du Schleswig-Holstein). C'était un dépôt sacré. Marie-Thérèse prenait, en pleurant et en appelant le partage « inique, mais inégal », un mor-

1. Voir le *Dictionnaire de D.-J. Volkna*, 1762.

ceau de la Pologne. C'était un dépôt sacré... « Elle faisait preuve, a dit un historien célèbre, d'une honnêteté moyenne et suffisante. » Voilà pourquoi il importe de se défier en histoire du langage et du style diplomatiques.

Que faut-il encore pour trouver et pour dire la vérité historique ! Se servir avec prudence des autobiographies, comme des biographies, écrites bien souvent pour la glorification de tel ou tel personnage, et sans réserves aucunes sur ses fautes ou ses erreurs ; écrites par un amour immodéré de soi-même, ou par l'intérêt personnel, ou par l'attrait impérieux qu'exercent la grandeur et la force, ou par la courtisanerie du succès... Prenons garde surtout aux oraisons funèbres, fussent-elles inspirées par la plus admirable éloquence ?

Que faut-il enfin pour être un historien digne de ce nom ? Se défier des hypothèses et des trop faciles conjectures. Ne pas prendre le rôle de visionnaire ou de prophète. Cela est dangereux, même hors de son pays. Sous prétexte de faire « de la résurrection », ne rien inventer, ne rien créer, comme celui qui faisait du roi David un chef de bandits et décrivait complaisamment ses

traits fins et aimables et son teint rose[1]. Il faut bien prendre garde à l'imagination qui découvre des faits qui ne se sont jamais passés ou qui n'ont qu'une relation éloignée avec des faits incontestables. En un mot, ne pas faire de l'histoire « une Princesse lointaine » !

Mais quand on est sûr de ce que l'on avance, quand on en a une preuve certaine, dix preuves, vingt preuves, il faut alors soutenir hardiment son opinion. Il faut la maintenir contre tout et contre tous. Si les contestations renaissent, il faut accepter la lutte ; il faut la recommencer toujours. Il ne faut jamais s'avouer battu. Si l'on a mis prudemment en réserve quelques preuves nouvelles, il faut les faire avancer comme jadis l'Empereur faisait avancer la vieille Garde et courir à la victoire !... Si des esprits résistent encore à votre assaut, ne vous découragez pas. Continuez à défendre votre opinion ! Frappez sur le clou ! C'est à coups de marteau que vous l'enfoncerez et une fois bien enfoncé, vous pourrez défier vos détracteurs de le retirer de la muraille de l'histoire.

La vérité déplaît encore à quelques-uns ?...

1. *Histoire du peuple d'Israël*, par Renan, t. Ier.

Dites-la quand même!... Songez qu'en la dissimulant, vous pouvez permettre à d'autres de s'en servir et parfois cruellement. Cependant, dira-t-on, elle peut jeter le discrédit sur tel ou tel corps respectable. Mais, en la taisant, vous passerez pour un homme qui en a peur et pour lui et pour les autres. Je connais un auteur qui s'est occupé *du Divorce de Napoléon* et qui a nettement établi le rôle déplorable de l'Officialité dans l'annulation du mariage de Napoléon et de Joséphine. Certains l'en ont blâmé... J'avoue, puisque c'est moi, que je ne me suis pas choqué de leurs blâmes, car tout en dévoilant la faute de quelques-uns, je croyais ne porter aucun tort au clergé catholique qui, par son chef, le pape Pie VII, et par la majorité de ses prêtres, avait donné un exemple de résistance que n'ont offert à cette époque aucun des grands Corps constitués, ni le Corps législatif, ni le Sénat, ni le Conseil d'État.

L'abbé Duchesne, le savant directeur de l'École française de Rome, un érudit et un investigateur de premier ordre, que le gouvernement a bien fait de nommer à ce poste, disait, dans sa belle préface de l'édition nouvelle du *Liber Pontificalis* : « Quant à l'esprit dans lequel ont été conçues et poursuivies ces recherches, il

ne peut être autre que l'esprit d'exactitude et le désir d'éclairer les origines d'un document intéressant pour l'histoire et l'archéologie chrétiennes. On pense que l'honneur de l'Église romaine et de ses pontifes n'est pas pour moi chose indifférente et que si je n'hésite pas à sacrifier tout ce qui est faux et apocryphe dans les documents qui se donnent comme leur histoire, je suis loin de confondre la cause avec les mauvais arguments qu'on a prétendu invoquer pour la défendre. Ces sentiments ne m'auront pas, je l'espère, fait dévier de la rigueur nécessaire dans une semblable discussion ; autre chose est la probité scientifique, autre chose, l'indifférence. » Dans l'intérêt même de la cause que l'on défend, il ne faut donc jamais accepter des preuves incertaines, dissimuler ou arranger tels ou tels faits notoires, contester des documents incontestables, nier des témoignages vrais, s'appuyer sur des principes qui n'en sont pas et qui, au premier choc, vous entraîneraient avec eux dans leur misérable chute. « Il n'y a rien de plus condamnable, disait M. Thiers dans l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*[1], lorsqu'on

1. T. XII, *Introduction*.

s'est donné spontanément la mission de dire aux hommes la vérité sur les grands événements de l'histoire, que de la déguiser par faiblesse, de l'altérer par paresse, de mentir sciemment ou non à son siècle et aux siècles à venir!... » En écrivant ces lignes, M. Thiers se rappelait sans doute la belle parole de Bossuet : « Le plus grand outrage que l'on puisse faire à la vérité est de la connaître, et en même temps de l'abandonner ou de l'affaiblir. »

Nous sommes entourés de chercheurs infatigables, de travailleurs passionnés qui fouillent les bibliothèques et les Archives, qui découvrent chaque jour des documents précieux et en font généreusement part au public. Imitons leur ardeur et leur sincérité et qu'on ne dise pas de nous que nous avons caché des trésors et qu'à des pièces de bon aloi nous avons substitué de la fausse monnaie!

Puis, sous n'importe quels prétextes, ne cherchons, n'inventons aucune excuse pour les attentats que réprouve la conscience humaine. « L'historien, qui fournit une excuse au crime et un faux-fuyant à la cruauté, prépare, à son insu, des indulgences futures aux imitateurs de ces crimes. Là où la conscience crie, l'homme

n'a pas le droit d'être muet. C'est une faute que je ne me pardonne pas à moi-même... » Qui a dit cela? L'auteur des *Girondins* [1].

A une époque où la Presse a trouvé pour atténuer certains crimes le mot *passionnel*, comme si la passion suffisait à les justifier, un autre historien et l'un des plus savants, Victor Duruy, s'est écrié : « Gardons la responsabilité historique en un temps où la justice et quelquefois la science, même la philosophie, font si petite la part de la responsabilité humaine, que souvent le crime n'apparaît plus que comme une maladie à laquelle sont dus des soins fraternels. » Enfin, qu'a dit un des plus fameux historiens d'autrefois : « La principale fonction de l'histoire, c'est de mettre en évidence les actions vertueuses et d'imposer la crainte de l'infamie qui, dans la postérité, s'attache aux paroles et aux actes coupables. » Voilà ce que pensait Tacite. Aussi, l'auteur des *Histoires*, des *Annales* et d'*Agricola* a-t-il imposé à ses récits une énergie et une vérité qui les feront éternellement vivre. Ayons donc, nous aussi, cette même énergie, ce même amour de la vérité !

1. *Entretiens sur la littérature*, LXXIII, t. XIII, p. 62.

Ayons, comme a dit le poète :

> Ces haines vigoureuses
> Que doit donner le vice aux âmes vertueuses !

N'hésitons jamais dans nos écrits à flétrir l'immoralité et l'injustice, surtout quand elles sont triomphantes. Ne craignons pas de stigmatiser, comme ils le méritent, ceux qui, pour défendre leurs seules personnes donnent aux documents et aux faits des apparences favorables à leur propre cause, qui sans tenir compte des raisons qui le condamnent, applaudissent au fait accompli ; ceux qui se rient des principes, qui emploient des mots détournés de leur sens, des sophismes pervers pour absoudre les attentats contre la justice et contre l'infortune, qui délaissent le faible et courtisent l'oppresseur, quand la faiblesse opprimée a un droit imprescriptible à la consolation et à la pitié. Laissons à ces hommes la triste joie de se mettre du côté du plus fort. Leur joie, soyez-en sûrs, sera éphémère. Allons, au contraire, allons nous porter du côté de la vérité. Il n'est pas de mission plus belle.

C'est la mission de l'historien.

XV

JUGEMENT DE GABRIEL HANOTAUX SUR TACITE[1]

« Tacite est le peintre de la décadence romaine ; il est cela et il n'est que cela : ces deux mots expliquent à la fois ses qualités et ses défauts. Ce n'est ni un homme d'État, quoiqu'il ait rempli des fonctions publiques, ni un orateur, quoiqu'il ait eu le don de l'éloquence, ni un conteur curieux et amusé : c'est un homme contraint, gêné, entravé dans son développement libre et dans sa carrière par le temps où il entra dans la vie, et qui ne pardonne pas à ce temps cette contrainte. Il avait l'âme des vieux Romains et ne savait qu'en faire ; son activité refoulée se retourne sur elle-même et se blesse elle-même. Quoiqu'il ait vécu, après le règne de Domitien, sous celui de Nerva et de Trajan, il ne guérit pas, il ne s'apaise pas,

1. De l'Histoire et des Historiens : — III. Les Historiens latins (*Revue des Deux-Mondes* du 15 octobre 1913).

il ne prend pas confiance. Il constate seulement que « si la tyrannie peut apporter parfois des jours plus heureux, on ne peut se fier à elle, parce que le bien qui vient d'elle n'est jamais sûr ni durable. »

Tacite naquit vers l'an 54 ou 56 après Jésus-Christ. Il ne commença à écrire qu'à l'âge de quarante-cinq ans, c'est-à-dire à peu près à la fin du premier siècle. Il avait débuté dans les affaires sous Vespasien, empereur dont la tyrannie brutale n'était pas sans grandeur : c'est alors qu'il avait été envoyé, probablement comme légat impérial, en Germanie : d'où ce livre qu'il écrivit sur les Germains et qui nous apporte le plus précieux témoignage que nous ait laissé l'antiquité sur une terre de tant d'avenir. Il revint à Rome après quatre ans d'éloignement. Domitien régnait. Ce jeune empereur, fou d'orgueil et d'arbitraire, qui ne voulait pas qu'on l'appelât autrement que « Seigneur » et « Dieu », tenait l'aristocratie romaine dans une servitude affreuse ; elle vivait sous son regard soupçonneux, forcée, pour lui plaire, de se décimer elle-même. C'est ainsi que Tacite revit Rome. Il dut se cacher, dissimuler pour échapper à la surveillance mortelle du maître. Comme

cet homme de la Révolution à qui on demandait ce qu'il avait fait pendant la Terreur, il aurait pu répondre : « J'ai vécu ! »...

Ces malheureux, qui se sentaient sous l'œil impitoyable du maître perdaient toute mesure. De juges, ils se faisaient bourreaux. Ils portaient la main sur l'accusé et il fallait que l'Empereur intervînt pour les empêcher de le mettre en pièces. Tacite ne pouvait se rappeler sans frémir ces scènes effroyables : « Nos ancêtres, ont, dit-il, connu l'extrême liberté ; nous avons connu l'extrême servitude. »

Dans tous les temps, les mêmes causes produisent les mêmes effets. Après la mort de Domitien, sous les Trajans, et « quand on se fut repris à vivre », il y eut à la fois un grand soulagement dans les consciences et un vif besoin de réaction contre les malheurs et les hontes dont le souvenir seul accablait encore les honnêtes gens. Ceux qui avaient courbé la tête sentaient le besoin de la relever et de prendre une attitude devant l'histoire, cette « Conscience de l'humanité ». Tacite résolut d'écrire ce qui avait été, pour lui, un si triste sujet de désolation, peut-être de remords, c'est-à-dire de la vie publique romaine depuis la mort

d'Auguste jusqu'à l'avènement des Antonins : c'étaient les temps de la grande servitude. Tibère, Néron, Domitien, tels étaient ses héros.

Du sujet qui s'était imposé à lui, sa manière résulta : ce fut la *manière noire*.

Cette manière a fait de lui par la vigueur du trait, l'intensité du relief, la violence des partis pris, « le plus grand peintre de l'antiquité » ; — c'est le mot de Racine ; mais, tout de même, il y a « manière ». L'historien est, pour Tacite, une galerie de portraits, une suite d'épisodes, une occasion de réflexions et de satires. Son génie mord comme un acide. Sous son burin les ombres s'épaississent ; ses cadres sont presque toujours ornés d'inscriptions sanglantes. Le mot, aigu et prompt, affiné et damasquiné comme un poignard, frappe et blesse. On l'a comparé à notre Saint-Simon ; il n'a ni l'abondance savoureuse, ni l'humour souvent plaisante de l'écrivain français : mais tous deux se rapprochent dans l'amertume.

Cette recherche du trait, cette véhémence et cette brutalité ont rendu suspectes la vérité historique de Tacite et son impartialité. Impartial, qui l'eût été en présence de tels spectacles ? L'indignation a dicté l'histoire de Tacite ; mais

l'indignation même est un témoignage. Tacite a plutôt flatté la Rome impériale en l'illustrant de je ne sais quelle scélérate beauté.

Pour produire une impression plus forte, l'historien est-il autorisé à exagérer ses effets, à aiguiser son style, à violenter en quelque sorte la vérité pour lui arracher le cri de la vie ? On peut disserter à l'infini ; mais le pédantisme impuissant ne l'emportera pas sur la passion en quête de la Beauté.

Tacite aurait altéré la vérité qu'il importerait encore à l'avenir de savoir ce que pensaient les Romains de son temps et de son rang. Son humeur nous éveille et nous instruit. Les sentences admirables qu'il a semées dans ses livres et qui ont nourri tant de grands esprits, les tableaux qu'il a peints, les jugements qu'il a prononcés, sont immortels ; ils sont donc vrais d'une vérité supérieure, puisqu'elle frappe plus profondément l'humanité. Faux, ils ne toucheraient pas les âmes.

Un tel esprit, un cœur si honnête et si droit ne se trompent pas : Tacite a vu ces monstres qu'étaient les empereurs romains et il n'a pu trouver, pour les rendre, d'expressions assez poignantes dans le langage courant. La bête

marchait devant lui : il l'a dépeinte par un cri d'horreur. Nul de ses contemporains, fustigés par lui, ne s'est inscrit en faux contre lui. Le silence du siècle est complice de sa passion. Ne chercherions-nous, dans son œuvre qu'une opinion, un témoignage, une émotion, cela suffit. C'était un vieux Romain : ceux qui restaient fidèles à la grandeur républicaine discernaient mal les bienfaits de l'Empire, ils ne voyaient pas l'univers pacifié. Que leur importaient ces barbares ? Le sacrifice de la Cité au monde leur était déplorable, et la domination indéfiniment étendue leur semblait petite, si les vertus antiques périssaient. La vraie grandeur, pour eux, restait dans la conscience.

Tacite, avec tous ses défauts, ses affectations, son laconisme outré, ses conjectures inquiétantes, ses paroles exagérées (*ingentia verba*), fait *vrai*, parce qu'il est le plus pénétrant des écrivains antiques. Sa psychologie le sauve. Il arrache la pourpre impériale et découvre au-dessous, le barbare brutal et pourri. Sa sévérité, qui n'est que la vengeance de l'Histoire, emboîte le pas à de tels monstres et les fustige jusqu'au sang, pour que le châtiment ne soit pas plus lent que le crime : « Tibère se croit

seul et sans témoin : Tacite est assis à ses côtés. » Tacite est le dernier des historiens de l'antiquité romaine. Après lui la vie publique s'abaisse et l'histoire se rapetisse.

N. B. — Voir dans le *Dictionnaire historique* de P. Bayle l'article consacré à Tacite, où l'auteur dit que « son art à renfermer de grands sens en peu de mots, sa vivacité à peindre les événements, la lumière avec laquelle il pénètre les ténèbres du cœur corrompu des hommes, une force et une éminence d'esprit qui paraît partout, le font regarder aujourd'hui presque généralement comme le premier des historiens ». Bayle, dans des notes très curieuses, nous apprend que Cosme de Médicis faisait ses délices des œuvres de Tacite et que le pape Paul III avait usé tout son exemplaire à force de le lire.

XVI

OPINION DE FUSTEL DE COULANGES SUR LA TYRANNIE ANTIQUE

Dans ses leçons, Fustel de Coulanges semblait ne point partager les âpres rancunes de Tacite contre les tyrans. Il avait à cet égard une théorie très curieuse qu'il exposa dans la *Cité antique* en ces termes (chap. XII) :

« La démocratie avec le souverain pouvoir était devenue une oligarchie violente (à Rome et à Athènes). La domination des pauvres était devenue la tyrannie. Les riches restent fidèles au régime républicain, pendant que les pauvres, pour qui les droits politiques ont moins de prix, se donnent volontiers au tyran. Quand cette classe pauvre reconnut que ses victoires ne servaient à rien, elle imagina d'établir un parti monarchique qui fût conforme à ses intérêts. Elle créa ainsi des tyrans. A partir de ce moment, les partis changèrent de nom. On ne

fut plus aristocrate ou démocrate; on combattit pour la liberté ou pour la tyrannie... Liberté, signifiait le gouvernement où les riches avaient le dessus et défendaient leur fortune; tyrannie signifiait exactement le contraire. C'est un fait général et presque sans exception dans l'histoire de la Grèce et de l'Italie que les tyrans sortent du parti populaire et ont pour ennemi le parti aristocratique. « Le tyran, dit Aristote, n'a pour mission que de protéger le peuple contre les riches; il a toujours commencé par être un démagogue et il est de l'essence de la tyrannie de combattre l'aristocratie. »

Ces considérations sont comme une sorte de réponse à cette remarque de Napoléon à Suard (voy. p. 176) : « Le peuple romain aimait ces empereurs que Tacite veut toujours faire pervers et l'on n'aime point des monstres! » Le peuple les aimait, parce qu'ils satisfaisaient ses plus basses passions : l'envie et la cupidité.

C'est ce que Montesquieu, avec sa pénétration et sa logique habituelles, démontre dans son admirable ouvrage sur la *Grandeur et la Décadence des Romains* (chapitre xv).

XVII

JEAN-JACQUES ROUSSEAU ET TACITE

Dans son *Emile* (livre IV), Jean-Jacques Rousseau, parlant de l'étude de l'Histoire, dit à propos des historiens classiques : « Tacite est le livre des vieillards. Les jeunes gens ne sont pas faits pour l'entendre. Il faut apprendre à voir dans les actions humaines les premiers traits du cœur de l'homme avant d'en sonder les profondeurs. Il faut savoir bien lire dans les faits avant de lire dans les maximes. La philosophie en maximes ne convient qu'à l'expérience. La jeunesse ne doit rien généraliser. Toute son instruction doit être en règles particulières. » Et les préférences de Rousseau se portent vers Thucydide, « le vrai modèle des historiens, qui rapporte les faits sans les juger, mais n'omet aucune des circonstances propres à nous en faire juger nous-mêmes ».

Cependant, Jean-Jacques Rousseau fut attiré

de bonne heure vers Tacite. Il le cita souvent dans ses écrits et s'appropria plus d'une de ses maximes. Il entreprit même de traduire ses œuvres et voici ce qu'il confiait à son ami Vernes le 18 novembre 1759...

« Il n'y a rien de moi sous la presse. Ceux qui vous l'ont dit vous ont trompé. Quand j'aurai quelque écrit prêt à paraître, vous n'en serez pas instruit le dernier. J'ai traduit tant bien que mal un livre de *Tacite* et j'en reste là ; je ne sais pas assez le latin pour l'entendre et je n'ai pas assez de talent pour le rendre. Je m'en tiens à cet essai. Je ne sais même si j'aurai jamais l'effronterie de le faire paraître. J'aurais grand besoin de vous pour l'en rendre digne... » (Correspondance I, t. XVII des *Œuvres,* Edition Lefèvre.)

La traduction du premier livre des *Histoires* a paru dans les Mélanges (t. XII des *Œuvres de Jean-Jacques Rousseau* 1819, édit. Lefèvre, p. 103), avec cet avertissement :

AVERTISSEMENT

« Quand j'eus le malheur de vouloir parler au public, je sentis le besoin d'apprendre à écrire et j'osai m'essayer sur Tacite. Dans cette vue,

entendant médiocrement le latin, et souvent n'entendant point mon auteur, j'ai dû faire bien des contre-sens particuliers sur ses pensées : mais si je n'en ai point fait en général sur son esprit, j'ai rempli mon but ; car je ne cherchais pas à rendre les phrases de Tacite, mais son style ; ni de dire ce qu'il a dit en latin, mais ce qu'il eût dit en français.

« Ce n'est donc ici que travail d'écolier, j'en conviens, et je ne le donne que pour tel. Ce n'est de plus qu'un simple fragment, un essai j'en conviens encore ; un si rude joûteur m'a bientôt lassé. Mais ici les essais peuvent être admis en attendant mieux et, avant que d'avoir une bonne traduction complète, il faut supporter encore bien des thèmes. C'est une grande entreprise qu'une pareille traduction. Quiconque en sait la difficulté pour pouvoir la vaincre, persévérera difficilement. Tout homme en état de suivre Tacite, est bientôt tenté d'aller seul. »

Pour donner au public une idée de la traduction de Jean-Jacques Rousseau, je lui présenterai les deux premières pages du premier livre des *Histoires*, le seul traduit par lui.

« Je commencerai cet ouvrage par le second

Consulat de Galba et l'unique de Vinius. Les sept cent vingt premières années de Rome ont été décrites par divers auteurs avec l'éloquence et la liberté dont elles étaient dignes. Mais, après la bataille d'Actium, et après qu'il fallut se donner un maître pour avoir la paix, ces grands génies disparurent. L'ignorance des affaires d'une République étrangère à ses citoyens, le goût effréné de la flatterie, la haine contre les chefs altérèrent la vérité de mille manières. Tout fut livré au blâme par passion, sans égard pour la postérité ; mais en démêlant les vues de ces écrivains, elle se prêtera plus volontiers aux traits de l'envie et de la satire, qui flatte la malignité par ce faux air d'indépendance, qu'à la basse adulation qui marque la servitude et rebute par sa lâcheté.

« Quant à moi, Galba, Vitellius, Othon ne m'ont fait ni bien ni mal. Vespasien commença ma fortune, Titus l'augmenta, Domitien l'acheva, j'en conviens ; mais un historien qui se consacre à la vérité, doit parler sans amour et sans haine. Qu'il me reste assez de vie, je réserve pour ma vieillesse la riche et paisible matière des règnes de Nerva et de Trajan : rares et heureux temps où l'on peut penser librement et dire ce que l'on pense.

« J'entreprends une histoire pleine de catastrophes, de combats, de séditions, terrible même durant la paix : quatre empereurs égorgés, trois guerres civiles, plusieurs étrangères et la plupart mixtes ; des succès en Orient, des revers en Occident, des troubles en Illyrie ; la Gaule ébranlée, l'Angleterre conquise et d'abord abandonnée ; les Sarmates et les Suèves commençant à se montrer ; les Daces illustrés par de mutuelles défaites ; les Parthes joués par ce faux Néron tout prêts à prendre les armes ; l'Italie, après les malheurs de tant de siècles, en proie à de nouveaux désastres dans celui-ci ; des villes écrasées ou consumées dans les fertiles régions de la Campanie ; Rome dévastée par le feu, les plus anciens temples brûlés, le Capitole même livré aux flammes par les mains des citoyens ; le culte profané, des adultères publics, les mers couvertes d'exilés, les îles pleines de meurtres ; des cruautés plus atroces dans la capitale où les biens, le rang, la vie privée et publique, tout était également imputé à crime et où le plus irrémissible était la vertu ; les délateurs non moins odieux par leurs fortunes que par leurs forfaits ; les uns faisant trophée du sacerdoce et du Consulat, dépouilles de leurs victimes ;

d'autres tout-puissants tant au dedans qu'au dehors, portant partout le trouble, la ruine et l'effroi ; les maîtres trahis par leurs esclaves, les patrons par leurs affranchis et pour comble enfin, ceux qui manquaient d'ennemis, opprimés par leurs amis mêmes.

« Ce siècle, si fertile en crimes, ne fut pourtant pas sans vertu. On vit des mères accompagner leurs enfants dans la fuite, des femmes suivre leurs maris en exil, des parents intrépides, des gardiens inébranlables, des esclaves même à l'épreuve des tourments. On vit de grands hommes, fermes dans toutes les adversités, porter, quitter la vie avec une constance digne de nos pères. A ces multitudes d'événements humains se joignirent les prodiges du ciel et de la terre, les signes tirés de la foudre, les présages de toute espèce, obscurs ou manifestes, sinistres ou favorables. Jamais les plus tristes calamités du peuple romain, jamais les plus justes jugements du ciel ne montrèrent avec tant d'évidence que si les dieux songent à nous, c'est moins pour nous conserver que pour nous punir... »

XVIII

MIRABEAU ET L'HISTOIRE

Enfin, il me paraît attrayant et utile d'ajouter à ces pièces complémentaires un jugement de Mirabeau sur l'Histoire, détaché de la publication de ses Mémoires à la librairie Hauman et Cie (Edition de Bruxelles, 1834 in-18) et bien oublié aujourd'hui. Il forme l'appendice II du tome VII de cette édition assez rare.

Considérations de Mirabeau sur l'Histoire.

« Je ne vois rien de plus glorieux, disait un Ancien, que d'assurer l'immortalité à ceux qui ne devraient jamais mourir et d'éterniser son nom avec celui des autres[1] ! »

« Pline avait raison sans doute, et c'est une occupation très louable et très importante que de rappeler aux hommes tout ce qui peut exciter leur émulation et encourager leurs efforts.

1. Pline, lettre X, livre V.

« Ce n'est pas une fonction moins respectable que celle de leur donner des leçons qu'ils ne peuvent recevoir que de l'Histoire, c'est-à-dire de la peinture fidèle et raisonné des résultats de leur conduite, de leurs passions et de leurs fautes.

« Seul, entre tous les hommes, l'historien *digne de sa mission*, peut dire la vérité à ses semblables sans les offenser. Il ne leur offre que des faits avérés du sein desquels sortent les principes qui doivent justifier ou condamner les actions humaines. »

« L'utilité de l'Histoire ne saurait donc être et ne fut jamais contestée. Mais nous avons plus d'ouvrages qui traitent de son excellence et des devoirs de l'Histoire que des monuments littéraires où nous trouvons ces devoirs remplis.

« Les Anciens et les Modernes ont tracé des préceptes sur le genre historique, mais les préceptes ne donnent pas le génie.

« Ils ne donnent pas le *courage* qui nous attache opiniâtrément à la vérité;

« *La sagacité* qui nous la fait discerner parmi les illusions qui l'entourent et souvent la ternissent;

« *L'impartialité* qui dessille nos yeux et détruit les préjugés ;

« *La philosophie* qui nous rend justes appréciateurs des actions de nos semblables, qui substitue des principes invariables aux déclamations trop longtemps accueillies, aux panégyriques tant de fois répétés des désolateurs de l'humanité.

« Ils ne donnent pas enfin *cette noble simplicité de style* qui constitue l'éloquence de l'Histoire et qui peut-être aussi est l'unique et véritable éloquence.

« Toutes ces qualités sont également rares. Peu d'historiens ont osé se dire avant de prendre la plume : *Ai-je assez de courage pour me vouer à la vérité ?* Cette question est le premier des devoirs que s'impose celui qui se consacre à l'Histoire. Si sa conscience lui répond de sa vocation, qu'il la suive ! Sinon, qu'il ait assez de vertu pour ne pas s'engager dans la carrière !

« Mais ce n'est pas tout que la volonté ferme de rester inviolablement attaché à la vérité. Il est infiniment difficile qu'elle ne nous échappe jamais. Les contemporains, fascinés par leurs intérêts, aveuglés par leurs passions, sont des témoins suspects. Le temps altère et détruit souvent jusqu'aux plus légers vestiges des monu-

ments historiques. Ainsi, tout concourt à détourner l'historien du but de son travail et l'on ne devrait jamais oublier qu'Asinius Pollo reprochait à César, — l'un des plus grands historiens qui sera jamais, — d'avoir trop facilement cru les comptes qui lui étaient rendus par ses lieutenants, ou d'avoir manqué de mémoire dans le récit des faits que lui-même avait exécutés.

« Ajoutez à ces obstacles ceux que nous rencontrons au dedans de nous-mêmes. Tout homme de bonne foi conviendra aisément qu'il est sujet à se passionner sur les choses les plus indifférentes et les plus étrangères à lui, et qu'alors tous ses efforts tendent, sans même qu'il s'en aperçoive, à dominer ses passions et ses opinions par la raison et la vérité.

« L'impartialité est la moins commune des qualités humaines, parce qu'elle suppose le dépouillement de presque toutes les passions. Enfin, quel homme sait juger les autres hommes ? Il faut être au niveau de celui qu'on apprécie.

« *Nul ne voit au delà de sa vue*. Il faut beaucoup de génie pour juger le génie, pour n'en être pas effrayé ou séduit, pour suivre sa marche, ses procédés, ses calculs, démêler et démontrer

ses erreurs ; l'audace, les succès, la célébrité et toutes les illusions qui composent le mot *gloire* imposent aux hommes, dont le génie ne saurait planer au-dessus de leur siècle et n'est pas plus puissant que les clameurs et la renommée.

« Que ces êtres privilégiés, qui sentent que jamais rien ne pourra les détourner de l'intérêt de la justice et de la vérité, qu'ils oseront juger les juges de la terre, combattre les préjugés et démentir la voix et l'opinion publiques trop souvent mensongères : que ceux-là se livrent au noble instinct qui les anime ; qu'ils peignent les Rois et leurs passions, leurs principes et leurs délires ; qu'ils instruisent les hommes, qu'ils détrompent les hommes, qu'ils écrivent pour des hommes ; qu'ils s'élancent près des Tacite et des Hume. Il leur reste des lauriers à cueillir, et la moisson qu'ils laisseront après eux n'en sera pas moins abondante [1]. »

1. Dans son *Essai sur le Despotisme*, Mirabeau fait remarquer que c'est à l'étude des actes du despotisme et de ses tendances qu'il veut s'attacher, « car autre chose, dit-il, est de suivre sa marche et d'en développer les manœuvres et les ruses, où de tracer ses ravages et de s'élever contre ses progrès. Beaucoup d'historiens pouvaient peindre les règnes affreux de Néron et de Caligula. *Tacite seul a su démêler Tibère.* »

TABLE DES MATIÈRES

PIÈCES COMPLÉMENTAIRES

ÉVREUX, IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY, PAUL HÉRISSEY, SUCC[r]



